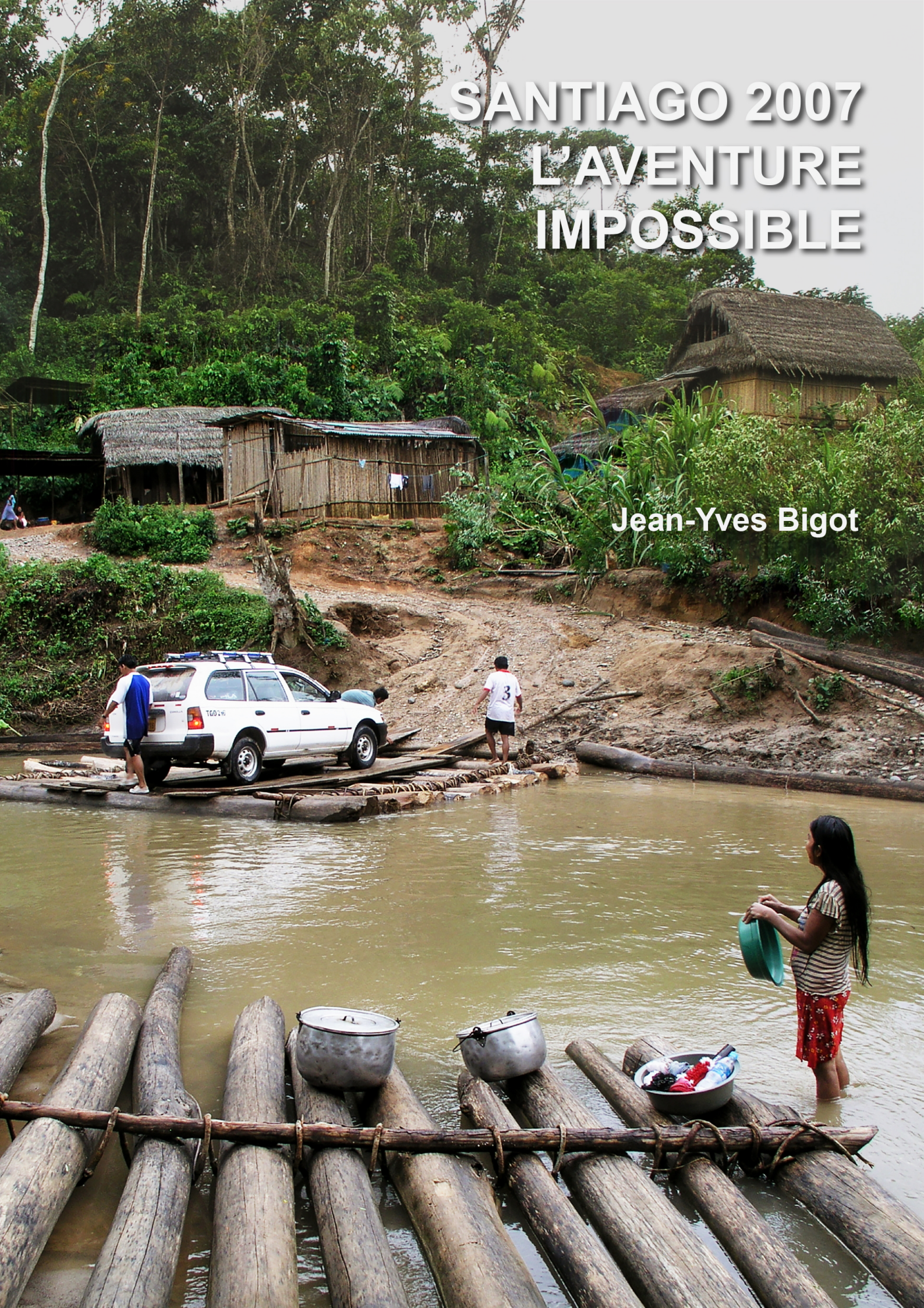


SANTIAGO 2007 L'AVENTURE IMPOSSIBLE

Jean-Yves Bigot



SANTIAGO 2007

L'AVENTURE IMPOSSIBLE

Du même auteur :

BIGOT Jean-Yves (2000) – Vocabulaire français et dialectal des cavités et phénomènes karstiques. *Mém. du S. C. Paris, SCP-CAF édit.*, n° 25, 184 p.

BIGOT Jean-Yves (2001) – Les cavernes de la Mayenne. Étude et inventaire. *Mém. du S. C. Paris, SCP-CAF édit.*, n° 26, 240 p.

BIGOT Jean-Yves (2003) – Tous à Padirac. *Mém. du S. C. Paris, SCP-CAF édit.*, n° 27, 82 p.

BIGOT Jean-Yves (2004) – Spéléométrie de la France. Cavités classées par département, par dénivellation et développement. Situation au 31 décembre 2000. *Spelunca Mémoires, FFS édit.* n° 27, 160 p.

BIGOT Jean-Yves (2015) – Traces & indices. Enquête dans le milieu souterrain. Contribution à la spéléo-archéologie et à la géoarchéologie. 194 p.

BIGOT Jean-Yves (2020) – Recueil de comptes rendus : années 2001 à 2005. Tome 1. 184 p.

BIGOT Jean-Yves (2021) – Recueil de comptes rendus : années 2006 à 2010. Tome 2. 178 p.

BIGOT Jean-Yves (2023) – Recueil de comptes rendus : années 2011 à 2015. Tome 3. 358 p.

BIGOT Jean-Yves (2024) – Traces & indices. Enquête dans le milieu souterrain. Contribution à la spéléo-archéologie et à la géoarchéologie. *Karstologia Mémoires*, n° 28, Association française de karstologie, 396 p.

BIGOT Jean-Yves (2025) – Recueil de comptes rendus : années 2016 à 2020. Tome 4. 452 p.

Première de couverture.

Illustration 1 – Traversée en radeau de la Quebrada de Yahuahua, Nieva, Condorcanqui, Amazonas (4-9-2007).

Quatrième de couverture.

Illustration 292-293-294 – Salinas de Maras, Cuzco (27-8-2013). Pics enneigés de la Laguna 69, Ancash (26-9-2015).
Rivière souterraine de la Cueva de Palestina, San Martín (8-9-2013).

Jean-Yves BIGOT

SANTIAGO 2007

L'AVENTURE IMPOSSIBLE

2026

Remerciements

Je voudrais remercier tous ceux qui m'ont accompagné au Pérou, sur terre comme sous terre, pour visiter un pays riche en grottes et en observations de toute nature, culturelle ou scientifique, et plus particulièrement l'équipe du Santiago : Jean-Denis Klein, Benoît Le Fahler, Jean-François Perret, Patrice Baby, Marjorie Chopin, Jean-Sébastien Moquet, Raúl Espinoza, Pascal Fraizy (†) et James Apaéstegui, et surtout les relecteurs que sont Jean Loup Guyot, Elisa Armijos et Olivier Fabre.

Toutes les photos ne sont pas de moi, mais celles qui ont été choisies visent à rendre compte du voyage, la propriété intellectuelle et artistique passant au second plan.

Que ceux qui reconnaîtront leurs clichés me fassent grâce de cette entorse à la législation française.

Sans les notes et articles rédigés en 2007, il n'aurait pas été possible de retracer aussi précisément une histoire vécue il y a près de 20 ans. Je me suis inspiré de mes souvenirs et des textes de mes collègues, principalement ceux de Jean-François Perret, Joël Raimbourg et Marjorie Chopin.



Illustration 2 – Situation du Río Santiago (Pérou, Amérique du Sud).

Préface

Jean-Yves Bigot est mon ami. Nous sommes tous les deux spéléologues (on dit spéléos), et nos routes se croisent lors d'une expédition au Pérou en 2005. Jean-Yves, toujours drôle et d'excellente humeur, anime par ses blagues les longues soirées sous la tente où nous restons coincés les jours de pluie, trop fréquents dans cette partie des Andes du Nord du Pérou. Nos explorations nous ont portés au Sud du village de Soloco, pas très loin de Chachapoyas, dans la région Amazonas, sur un massif dont les altitudes oscillent entre 2500 et 3200 m.

Absent de l'expédition 2006, Jean-Yves annonce sa participation à l'expédition suivante, « Santiago 2007 ».

Pourquoi le Río Santiago en 2007 ?

Un peu d'histoire. La première descente du Río Santiago par le conquistador Juan Salinas de Loyola venant d'Équateur a lieu en 1557. Il décrit le fleuve et les peuples jivaros dans sa chronique « *Relación del descubrimiento de la provincia de los Jíbaros* ». La colonisation espagnole du bassin résiste mal à la combativité des Jivaros, puis vient le tour des missionnaires jésuites. L'un d'entre eux, Samuel Fritz, publie à Quito en 1707 sa carte « *Mapa del Gran Río Marañón o Amazonas* », où apparaît pour la première fois le tracé du Río Santiago. En 1743, le savant français Charles Marie de La Condamine, partant également d'Équateur pour descendre l'Amazone, emprunte le Río Chinchipe, pour éviter le peuple guerrier des Jivaros. Il évoque le Río Santiago dans sa « *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale* », et souligne que les Jivaros, peuple réputé indomptable, ont détruit et fait abandonner plusieurs établissements espagnols dans le haut bassin du Río Santiago. Vient ensuite le temps des géographes explorateurs comme l'équatorien Manuel Villavicencio ou l'allemand Theodor Wolf, qui décrivent le Río Santiago et les peuples amazoniens qui y sont installés. Plus récemment, le front pionnier de l'Amazonie péruvienne se heurte toujours aux tribus jivaros, et les accrochages sont nombreux.

Recruté en 1985 par l'IRD pour étudier les fleuves amazoniens, j'organise de nombreuses missions scientifiques en Bolivie, au Brésil et en Équateur. Arrivé en poste au Pérou en 2002, et après avoir dirigé des missions fluviales sur les ríos Napo en 2004, Marañón en 2005, et Amazonas en 2006, la reconnaissance du Río Santiago en 2007 s'impose à moi. En effet, cette rivière, qui prend sa source en Équateur, est l'un des principaux tributaires andins du Río Marañón. En entrant au Pérou, le fleuve se dirige vers le Sud, coincé entre les chaînons calcaires des cordillères du Condor à l'Ouest et de Campanquiz à l'Est. Il n'existe alors aucune mesure hydrologique du cours d'eau, ni de ses affluents, car le bassin du Río Santiago est peu étudié, du fait de la présence des farouches peuples jivaros. Nous allons devoir préparer minutieusement cette mission, en accord avec les Jivaros. Olivier Fabre, jeune archéologue français a justement réalisé son terrain de post-doc sur les rives du Río Santiago. Tout ne s'est pas très bien passé comme le relate avec précision Jean-Yves dans cet ouvrage. Quoi qu'il en soit, Olivier, Pascal Fraizy (hydrologue IRD) et Elisa Armijos (étudiante équatorienne) prennent langue avec les représentants des tribus jivaros du Santiago pour l'organisation de la mission « Santiago 2007 ». Cette mission supportée par l'IRD a pour but de réaliser un premier inventaire hydrologique et géochimique des cours d'eau du bassin, ainsi qu'une reconnaissance géologique et pourquoi pas archéologique si nous avons de la chance !

Et les spéléologues dans tout ça ?

Depuis que l'IRD m'a recruté et affecté successivement à La Paz (Bolivie), Brasilia (Brésil) et Lima (Pérou), les amis du GSBM (Groupe Spéléo Bagnols Marcoule) me rejoignent pour des expéditions spéléos dans ces trois pays. Jean-François Perret, qui est venu en Bolivie (1988), puis au Brésil (de 1994 à 1999) et au Pérou (de 2003 à 2006), me demande régulièrement de participer à une mission dans la jungle, dans la forêt amazonienne. C'est son rêve. J'accepte l'idée, et la mission IRD sur le Río Santiago, comprendra des spéléos en plus des scientifiques. Parmi eux, Joël Raimbourg se chargera de documenter l'expédition par une vidéo remarquable « *Speedo Spéléo chez les Jivaros* ». Finalement, nous sommes 16 à nous embarquer dans cette mission.

Il y a aussi la légende de la *Cueva de los Tayos*, située en bordure du Río Santiago en Équateur. Cette grotte, site culturel important pour les Shuar (Jivaros d'Équateur), mentionnée par le missionnaire italien Carlo Crespi vers 1920, est reconnue en 1960 par l'explorateur hongrois Juan Moricz qui y voit une bibliothèque de plaques métalliques gravées. Cette histoire est reprise par l'écrivain suisse Erich von Daniken, qui publie la découverte comme la preuve d'une civilisation mystérieuse disparue, en lien bien sûr avec les extraterrestres, dans le livre « *The Gold of the Gods* ». Il faut attendre l'expédition spéléologique de 1976, dirigée par l'écossais Stan Hall, comprenant une centaine de participants dont l'astronaute Neil Armstrong (le premier à marcher sur la Lune !), pour tordre le cou à cette légende et topographier la cavité (4,6 km), l'une des plus vaste d'Équateur. Nous savons donc, grâce à cette histoire incroyable, qu'il existe de grandes cavités dans la cordillère du Condor, le long du Río Santiago. Cela motive à la fois les spéléologues et les archéologues, car en Amazonie, certaines cavernes sont considérées par les populations natives comme des passages vers le monde des esprits de la forêt et des lieux sacrés.

Évidemment, rien ne se passera comme prévu, et c'est d'ailleurs la raison de cet ouvrage « l'aventure impossible » ! Jean-Yves s'attache à décrire brièvement les populations jivaros, puis explique les préparatifs de l'expédition dont les mésaventures archéologiques de notre ami Olivier Fabre. L'expédition minutieusement organisée s'arrête net à Chinganaza au premier jour de navigation. L'attente, le procès et la retraite peu glorieuse sont racontés avec le style vivant et l'humanité qui caractérisent les récits de Jean-Yves. C'est la fin de l'expédition, de l'aventure, dans la forêt amazonienne. Pour certains d'entre nous, ce sera la fin d'un rêve longuement attendu et le souvenir d'une défaite devant l'adversité, pour d'autres, ce sera au contraire le souvenir d'une scène d'anthologie, la chance d'avoir vécu un moment rare, un procès jivaro au cœur d'une Amazonie encore sauvage, et d'en être sortis indemnes.

La suite de l'expédition avec ses plans « B » et « C », relatée là aussi avec le sens du détail et de l'observation de l'auteur, se fait d'abord dans un petit village de nouveaux colons (Villa Flor), puis un bourg plus conséquent (Pomacochas). À Villa Flor, l'accueil chaleureux des jeunes colons est à l'opposé de la réception brutale des Jivaros, les images du « bon indien » et du « méchant colon » que nous avons tous en tête sont revisités, les bons vieux clichés en prennent un coup ! Depuis Pomacochas, le massif du Gato Dormido est brièvement exploré, avec une découverte archéologique intéressante. C'est encore Jean-Yves avec son sens aigu de l'observation, son flair diront certains, qui décèle une sépulture chachapoya dans un recoin de la petite grotte de El Dorado. En effet, Jean-Yves est un spéléologue, passionné par la recherche des traces et des indices de présence humaine dans le monde souterrain, qu'elles soient très anciennes ou plus récentes. Cette quête est devenue au cours du temps le fil directeur de ses explorations, comme l'attestent ses récentes publications.

Jean Loup Guyot
8 mars 2026



Illustration 3 – Le Río Marañón près d'Imacita, Imaza, Bagua, Amazonas (13-9-2013).



Illustration 4 – Le Río Santiago vu depuis l'hôtel de La Poza, Condorcanqui, Amazonas (6-9-2007).



Illustration 5 – Village de Yahuahua, Nieva, Condorcanqui, Amazonas (4-9-2007).



Illustration 6 – Traversée d'une rivière, Nieva, Condorcanqui, Amazonas (8-9-2007).



Illustration 7 – Rencontre avec les autorités de Santa Maria de Nieva, Condorcanqui, Amazonas (4-9-2007).



Illustration 8 – L'équipe embarquée sur la *Sheylita*, Río Santiago, Condorcanqui, Amazonas (5-9-2007).



Illustration 9 – Les enfants de Boca Chiganaza, Río Santiago, Condorcanqui, Amazonas (6-9-2007).



Illustration 10 – La *Sheylita* et, au fond, la chaloupe en aluminium sur le Río Santiago (6-9-2007).



Illustration 11 – Poste militaire de Pinglo sur le Río Santiago, Condorcanqui, Amazonas (5-9-2007).

Sommaire

Remerciements	4
Préface	5
Sommaire	9
Introduction	11
Santiago 2007. L'aventure impossible	13
Chapitre 1. Une envie de Pérou	15
Chapitre 2. Voyage à travers la forêt	21
Chapitre 3. L'arrestation de Chinganaza	29
Chapitre 4. La retraite	37
Chapitre 5. Les colons de Villa Flor	45
Chapitre 6. Le karst de Gato Dormido	53
Chapitre 7. Retour par la côte Pacifique	61
Annexes	65
Textes	67
Bibliographie	69
Cahier de photographies (années 2005 à 2025)	71
L'eau du Pérou	73
Index et table	99
Index	101
Table des matières	103



Illustration 12 – Village sur les rives du Río Santiago, Condorcanqui, Amazonas (5-9-2007).



Illustration 13 – À la fin du jour, des enfants pêchent sur les rives du Río Santiago, La Poza (6-9-2007).



Illustration 14 – La Sheyllita au port de La Poza, Río Santiago, Condorcanqui, Amazonas (6-9-2007).



Illustration 15 – Olivier Fabre dans l'abri des Boucaniers, Pongo de Manseriche, Nieva, Condorcanqui, Amazonas (7-9-2007).



Illustration 16 – Enfants jouant sur des bateaux, Río Santiago, Condorcanqui, Amazonas (5-9-2007).



Illustration 17 – Vagues et remous du Río Marañón dans le Pongo de Manseriche, Nieva, Condorcanqui, Amazonas (7-9-2007).



Illustration 18 – Le groupe réuni à Santa Maria de Nieva pour traverser la Nieva, Condorcanqui, Amazonas (7-9-2007).

Introduction

Le livre de Pascal Moreno intitulé « Le mythe assassin » (**fig. 19**) m'a donné l'idée de rédiger un texte sur notre voyage de 2007.

Ce livre, paru en 2022, raconte des faits tragiques survenus en 1989 : un groupe de jeunes rafteurs partis au Pérou pour explorer le Río Marañón, considéré alors comme la source de l'Amazone.

Trois d'entre eux seront froidement exécutés sur le Marañón.

Dix neuf ans après le drame de 1989, nous avons traversé à peu près les mêmes régions pour rencontrer des problèmes somme toute assez similaires, mais dont l'issue n'a pas été aussi tragique.

Ce récit de voyage Santiago 2007 peut être vu comme un arrêt sur image d'un Pérou en pleine mutation où s'exercent toujours des luttes de pouvoir dont personne n'a connaissance.

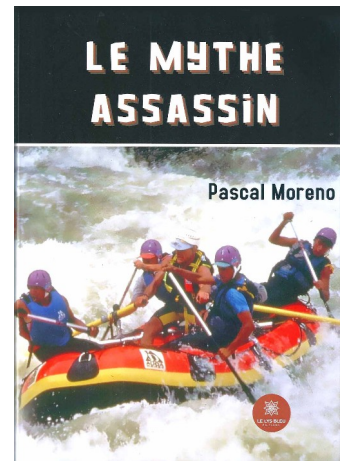


Illustration 19 – Première de couverture du livre de Pascal Moreno « Le mythe assassin » (364 p.) paru en 2022.

Le voyage de 2007 n'aurait pas pu avoir lieu si Pascal Fraizy, ingénieur à l'IRD, ne s'était pas fortement impliqué dans sa préparation ; et ce, bien avant notre arrivée. J'ai rencontré Pascal pour la première fois au Pérou en 2005. Je débarquais juste de l'avion et le sommeil me gagnait avec le décalage horaire. Lors d'une soirée de *Despedida* (adieu) qui coïncidait avec l'arrivée de notre avion, il m'a dévisagé et m'a demandé si je n'étais pas déjà venu au Pérou, car il semblait me reconnaître. Je lui est répondu que non, mais 20 ans après, je connais mieux ce pays. Sans doute m'avait-il vu au Pérou, mais après...

Toujours est-il que j'ai reconnu en lui le comportement d'un véritable aventurier ; son attitude montrait qu'on pouvait aller loin dans son pays d'adoption. Certes, je ne connaissais rien du Pérou, mais je savais qu'avec lui tout était possible (**fig. 25**).

Le Pérou est petit. En 2023, j'ai rencontré Wilder Sánchez à Luya (**fig. 20**), dans la maison de Liz Hidalgo, une étudiante en hydrologie qu'a encadrée Jean Loup Guyot à l'IRD. Elle nous accompagne depuis 2011 dans nos expéditions spéléologiques. Le matériel de spéléologie de l'équipe GSBM-ECA (Groupe spéléologique de Bagnols-Marcoule - GSBM et le Espeleo Club Andino - ECA) était stocké à Lima dans les locaux de l'Institut de recherche pour le développement (IRD). Mais l'organisme souhaitant récupérer ces locaux, il a fallu déménager et entreposer notre matériel ailleurs, chez la maman de Liz Hidalgo à Luya près de Chachapoyas.



Dans la conversation avec Wilder, je n'avais pas très bien compris qui il était, mais il y avait un rapport avec un drame qui s'était joué sur le Río Marañón.

C'est quand j'ai lu le livre de Pascal Moreno que j'ai compris que le Wilder dont il parlait était celui de Luya, l'oncle de Liz.

Le frère de Wilder, Edison Sánchez, était géologue et avait rencontré les trois rafteurs français sur le Río Marañón ; il a été assassiné avec eux en 1989.

Wilder a beaucoup œuvré pour faire la lumière sur les circonstances du drame.

Oui, le monde est petit.

Illustration 20 – Wilder Sánchez au travail, Luya, Chachapoyas, Amazonas (7-9-2025).



Illustration 21 – Formalités au commissariat de Chiriaco, Bagua, Amazonas (4-9-2007).



Illustration 22 – Arrivée à Santa Maria de Nieva, Nieva, Condorcanqui, Amazonas (4-9-2007).



Illustration 23 – Traversée de la Quebrada de Yahuahua, Nieva, Condorcanqui, Amazonas (4-9-2007).



Illustration 24 – Port de Santa Maria de Nieva à la confluence des Ríos Nieva et Marañón, Condorcanqui, Amazonas (5-9-2007).

Santiago 2007

L'aventure impossible



Illustration 25 – Pascal Fraizy (†) en mission à Soloco, Chachapoyas, Amazonas (16-7-2005).



Illustration 26 — Josefa Rojas attendrit la viande avec un de nos marteaux, camp de Parjugsha, Soloco, Chachapoyas, Amazonas (15-7-2005).

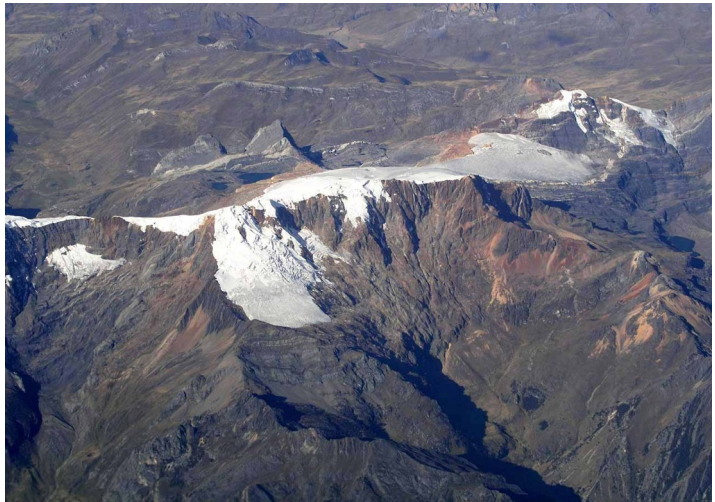


Illustration 27 — Glaciers de la cordillère Huallanca, au-dessus du Río Cuero, Huasta, Bolognesi, Ancash (26-6-2005).



Illustration 28 — Pilluana et le Río Huallaga, Picota, San Martín (26-6-2005).



Illustration 29 — Le Río Utcubamba près de sa confluence avec le Río Sonche, Chachapoyas, Amazonas (27-6-2005).



Illustration 30 — Lac de Villa Maria, Rioja, San Martín (27-6-2005).



Illustration 31 — Río Seco, Soloco, Chachapoyas, Amazonas (16-7-2005).

Chapitre 1

Une envie de Pérou

2005 premier voyage au Pérou

En 2005, j'ai participé à une expédition spéléologique organisée par le Groupe spéléologique de Bagnols-Marcoule (GSBM) et le Espeleo Club Andino (ECA) de Lima dans le nord du Pérou sur le massif de Soloco (Amazonas). Nous étions restés environ deux à trois semaines dans les montagnes sans vraiment voir le reste du pays.

L'expédition Soloco 2005 m'avait fait découvrir furtivement le Pérou. Après un voyage en avion de Lima à Tarapoto, j'avais découvert une zone tropicale où la chaleur pouvait devenir parfois éprouvante. La remontée en « combi » Toyota par la route longeant le Río Mayo m'avait permis d'observer un vaste karst à buttes depuis mon siège. Il s'agit du karst de l'Alto Mayo dont l'exploration commençait à peine. Nous n'avons fait que passer par ces zones tropicales dont l'altitude est comprise entre 1000 et 1500 m. Ces zones chaudes n'ont rien à voir avec les karsts de Soloco qui culminent à 3000 m d'altitude. Là-bas, le froid et la pluie sont de mises dans ces parties retirées du Pérou. En outre, notre camp a été établi à 2910 m dans une vallée éloignée du village de Soloco, situé près de Chachapoyas. Nous n'étions pas au cœur d'un village, et seuls quelques Péruviens faisaient le lien avec la culture du pays. Le camp était une sorte de huis clos. Certes, nous étions là pour faire de la spéléologie, mais j'aurais aimé voir plus du pays et de ses habitants. Les contacts avec quelques péruviens, intégrés à l'équipe, et les cuisinières de Soloco était limité ; car il fallait parler espagnol, ce qui n'était hélas pas mon cas. Cependant, j'avais plaisir à suivre les conversations entre un jeune thésard en géologie, Pierre Callot, et Lucia, une cuisinière, qui le taquinait toujours en lui posant les mêmes question : « - Es-tu marié ? » ou « Tu penses te marier un jour ? ».

Je ne comprenais pas toutes les subtilités des conversations, mais je décodaï facilement les scènes qui se jouaient devant moi souvent autour de la cuisine (fig. 32).

J'avais plaisir à voir s'exclamer ceux qui maîtrisaient la langue espagnole lorsqu'une réponse drôle était formulée.

L'absence de conversations était un problème pour moi et je m'étais promis d'y remédier.

Car mon but était d'échanger et de rire sans avoir recours à un traducteur.

Illustration 32 – En 2005, la cuisine est un lieu de détente dont l'atmosphère est souvent enfumée (5-7-2005).



Cette expédition spéléologique m'avait donné l'envie de retourner au Pérou. L'occasion allait se présenter en 2007 lors d'une nouvelle expédition beaucoup plus ambitieuse sur le Río Santiago.

Composition de l'équipe 2007

Pour l'expédition programmée du 30 août au 25 septembre 2007, l'équipe est composée principalement de spéléologues (Jean-Denis Klein, Benoît Le Fahler, Jean-François Perret, Jean-Yves Bigot), dont certains sont spécialisés en hydrologie (Jean Loup Guyot) et en géologie (Patrice Baby).

Des archéologues font partie du voyage (Olivier Fabre, Thibault Saintenoy, Manuel Malaver Pizarro), des spécialistes de la gestion de l'eau (Marjorie Chopin) ou des ingénieurs de l'IRD (Pascal Fraizy) et des étudiants en hydrologie, encadrés par Jean Loup Guyot (Jean-Sébastien Moquet, Raúl Espinoza, Elisa Armijos, James Apaéstegui), complétaient l'équipe.



Illustration 33 –
Marjorie Chopin.

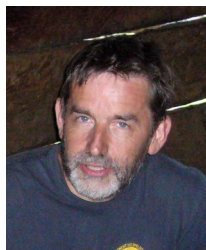


Illustration 34 –
Benoît Le Falher.



Illustration 35 –
Jean-Denis Klein.



Illustration 36 –
Joël Raimbourg.



Illustration 37 –
Jean-François Perret.



Illustration 38 –
Elisa Armijos.



Illustration 39 –
Manuel Malaver.



Illustration 40 –
Jean-Yves Bigot.

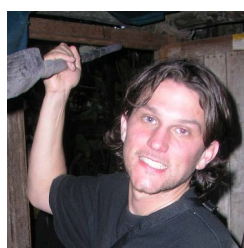


Illustration 41 –
Thibault Saintenoy.



Illustration 42 –
Patrice Baby.



Illustration 43 –
James Apaéstegui.

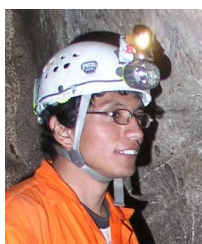


Illustration 44 –
Raúl Espinoza.

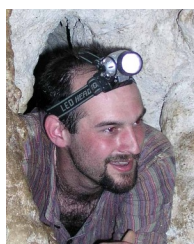


Illustration 45 –
Jean-Sébastien
Moquet.



Illustration 46 –
Jean Loup Guyot.



Illustration 47 –
Pascal Fraizy (†).



Illustration 48 –
Olivier Fabre.

Ces 16 personnes toutes domiciliées au Pérou ou en France sont accompagnées par trois représentants des communautés indigènes (Edwin Montenegro Davila, Andres et un secrétaire).

On doit ajouter une personne morale sans qui les expéditions n'auraient pas eu lieu, c'est l'Institut de recherche pour le développement (IRD) du Pérou.

En France, nous savons tous que c'est un grand voyage qui nécessitera du matériel que nous n'avons jamais utilisé auparavant.

Les camps précédents se faisaient sous tentes ou encore dans des hôtels.

Là dans la forêt, nous savons qu'il n'y aura pas d'hôtel.

Avant de partir, on se pose des questions, ce qui permet d'acquérir le matériel nécessaire (hamacs, duvets, etc.) et les bons produits anti-moustiques. On se copie les uns les autres, car personne ne sait ce qu'est une forêt tropicale du Pérou. Tout ce que nous savons c'est que nous allons chez les indiens jivaros (**fig. 49**), dont les noms évoquent des réducteurs de têtes et ça nous fascine. En effet, une des cérémonies aguarunas les plus connues était le *Tsántsa*, ou « réduction de la tête » (**fig. 50**). Lorsqu'un guerrier aguaruna tuait un ennemi huambisa, il coupait la tête de sa victime à la base du cou.

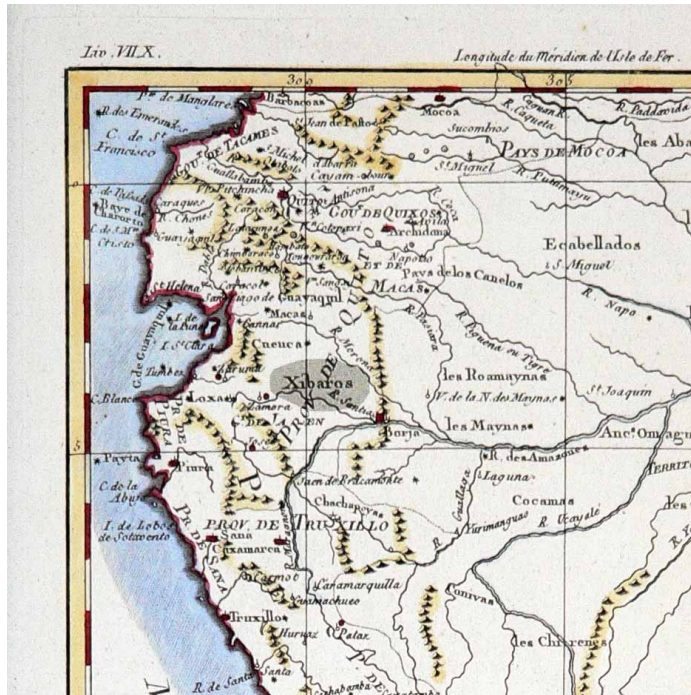


Illustration 50 – Fac-similé d'une tête réduite (Museo de Culturas Indígenas Amazónicas, Iquitos).

L'architecte du projet : Jean Loup Guyot

Les expéditions lointaines du GSBM n'auraient pas été possible sans contacts sur place.

L'architecte du projet Santiago 2007 est Jean Loup Guyot dont la vie professionnelle se déroule principalement en Amérique du Sud.

En 1985, Jean Loup a intégré l'Office de la recherche scientifique et technique d'outre-mer (ORSTOM), aujourd'hui l'Institut de recherche pour le développement (IRD).

Il est alors hydrologue et débarque à La Paz (Bolivie) où il réside de 1985 à 1990, puis à Brasília (Brésil) où il reste de 1992 à 1999.

Sa vie professionnelle le mène au Pérou, plus précisément à Lima où il réside de 2002 à 2008. Il organise de nombreuses missions sur les fleuves amazoniens qui durent parfois plus d'un mois. Celle du Napo en 2004, de l'Équateur au Pérou, a fait l'objet d'un documentaire « À la recherche de la mer disparue », Jean Loup a déjà à ses côtés Patrice Baby, Elisa Armijos et Pascal Fraizy.

En 2005, Jean Loup Guyot fait la connaissance d'Olivier Fabre ; ils deviennent de bons amis et Olivier lui transmet sa passion de l'archéologie précolombienne. Par ailleurs, son ami Jean-François Perret (GSBM) le tanne pour qu'il organise une mission spéléologique en forêt amazonienne...

C'est ce cocktail d'influences qui conduit petit à petit à la naissance du projet Santiago 2007. Ce projet est né du croisement de l'intérêt des hydrologues pour le Río Santiago et de la demande des spéléologues français pour une expérience dans la « jungle » amazonienne. Ce projet se nourrit des récits rocambolesques d'Olivier sur ses découvertes archéologiques dans le haut bassin du Santiago.

Le crâne était ensuite retiré pour ne laisser que la peau et les cheveux.

La tête était ensuite bouillie durant environ une demi-heure pour réduire la peau ; puis, des pierres chaudes étaient placées à l'intérieur.

L'objectif de cette préparation ou *Tsantsa* était que la tête conserve un aspect vivant.

La peau était frottée ensuite au charbon de bois et les lèvres scellées au moyen de bâtonnets.

Cette disposition visait à empêcher l'âme de la victime de se venger de son bourreau.

Aujourd'hui, cette pratique aurait depuis disparu.

Certes, nous sommes informés de ces traditions des têtes réduites, mais c'est encore un peu mince pour prétendre connaître ces peuples qui habitent la forêt depuis la nuit des temps.

Illustration 49 – Extrait d'une carte ancienne du Pérou (vers 1780) par Rigobert Bonne (1727-1795) (Wikicommons Manuel González Olachea y Franco).



À cela, il faut ajouter l'intérêt de Patrice Baby pour le Río Santiago qui prend sa source en Équateur et qui, pour lui, n'est que le prolongement de sa mission sur le Río Napo en 2004. Pour préparer cette mission Santiago 2007, Olivier, Pascal et Elisa partent en reconnaissance en mars 2007 dans le but d'établir un contact avec les tribus « jivaros ».

Les efforts de Pascal Fraizy, d'Elisa Armijos et d'Olivier Fabre ont permis de prendre contact avec la fédération des tribus jivaros de la région, composée des chefs locaux (dits « apus ») du Río Santiago peuplé d'indigènes aguarunas et huambisas, deux ethnies « jivaros » ou shuars (**fig. 51**).

Illustration 51 – Pwanchir Pitu, shaman et chef spirituel achuar (Équateur) (Wikicommons Ben2).



À leur retour, tout semble calé, et la mission prend corps avec un financement du projet par HYBAM (IRD) : mise à disposition de deux véhicules 4 x 4, location des pirogues, prise en charge des motoristes des bateaux, du carburant, et des frais de voyage et des étudiants péruviens et français de Jean Loup Guyot.

L'expérience de l'archéologue Olivier Fabre

La présence de grottes recelant des céramiques avait été rapportée à Olivier Fabre lors d'une mission archéologique, réalisée dans le cadre de son post-doc, dans le Haut Santiago près de la frontière équatorienne. À l'origine, un chasseur de Boca Chinganaza, village huambisa situé sur le Río Santiago, avait montré à Olivier la superbe céramique qu'il avait trouvée dans le terrier d'un animal. En effet, la scène de chasse était située près de Candungos, dans l'extrême nord du département d'Amazonas à une trentaine de kilomètres de la frontière avec l'Équateur... Interloqué, Olivier lui a alors demandé s'il serait capable de retrouver l'endroit précis où il avait trouvé la poterie.

Contre toute attente, le chasseur a répondu par l'affirmative et a su retrouver le site de la découverte en pleine jungle. Ce site archéologique, qu'Olivier nomma Candungos, bien qu'il soit situé sur l'autre rive du Santiago, est à 20 mn de marche de la rive opposée du village de Candungos.

Grâce à l'appui d'Edwin Montenegro Davila, originaire du village de Boca Chinganaza, Olivier a pu demander et obtenir toutes les autorisations nécessaires auprès des « apus » de Candungos. Dès la première journée à Candungos, Olivier participe à une réunion avec tous les responsables du village pour aboutir à la rédaction d'un « Acta », l'équivalent d'une convention. Cet « acta » spécifiait exactement ce qui allait être fait, comment le faire, et surtout l'« acta » accordait l'autorisation d'emporter le matériel archéologique à Chachapoyas pour étude à la condition de le ramener et de l'exposer dans une petite « Casa de la cultura » à Santa Maria de Nieva. Pour ce faire, Olivier avait obtenu un budget d'environ 5000 euros correspondant à la mise en place de cette « Casa de la cultura ». Une fois les autorisations obtenues, Olivier a commencé ses fouilles archéologiques à l'endroit précis où se trouvait le terrier de l'animal. L'opération était risquée, car il s'est seulement fié aux informations du chasseur de Boca Chinganaza...

Creusée au milieu de nulle part, en plein cœur de la forêt, relève assurément de l'archéologie d'aventure.

À environ 1,50 m de profondeur, Olivier atteint un sol archéologique intact comportant des fragments de céramiques, des trous de poteaux, les restes d'un foyer et 11 pièces de céramique intactes...

Il pense avoir découvert un site huapula. Les Huapulas vivaient dans la région jivaro, côté Équateur, et sont surtout connus pour leurs monticules de terre étudiés par l'archéologue français Stéphane Rostain (CNRS).

On peut voir les Huapulas comme des proto-Jivaros vivant près du volcan Sangay qui entra en éruption en 300 après J.-C.

À la suite de cet incident volcanologique, les Huapulas ont abandonné leurs sites et leur trace s'est perdue. Les découvertes archéologiques d'Olivier ont permis de comprendre qu'après l'éruption, les Huapulas auraient migré vers le sud en suivant le couloir du Río Santiago sur le cours duquel ils se sont installés.

En raison d'événements survenus durant la fouille, les céramiques typiques de la culture huapula n'ont pas pu être datées malgré la présence de charbons de bois prélevés dans les sédiments.

Originaire de Bagua Chica, l'archéologue Mondragon, imposé par le règlement du Ministère de la culture de l'antenne de Chachapoyas, s'est révélé sous un autre jour. En effet, pour faire des fouilles au Pérou, il est stipulé qu'il faut être accompagné par un archéologue péruvien. Mais durant toute la fouille, Mondragon a eu un comportement déplacé : il observait, caché, les femmes et enfants qui se baignaient souvent nus dans la rivière. Il a acheté des haches en pierre à certains indigènes de la région. Puis, il a commencé à réclamer à Olivier Fabre un salaire alors qu'il était payé par le Ministère de la culture (Instituto Nacional de Cultura - INC)... Il n'avait pas été recruté par Olivier et ne faisait que des travaux archéologiques, ce pourquoi il était payé par l'INC.

Les étranges comportements de Mondragon mènent inéluctablement à une discorde avec Olivier.

À partir de cet instant, Mondragon a commencé à monter la tête à certains indigènes (*nativos*) en leur disant qu'Olivier allait les voler, qu'il travaillait pour des entreprises minières ou pétrolières, qu'il allait les spolier. Entre-temps, Mondragon a probablement volé l'Acta de la réunion qui donnait le droit à Olivier de fouiller et de ramener le matériel pour étude.

Avant de quitter Candungos, en ayant bien pris soin d'emballer les céramiques, des « natifs » (indigènes) sont arrivés, armés de machettes, pour empêcher l'enlèvement du matériel pour étude. Bien entendu, ils ont soutenu à Olivier qu'il n'y avait jamais eu d'Acta signé donnant la permission de réaliser des travaux archéologiques. Cette situation invraisemblable est d'autant plus étonnante que la majorité des personnes l'empêchant de rapporter le matériel de la fouille avait assisté à la réunion de l'Acta, voire pour certains avaient signé la convention ! Les « natifs » étaient assez farouches et déterminés, Olivier n'a rien pu faire contre eux. En revanche, il a filmé toute la scène avec sa caméra.

Après cet événement, Olivier a considéré qu'il serait prudent que son équipe et lui-même aillent attendre le bateau pour Nieva dans la garnison militaire, proche du village de Candungos.

De retour à Lima, il a déposé plainte au Ministère de la culture contre Mondragon sur la base de la vidéo qu'il avait réalisée au moment du saccage du matériel archéologique recueilli lors de la fouille. À la suite de quoi, Mondragon a été arrêté après une brève enquête de 48 h... Puis, il est rapidement sorti de la petite maison d'arrêt de Santa Maria de Nieva... L'enquête n'avait été menée que pour la forme.

Les motivations de ce revirement de situation trouvent leur origine dans les intérêts des narcotrafiquants, plus tranquilles sans la présence d'étrangers. Les découvertes archéologiques ne les arrangent guère, car il existe un risque de « publicité » pour la région, le risque qu'Olivier revienne avec d'autres personnes.

Il ne s'agit là que d'une hypothèse, mais il semble clair que la venue de personnes extérieures aux communautés indigènes ne favorise pas les affaires de certains.

Le récit d'Olivier Fabre (**fig. 52**) n'est pas un conte de fées, mais une mésaventure aux issues incertaines.

Disons-le sans ambages, l'archéologie dans ces contrées lointaines où l'État est absent n'est pas sans danger.

Les menaces de mort devenant plus pressantes, Olivier a fini par se réfugier dans un poste militaire en abandonnant tout sur son chantier de fouilles du Haut Santiago...

À cet instant, nous ne savions pas que nous allions écrire la suite des mésaventures d'Olivier chez les Huambisas...

Illustration 52 – L'archéologue Olivier Fabre (10-9-2007).

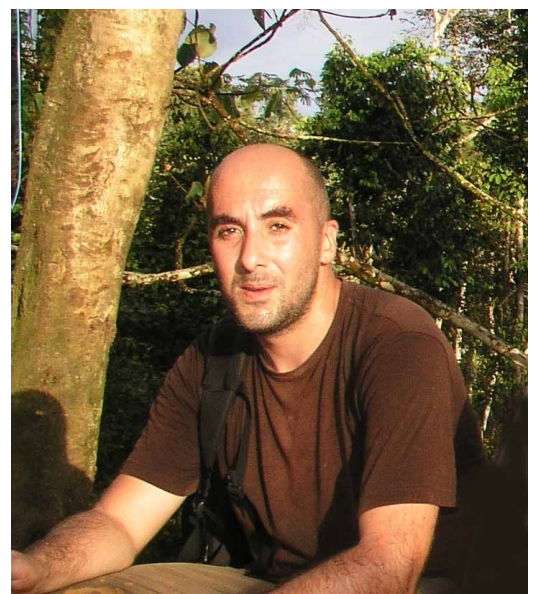




Illustration 53 — Tous les billets sont recomptés chez Jean Loup avant de partir, Lima (1-9-2007).



Illustration 54 — La Toyota Corolla a perdu son pot d'échappement, El Muyo, Aramango, Bagua, Amazonas (4-9-2007).

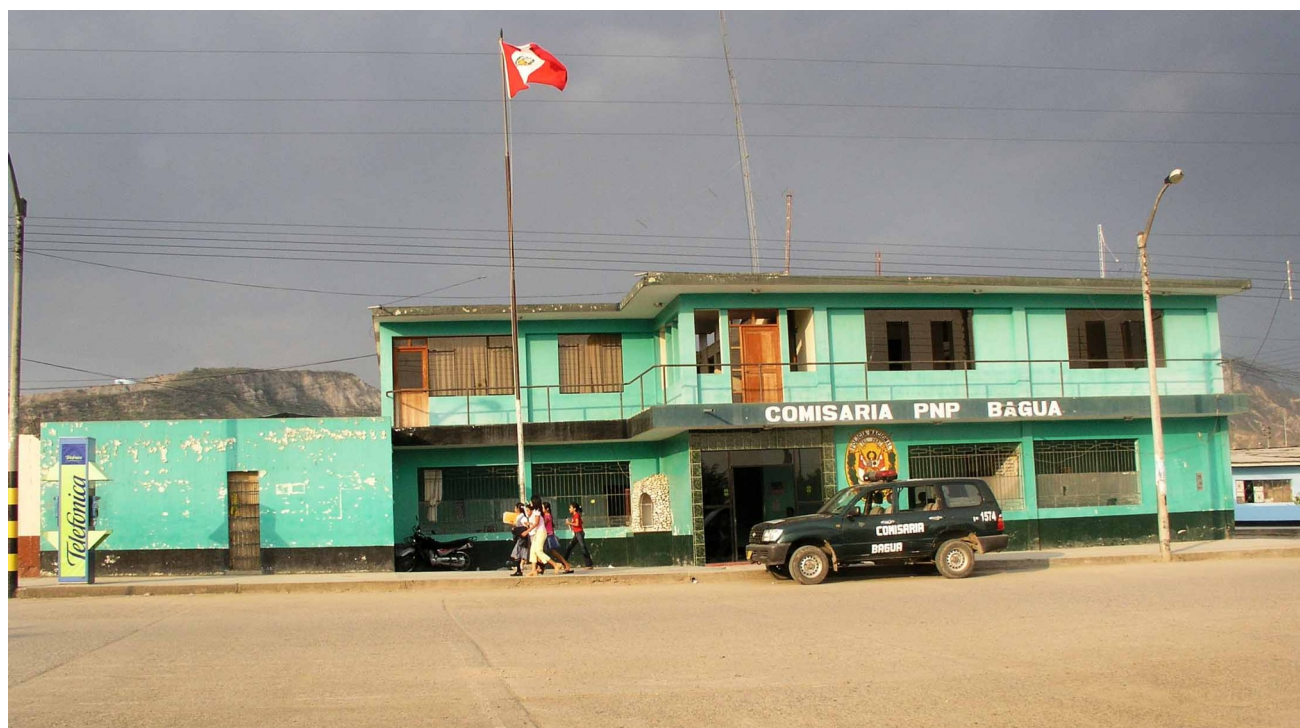


Illustration 55 — Le commissariat de Bagua, Amazonas (3-9-2007).



Illustration 56 — Baignade et lessive chez les Aguarunas, Bagua, Amazonas (4-9-2007).

Chapitre 2

Voyage à travers la forêt

L'aventure commence à Lima

Pour un petit nombre de personnes venus de France, c'était l'aventure. Nous avons acquis et essayé des hamacs pour dormir en forêt, ainsi que différents matériels. Personne n'avait participé à ce type de voyage chez les indiens du Pérou, car toutes les expéditions précédentes avaient eu lieu chez les colons, pour la plupart originaires des Andes. De la même culture que la nôtre, ces colons avançaient dans la forêt, chassant toujours plus avant les populations autochtones.

Notre méconnaissance de ces peuples autochtones vivant dans la forêt tropicale était grande.

Arrivés à Lima le 31 août 2007, le chargement des cantines dans les *Toyota* 4 x 4 se fait chez Jean Loup Guyot (fig. 57) qui travaille pour l'IRD.

Les véhicules sont pleins et ne peuvent prendre de passagers.

Illustration 57 – Préparation du matériel chez Jean Loup (1-9-2007).



Nous partons le soir du dimanche 2 septembre 2007 de Lima avec la compagnie *Movil Tours*. Il y a dans le bus Jean-François Perret, Jean-Denis Klein, Benoît Le Falher, Marjorie Chopin, Joël Raimbourg et moi.

Avec Joël, nous sommes encore malades après avoir mangé un *cebiche* dans un grand restaurant de Lima. Pour cela, nous prenons de l'*Imodium*, ce qui a la particularité de bloquer tout le transit intestinal. Ce remède de cheval efficace nous permettra de dormir un peu sur nos sièges plutôt que de demander des arrêts techniques au chauffeur de bus.



Ce col dit *Abra de Porculla*, permet de traverser les Andes à l'altitude de 2144 m. Dans cette partie de la chaîne andine, le climat est encore aride, mais la concentration des petits ruisseaux permet la culture du riz dans le fond des vallées (fig. 58).

Illustration 58 – Rizières de la vallée du Río Chamaya (3-9-2007).

Nous arrivons bientôt en Amazonas qui est l'un des 24 départements qui constituent l'État du Pérou. Amazonas est le département qui compte le plus grand nombre de karsts explorés à ce jour, notamment celui de Soloco dans la province de Chachapoyas.

Nous traversons le Marañón à *Puente Corral Quemado* sur un pont de couleur orange pour entrer enfin dans le département d'Amazonas. Il fait jour et nous pouvons admirer des paysages magnifiques à travers les vitres du bus.

Quand nous arrivons enfin à Bagua Grande, à la descente du bus une personne nous attend dans la gare routière. Elle a été bien briffée par Olivier Fabre, toujours un peu directif. Il s'agit de Manuel Malaver Pizarro, l'archéologue officiel de la mission INC (Instituto Nacional de Cultura del Perú), car il faut toujours un représentant du gouvernement pour les affaires qui touchent de près ou de loin à l'archéologie. C'est un représentant de l'État péruvien qui doit faire autorité.

Il fait très chaud ici, nous devons aller de Bagua Grande à Bagua (Chica), terminus de la route goudronnée ; où nous avons rendez-vous avec le reste du groupe. La dépression de Bagua est l'une des plus arides de la cordillère andine. Les aigrettes pullulent dans les rizières qui favorisent le développement du paludisme. Même la nuit, les températures y sont élevées, quasi infernales parfois.

Pendant ce temps, les deux 4 x 4 transportent les autres membres de l'expédition composés de Pascal Fraizy, Elisa Armijos, Raúl Espinoza, James Apaéstegui, Jean-Sébastien Moquet, Jean Loup Guyot, Patrice Baby, Olivier Fabre et Thibault Saintenoy.

Comme nous, ils devront emprunter successivement la panaméricaine de Lima jusqu'à Chiclayo, puis traverser les Andes pour arriver à Bagua.

Bagua et la forêt

Tout le monde a passé une bonne nuit à l'hôtel ; nous commençons la journée par faire quelques courses au marché de Bagua. En effet, il nous manque encore des moustiquaires, des gamelles, des couverts et des bottes. Je crois me souvenir que cet encombrant ballot, sans véritable maître, sera oublié quelque part dans un hôtel, peut-être à Nieva. Ce qui, on va le voir, ne nous manquera pas beaucoup...

Le 4 septembre, nous faisons le plein, près de Bagua Chica, avant de prendre la piste de Santa Maria de Nieva.

La pompe à essence est un peu spéciale, car le « pompiste » ne pompe pas, mais verse directement un saut d'essence dans le réservoir au moyen d'un grand entonnoir, coiffé d'un chiffon pour retenir les impuretés (fig. 59).

Illustration 59 – Le plein des voitures est fait près de Bagua (4-9-2007).



Le ton est donné, nous sommes dans une zone en cours de développement ; c'est le début du front pionnier qui s'étire sur environ cent kilomètres. Inutile de préciser qu'il ne faut pas fumer dans la station.

Les chauffeurs de taxi ne veulent rouler que de jour, car la nuit des pirates de la route arrêtent les voitures et dévalisent leurs occupants. On s'interroge sur la véracité des faits, mais il semble bien que la région ne soit pas très sûre une fois la nuit tombée.

Deux véhicules *Toyota Corolla* sont retenus pour faire la piste Bagua Chica - Santa Marie de Nieva dans la journée, ce qui représente 8 à 10 h de piste. Nous aurons le loisir d'observer la conduite déconcertante de ces taxis : toujours à fond, même avec des pneus lisses...

La dépression de Bagua est le lieu de confluence de grandes rivières. Le Marañón reçoit l'apport de l'Utcubamba en rive droite, puis du Chinchipe en rive gauche plus en aval (**fig. 60**). Ensuite, le Marañón quitte la dépression de Bagua pour inciser profondément la cordillère orientale, c'est le début du *Pongo de Rentema*. Un *pongo* est un rapide souvent infranchissable en bateau.



Illustration 60 – Confluence des grandes rivières au Pongo de Rentema : de gauche à droite le Marañón, le Chinchipe et la Quebrada Agua Turbia (4-9-2007).

Derrière ce *Pongo*, on trouve quelques villages ; nous décidons de nous arrêter pour acheter quelques fruits. Jean-Denis et moi partons au marché d'El Muyo, près d'Aramango. Là, nous nous immergeons dans une foule exotique. Il y a de tout sur les étals et les gens sont calmes et tranquilles. Nous achetons nos fruits à une jeune femme qui présente une pilosité hors norme. Elle a un duvet de poils fins et noirs sur ses joues et aussi sur ses avant-bras, mais toujours bien implantés et dans le même sens. Elle n'est pas laide, mais cela étonne beaucoup des Européens comme nous qui s'attachent à noter les moindres différences. Cette femme travaille sur le marché sans que cela pose problème, c'est ça la diversité du Pérou.

Puis, tout le monde repart sur la piste... sauf nous. Car notre chauffeur de taxi a perdu le pot d'échappement de sa *Toyota Corolla*... Impossible de changer de pot ici, on repart comme ça dans un vacarme épouvantable.

Bientôt, nous atteindrons le Marañón près d'Imaza : la piste suit un temps le tracé de l'oléoduc qui traverse le nord du Pérou. Cette piste a surtout été construite pour la maintenance des installations exploitées par la société Petróleos del Perú S.A. (couramment appelée Petroperú) qui gère le transfert du pétrole brut entre le département de Loreto en Amazonie et la côte Pacifique.



À Chiriaco, nous observons un arrêt ou plutôt une halte obligatoire au commissariat local.

Un policier nous précise que nos noms doivent être consignés dans un cahier pour notre sécurité : au cas où nous ne ressortirions pas de la zone forestière (**fig. 61**)...

Là, nous franchissons un seuil, correspondant à une sorte de zone de transition où la protection du gouvernement péruvien est moins effective.

À Imaza, nous retrouvons les deux Toyota 4 x 4 de l'IRD pour manger vers 14 h sur les bords du Marañón.

Illustration 61 – Halte obligatoire au commissariat de Chiriaco. Nos noms sont consignés dans un cahier pour notre sécurité (4-9-2007).

Il s'agit d'un port fluvial où la rivière redevient navigable, de nombreux bateaux échoués sur les rives en sont la preuve. Les villages de « natifs » (indigènes) sont souvent implantés le long de rivières appelées *quebradas*. Ce nom surprenant vient du verbe *quebrar* qui signifie casser, *quebrada* est un nom donné aux petits cours d'eau, par allusion à une trouée dans le paysage, un vallon plutôt abrupt ou une gorge.

L'après-midi, il pleut un peu et la route devient très glissante. Les deux taxis choisissent une autre route que celle empruntée par les 4 x 4.

Dans la forêt, les familles nombreuses sont fréquentes et contraignent les femmes aguarunas à de longues séances de lessive au bord des rivières.

Notre chauffeur a choisi une piste qui passe par un village de natifs aguarunas installés sur les bords de la Quebrada de Yahuahua dont les eaux troubles nous rappellent qu'il a plu récemment.

Illustration 62 – Traversée en radeau de la Quebrada de Yahuahua dans un village aguaruna (4-9-2007).



Dans ce village, il n'y a pas de pont et les véhicules doivent passer sur des radeaux (**fig. 62**) ; ce qui a l'avantage de procurer quelques soles aux indiens aguarunas qui sont à la manœuvre (**fig. 63**).



Notre *Toyota Corolla* n'est pas un 4 x 4 et il faut la pousser pour qu'elle gravisse l'autre berge de la rivière. Les enfants aguarunas sont étonnés de voir autant de gringos passer devant leurs cabanes.

Illustration 63 – Notre taxi est simplement posé sur un radeau qui traverse ensuite la Quebrada de Yahuahua (4-9-2007).

Partout où nous passons, nous créons l'évènement. Il continue de pleuvoir, ce qui a pour effet de rendre la piste moins praticable. En chemin, le 4 x 4 conduit par Pascal Fraizy perd une roue de secours, qui sera récupérée par celui de Jean Loup Guyot.

Tout le monde arrive à Nieva vers 17h30 où nous trouvons un hôtel pour enfin nous reposer.

Cet hôtel n'est pas seulement pour les touristes assez peu nombreux dans cette région du Pérou. Son chiffre d'affaires est constitué pour partie de locations à l'heure dans le genre 5 à 7.

En soirée, nous nous retrouvons tous dans un bar situé en face de l'hôtel pour discuter autour d'une bière. Il y a là le maire de Nieva et son suppléant, avec bien sûr Edwin Montenegro Davila, notre interlocuteur privilégié auprès des indiens Huambisas. Notre arrivée est remarquée, il est vrai que nous ne pouvons pas passer inaperçus dans la ville.

Navigation sur le Río Santiago

Le lendemain 5 septembre, nous embarquons dans le port de Nieva à bord de la *Sheylita*, une grande barque (6 tonnes) qui transporte hommes et matériel.

Les sacs sont chargés sur le bateau situé en bas de la principale rue de Nieva en prenant soin de faire travailler le triporteur de service, histoire d'injecter un peu d'argent dans l'économie locale.

Le bateau est chargé de matériel, de gasoil et de passagers ; une chaloupe en alu suit et transporte les officiels comme Edwin avec Pascal, Elisa et d'autres et, bien sûr, des fûts de gasoil supplémentaires.

Le bateau est conduit par un motoriste ou pilote, assisté par un « perchiste » chargé de sonder les hauts fonds sableux au moyen d'un grand bâton (**fig. 64**).

Illustration 64 – Une erreur d'inattention du perchiste nous bloque net sur un banc de sable à la confluence du Santiago et du Marañón (5-9-2007).



Illustration 65 – La *Sheylita* à l'arrêt sur le Santiago (5-9-2007).

Nous nous rendons compte que la navigation sur le Marañón n'est pas sans danger, car le pilote doit constamment éviter les arbres accrochés au fond de la rivière dont les branches dépassent à peine à la surface de l'eau.

Le courant exerce sur elles une pression qui permet de se rendre compte de la puissance de la rivière.

Les navigateurs connaissent bien ces écueils qu'ils savent éviter ; un naufrage sur cette rivière serait pour nous catastrophique.

Si les crues du Marañón charrient d'énormes troncs d'arbres, elles transportent aussi des quantités de sédiments aurifères qui attirent les chercheurs d'or occasionnels.

Sur le bateau, on se distrait en regardant les cartes assez précises dont nous disposons.

Illustration 66 – Indien « Aguaruna ». Carte postale attribuée à Eugène Courret. Marcel Monnier (1853-1918) (et Atelier de photographie Molteni 1841-1892) (Source Wikicommons Bnf Gallica) (9-4-2022).



On se projette dans le futur en attendant la fin du voyage en bateau ponctué par des arrêts techniques (**fig. 65**). Pour les hommes c'est plus facile, car il suffit de demander au motoriste de passer derrière lui pour se positionner à la poupe en se cramponnant d'une main au toit du bateau. Les pieds bien positionnés sur les rebords du bateau ; il n'y a pas de problème, car le vent est toujours favorable.

En arrivant près de l'embouche du Río Santiago que nous devons remonter, une erreur d'inattention du perchiste (le sondeur posté à l'avant) nous fait échouer sur un banc de sable.

La confluence entre les deux rivières est à l'origine de l'accumulation variable du sable. Le perchiste doit se mettre à l'eau jusqu'à la poitrine pour tenter de nous sortir de ce mauvais pas. Après quelques manœuvres, nous pouvons commencer la remontée du cours du Santiago en laissant le Marañón derrière nous.

Cependant, le Santiago reste une grande rivière qui comporte de nombreux bras isolant des îles que le motoriste connaît bien.

Le ciel s'est assombri et bientôt une pluie intense s'abat sur la rivière, nous devons sortir des bâches en plastique pour nous protéger des gouttes. Dans le même temps, la température a soudainement baissé.

Au loin d'autres navigateurs embarqués sur des pirogues tentent de se couvrir la tête d'une feuille de bananier ; sur la rivière tout le monde est à la même enseigne et exposé aux éléments.

Nous croisons de nombreux villages d'indiens dits Awajún (= aguarunas) établis sur le cours du Santiago (**fig. 66**).

À l'approche de La Poza (altitude 164 m), on peut voir des campements précaires de pêcheurs.

Puis, nous arrivons enfin vers 16 h dans le dernier port fluvial sous contrôle des autorités péruviennes.

L'hôtel de La Poza est un immeuble « venu d'ailleurs » (**fig. 67**), il marque l'extrême avancée des colons sur le front pionnier de la déforestation.

Illustration 67 – L'hôtel de La Poza édifié sur les berges du Río Santiago (7-9-2007).



À La Poza, nous mangeons dans le seul bar-restaurant du coin dont le sol a été préalablement badigeonné de *Cresyl* : un puissant désinfectant à base de crésol ; il y règne une odeur d'essence assez entêtante. Le but de ce badigeon est de repousser les cafards (blattes ou crancrelas), dont la taille est impressionnante sous les tropiques. Toutefois, le toit de paille et les palissades de roseaux assurent une certaine fraîcheur à la pièce.

La Poza est le point le plus avancé du front pionnier. Ce village en joute un autre, appelé Puerto Galilea, qui est celui des indiens huambisas. Une même rue traverse les deux villages de colons et d'indigènes sans que rien ne l'indique si ce n'est la nature des matériaux utilisés dans les constructions : bois et tôles ondulées chez les colons et roseaux et paillote chez les indigènes (*nativos*).

Après avoir pris possession des chambres de l'hôtel de La Poza, nous décidons de visiter le village (Jean-François, Jean-Denis, Joël, Marjorie et moi), un jeune habitant nous conduit jusqu'à une longue piste d'aviation, mais nous sommes tout de suite interpellés par un garde qui relève nos noms, car il est interdit de prendre des photos de la piste. Nous ne le savons pas, mais nous n'avons pas été autorisés à circuler dans Puerto Galilea, village indien. En soirée, Edwin et d'autres discutent avec nous au bar de La Poza.

Le front pionnier

Notre voyage de Bagua à la Poza a permis d'observer différents paysages et habitants qui les peuplent. Les pistes s'enfoncent dans la forêt toujours plus dense, les villages sont faits de matériaux locaux selon des techniques traditionnelles de construction.



Les animaux d'élevage, comme le dindon, reflètent également les habitudes alimentaires des peuples premiers (**fig. 68**).

Sans nous en rendre compte, nous avons traversé des contrées où la colonisation est en marche.

Illustration 68 –
Habitat traditionnel
des Aguarunas (8-9-2007).

Les villages aguarunas (**fig. 69**) coexistent avec des villages de colons vivant de l'exploitation forestière.

Illustration 69 – Aguarunas du
village de Quebrada de Yahuahua.
Cliché Marjorie Chopin (4-9-2007).



Le front nord des pionniers est sécurisé par le gouvernement péruvien qui a instauré une limite passant entre les villages de La Poza et Puerto Galilea. Le site de La Poza possède une piste d'aviation gardée par des militaires en armes qui interdisent les prises de vues. Il s'agit d'une zone sensible proche de la frontière équatorienne, qui rappelle les conflits frontaliers entre les deux nations dont la résolution ne date que de 1999. Cette limite qui ne figure pas sur les cartes, mais séparent des colons, dont un porte une barbe et des cheveux blancs. Cet homme « blanc » habite de ce côté de la « frontière ». Tandis qu'au-delà, s'étend le village indigène huambisa de Puerto Galilea où s'appliquent d'autres règles que nous allons apprendre à connaître. Toutes ces considérations sur les limites géographiques ne sont pas forcément enseignées.

Il aurait été utile de s'interroger sur l'histoire du peuple huambisa pour comprendre la situation dans laquelle nous nous trouvons.

Mais qui sont les Huambisas ?

Aux XV et XVI^e siècles, l'Empire inca est à l'origine de plusieurs incursions en territoire huambisa. Mais les Incas furent systématiquement repoussés créant chez les Huambisas une culture de résistance. Puis les Huambisas furent de nouveau confrontés aux conquistadors vers 1550. Le but était de les contraindre à travailler pour les autorités espagnoles et les colons : « l'incomienda » qui a été instaurée est une sorte de travail forcé.

Cependant, à la fin du XVI^e siècle, les Huambisas décimèrent les colonies espagnoles et reprirent le contrôle de leurs terres.

À maintes reprises, les missionnaires jésuites et franciscains espagnols ont tenté d'évangéliser les Huambisas au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, mais toutes les tentatives se sont soldées par des échecs.



En 1910, une entreprise de caoutchouc a tenté de s'installer en territoire huambisa, près du *Pongo de Manseriche* (fig. 70).

L'expédition avait pour but d'asservir les autochtones afin de les utiliser pour l'extraction du caoutchouc.

Au moins soixante-sept membres de cette expédition ont été tués en représailles par les Huambisas.

Illustration 70 – Le Pongo de Manseriche, traversé par un navire péruvien au XIX^e siècle par A. Dumontel. (Extrait du livre *El Perú*, tome 2, d'Antonio Raimondi. Lima, 1876).

Jusque dans les années 1930, les Huambisas n'ont pas hésité à lancer des attaques contre les colons blancs empiétant sur leurs terres.

Dans les années 1980, les Huambisas ont obtenu la reconnaissance légale de la propriété de leurs terres ancestrales (fig. 71), ce qui en fait l'un des rares peuples autochtones d'Amérique du Sud à conserver le territoire qu'ils possédaient avant la colonisation européenne.

Mais nous ignorions complètement l'histoire des Wampis (autre nom des Huambisas). Aujourd'hui leur territoire commence à La Poza où a été édifié un hôtel confortable, mais totalement incongru sur les bords du Santiago. Nous nous y installons car c'est pratiquement le seul établissement qui peut nous recevoir.

Nous sommes fatigués et la plupart d'entre nous ont pris de bons coups de soleil en raison de la réverbération de l'eau qui nous a entouré durant toute cette journée de navigation.

Nous ne le savons pas encore, mais lors de la réunion d'hier au bar de Santa Maria de Nieva, un homme va nous trahir.

Il était discret et disait qu'il allait nous accompagner sur le Río Santiago, mais il ne sera pas au rendez-vous.

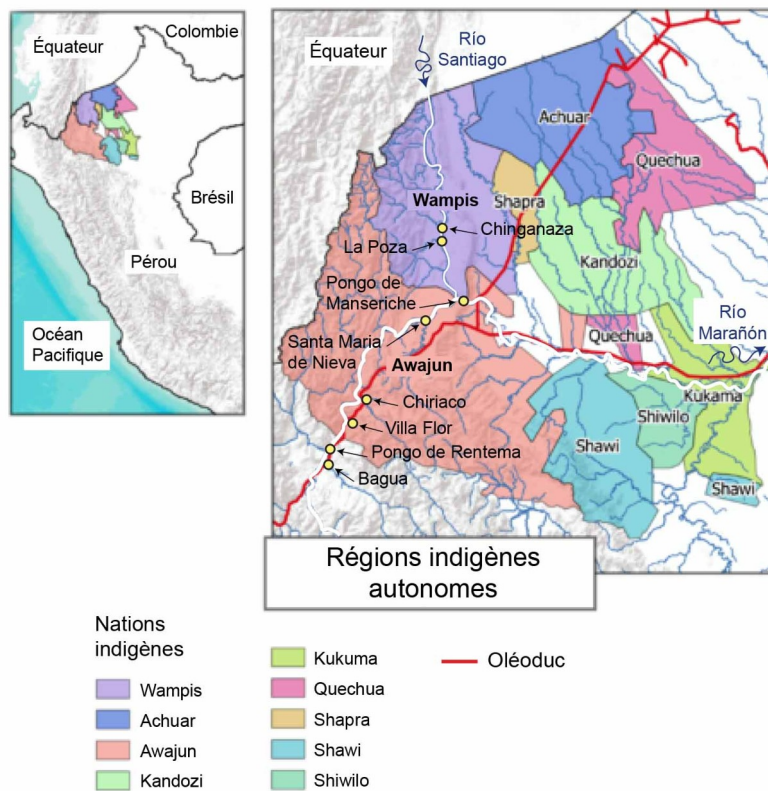


Illustration 71 –
Carte modifiée extraite de l'article :
« Conflictos socioecológicos y reconfiguraciones
(cosmo)políticas en la Amazonía peruana:
el caso de la Nación Wampís »
par Andres Larrea Burneo,
paru dans le *Canadian Journal of Latin
American and Caribbean Studies / Revue
canadienne des études latino-américaines et
caraïbes*. Vol. 48, 2023 - Issue 1, pp. 113-136.
Les termes *Awajun* et *Wampis* désignent
les Aguarunas et les Huambisas.

Chapitre 3

L'arrestation de Chinganaza

Débarquement et comité d'accueil

Le lendemain 6 septembre, nous sommes à 6 h devant les bateaux amarrés dans le port de La Poza. Le deuxième bateau, une chaloupe en aluminium, permet d'embarquer les représentants des communautés indiennes, accompagnés par Pascal et Elisa.

La chaloupe est réservée aux représentants des peuples vivant le long du Río Santiago, notamment Andres (**fig. 72**), originaire du village de Yutupis situé à 5 km au sud de La Poza, et Edwin Montenegro Davila (**fig. 73**), un métis huambisa ayant fait ses études à Lima.



Illustration 72 – Andres. Illustration 73 – Edwin.

Le motoriste, Primitivo (**fig. 74**), et son aide, Machin (**fig. 75**), font le plein en carburant pour chacun des bateaux : la *Sheylita* et la chaloupe.

« Tous à Soledad ! », c'est ce qui avait été convenu la veille, nous nous voyons déjà à Soledad un lieu situé à une cinquantaine de kilomètres plus au nord sur le Santiago.

Illustration 74 – Primitivo
aux commandes de son bateau.
Cliché Jean-François Perret (5-9-2007).



Toutefois, Alan (**fig. 76**), le motoriste de la chaloupe, partira un peu plus tard et rejoindra la *Sheylita* plus loin. En effet, la chaloupe est plus légère et plus rapide que le *Sheylita* long de 14 m et d'une charge de 7 tonnes.

La *Sheylita* partira le premier du port, car il est a priori plus lent que la chaloupe.

Mais après dix kilomètres, soit environ 1h30 de navigation, nous arrivons à la hauteur de Boca Chinganaza, un village situé à la confluence du Río Chinganaza.



Illustration 75 – Machin. Illustration 76 – Alan.

Notre destination est bien Soledad, mais il a été dit en soirée que nous devions nous arrêter au village de Chinganaza, situé à la confluence des Ríos Santiago et Chinganaza, un affluent en rive droite...

Nous accostons à Boca Chinganaza (« bouches de la rivière Chinganaza ») où nous restons dans le bateau à discuter sans trop comprendre le motif de l'arrêt... Mais au fait qui a dit de s'arrêter à Chinganaza ?

Primitivo, le motoriste de la *Sheylita*, nous indique que c'est Alan, le pilote de la Chaloupe, qui lui a dit de s'arrêter ici.

Nous accostons sur la rive du Río Chinganaza, le perchiste sort du bateau pour amarrer la corde à une souche. Jean Loup et Olivier nous précisent qu'ils ont décidé de ne pas sortir du bateau et d'attendre les officiels de la chaloupe. Cependant, Thibault, un archéologue de Cuzco, transgresse la consigne et prend l'initiative d'aller acheter quelques boissons dans une *bodega* (= magasin) du village, car il ne tient plus dans le bateau...

Certes, il parle très bien l'espagnol, mais est-ce la meilleure idée dans une telle situation ? Nous sommes entrés depuis ce matin dans la zone tribale où les lois du gouvernement ne s'appliquent plus.

Puis, Thibault revient en disant qu'il n'a rien remarqué de particulier dans le village. Nous décidons d'attendre encore 15 mn, puis 15 mn encore qui feront presque une heure en tout... Mais, autour de nous, il règne une agitation étrange que nous ne prenons pas tout de suite au sérieux. Puis, les événements se précipitent.

De nombreux indigènes, des femmes et leurs enfants pour la plupart, nous observent.

Un jeune homme vient détacher le bout de la corde d'amarrage pour l'accrocher plus haut sur les piquets du panneau de bienvenue. Sans nous en rendre compte, nous venons de changer de statut pour passer d'hommes libres à celui de prisonniers.

À partir de cet instant nous savons que nous ne partirons plus sans l'intervention des officiels de la chaloupe.

Derrière les feuillages, nous apercevons des hommes aux visages peints. On entend des hommes souffler longuement dans des conques, des coquillages ancestraux avec lesquels ils communiquent entre villages situés sur les bords de la Quebrada.

Toute cette mise en scène est inquiétante et nous nous rendons compte que rien ne se fera sans l'intervention des représentants de la communauté du Santiago.

Les indigènes de Chinganaza disent n'avoir reçu aucun message, alors qu'ils ont pourtant un poste téléphonique dans le village. Or, nous savons que ces communautés ont été contactées par Edwin...

Des hommes armés de lances de bois apparaissent de temps en temps derrière la végétation, mais nous ne prenons pas vraiment au sérieux cette menace.

Puis à 9h45, la chaloupe des officiels arrive et Pascal Fraizy nous demande ce que nous faisons là. Les questions sont vives et les officiels sont malmenés par les Huambisas dès leur arrivée.

Manifestement, il s'agit d'un piège dans lequel nous sommes tombés. Les représentants des communautés débarquent pour se rendre au village, Pascal et Jean Loup les accompagnent. Le reste de l'équipe ne quitte pas la *Sheylita*, Elisa et le secrétaire restent dans la chaloupe. Nous attendons tous un dénouement qu'on espère rapide. Mais rien ne se passe comme prévu.

Nous ne savons pas ce qui se passe au village. Naïvement, nous pensons que les officiels, Edwin et Andres, sont en train de clarifier les petites incompréhensions de la matinée...

Or, il n'en est rien. Edwin est battu et fouetté avec des branches épineuses tout comme Jean Loup qui fait l'objet d'intimidation de la part d'une femme nommée Blanca, laquelle se plaît à lui planter sa lance de part et d'autre du visage dans les piliers de bois. Dans le même temps, Jean Loup, perd son chapeau mais tente de l'échanger contre une lance... L'homme qui s'est emparé de son couvre-chef ne dit pas non, mais une femme s'interpose et lui demande sa montre en plus. Jean Loup refuse ; on est en plein délire où les moments les plus tragiques suivent les plus mercantiles. Deux mondes culturels se jaugent, celui de l'Homme blanc, et ses produits manufacturés, et celui des Huambisas, pourtant si réfractaires à la civilisation... Il semble qu'il n'y ait plus de règles dans ce village.

Loin de s'imaginer les scènes qui se jouent à guichets fermés dans le village, le reste de la troupe reste sagement dans les bateaux.

Des enfants accompagnés par quelques jeunes femmes pacifiques sont venus en masse nous observer du haut de la berge. Nous trouvons cela amusant et certains d'entre nous se risquent à sortir leurs appareils photos. Le groupe est curieux d'observer ces « gringos » quand soudain des cris et une voix de femme vient troubler l'ambiance calme de l'attroupement. Nous comprenons que quelque chose se passe et qu'il est temps de ranger nos appareils.

Olivier l'a reconnue, il s'agit de Blanca. Elle n'est pas du village, mais est venue spécialement ici pour créer une situation conflictuelle. Il s'agit d'une agitatrice qu'Olivier a déjà croisée 50 km plus au nord du Santiago. Elle n'est pas là par hasard, mais payée par des commanditaires qui souhaitent sans doute faire capoter notre expédition.

Blanca descend la rive en tenant à la main un gros morceau de bois à section quadrangulaire (de la taille d'un chevron).

Armée de ce bâton long d'environ 80 cm, elle vocifère et exulte la population contre nous.

Tout ce que nous comprenons de son discours haineux est le mot *gringos* qui assurément nous désignent.

Puis, elle descend en criant pour se rapprocher du bateau (**fig. 77**).

Illustration 77 – L'agitatrice Blanca descend en trombe pour nous frapper avec son bâton (6-9-2007).



Elle arrive à l'avant de notre embarcation et s'en prend au perchiste, Machin, qu'elle insulte. Puis, elle longe le bateau et frappe de toutes ses forces le plat-bord avec son bâton. Le geste est violent et personne ne bronche, car il ne faut surtout pas répondre à ses intimidations. À son arrivée près du bateau, Joël a caché sa caméra, et moi mon appareil photo sous des bâches.



Nous ne pourrions plus prendre d'images des événements qu'il faudra illustrer autrement (dessins).

Comme elle ne peut pas nous atteindre, elle continue d'hurler et d'asséner des coups de bâton sur le bateau, puis elle commence à dévisager certains d'entre nous postés à la poupe, notamment Olivier et Jean-François.

Son lourd bâton équarri pourrait les blesser, mais ils ne bougent pas.

Illustration 78 – Blanca s'approche de Jean-François, saisit violemment ses lunettes et les jette en l'air.

Par un espace formé entre les planches de la cabine, le visage de Jean-François se trouve maintenant à portée de sa main. Blanca le fixe des yeux et en criant saisit d'un geste brusque ses lunettes pour les envoyer en l'air de l'autre côté du bateau (**fig. 78**).

Dans le même temps, Blanca tente de frapper Jean-François et Olivier qui reçoivent des coups sans grande force, heureusement par le plat du chevron. Le geste rapide et inattendu visant le front de Jean-François est suivi d'un plouf caractéristique qui indique que ses lunettes sont tombées dans l'eau et qu'il sera impossible de les récupérer. Ce « plouf » indique que nous franchissons des étapes de violence, mais Jean-François, bien que choqué, reste de marbre.

Vers 10h25, nous apercevons une pirogue traverser la Quebrada et venant vers nous, un homme emplumé et peint sur le visage est armé d'une lance (**fig. 79**). Il est debout dans l'esquif avec un autre homme plus petit, vêtu d'un treillis et armé d'un vieux fusil. Il y a aussi un chien et un homme qui pagaie à l'arrière de la pirogue. Ces hommes viennent des habitations situées en rive droite de la Quebrada Chingaza.



Il tient sa tête haute surmontée d'une couronne de plumes rouges et jaunes.

C'est de loin le personnage le plus important de la pirogue, probablement un chef dit « apu ».

Nous comprenons, que les Huambisas de Chinganaza sont déjà entrés dans une logique de guerre.

Illustration 79 – Un « apu » traverse en habit traditionnel la Quebrada Chinganaza pour se rendre au village.

Dans sa pirogue monoxyle, ce chef tient dans ses mains une lance de bois noir. Durant la traversée, il n'a aucun regard pour nous. L'heure est grave sans que nous ne sachions de quoi il retourne.

Le groupe sort de la pirogue et le chef nous somme de quitter immédiatement les bateaux, de laisser toutes nos affaires et de monter rapidement au village, car vous y serez plus en sécurité nous dit-il. Manifestement, cette mesure vise à garantir notre sécurité.

Nous quittons les embarcations avec précipitation ; tout le monde doit se rendre au village, y compris les hommes en charge des bateaux.

Le procès

Nous gravissons la berge sous les quolibets de Blanca, toujours prête à nous agresser, mais cette fois nous sommes accompagnés par des hommes en armes.

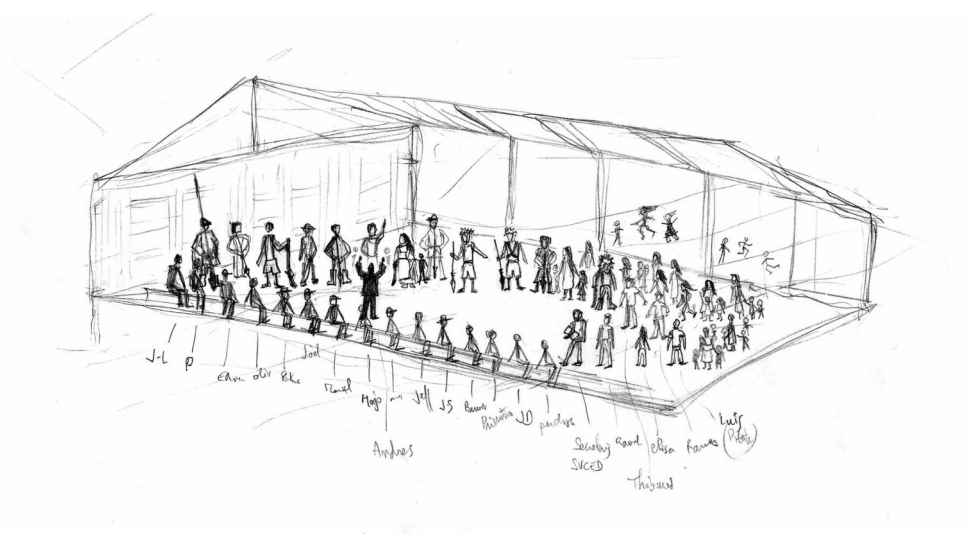
Puis, nous traversons l'aire centrale du village pour nous asseoir sur les bancs en rondins d'une *maloca*, une grande maison traditionnelle. Dans cette maison rectangulaire, nous retrouvons nos compagnons. Nous sommes 16 personnes prisonnières des Huambisas, auxquels s'ajoutent nos 3 bateliers.

À entendre les intervenants qui s'expriment en huambisa, nous comprenons que l'heure est grave et que notre affaire a pris encore de l'ampleur.

Des hommes en tongs et en short affublés de tee-shirts rappelant les noms de footballeurs sud-américains pourraient paraître anodins. Vu de loin, on pourrait même croire à une aimable plaisanterie : un homme vêtu d'un treillis militaire, chaussé de bottes et coiffé d'une casquette de baseball semble grotesque, car cet accoutrement ne peut inspirer aucune crainte particulière.

Malgré tout, les armes que portent ces hommes incitent à les prendre au sérieux.

Illustration 80 – Tout le monde est maintenant sous la coupe des Huambisas qui nous ont réuni dans la *maloca* de Chinganaza.



Maintenant, nous sommes tous ensemble assis sur des bancs qui font le tour de la *maloca* (fig. 80).

Au milieu de la case, les « apus » et nos représentants prennent tour à tour la parole en huambisa.

Personne ne comprend ce qui se passe, exceptés ceux qui maîtrisent cette langue.

Il n'y a pas qu'eux dans la *maloca*, un groupe de femmes vient perturber les discours surtout lorsque Edwin, prend la parole il est chahuté et ne peut s'exprimer correctement. Une femme à la voix forte tient dans la main une machette ; elle a un air inquiétant. Elle est vêtue d'un tablier ensanglanté et visiblement nous reproche quelque chose de grave. Les femmes viennent régulièrement perturber les débats pour créer des débordements du service d'ordre.

La tenue vestimentaire assez hétéroclite des hommes du service d'ordre contraste avec la présence de deux « apus » emplumés et peints qui mènent les débats.

Ces « apus » portent tous les deux une couronne de plumes jaune et rouge, probablement des plumes de toucan dont l'une est ornée de perles (graines) qui pendent tout autour de la couronne.

Illustration 81 — Bandeau de plumes avec deux pendentifs d'ailes de scarabées (Achuar-Aguaruna).
En arrière plan, des colliers de graines (Museo de Culturas Indígenas Amazónicas, Iquitos).



Leurs visages sont décorés de traits de couleur noire et ocre, probablement du *rocú*, ou roucou, issu des graines du roucouyer, une espèce d'arbustes locale.

L'un arbore deux anneaux torsadés faits de rangées de perles croisés sur le torse de part et d'autre à la manière de deux rangées de cartouchière (fig. 81 & 82).

Ces « apus » inspirent le respect, ils ne paraissent pas s'emporter ou instruire à charge un dossier.

Ce sont eux qui donnent la parole aux intervenants.

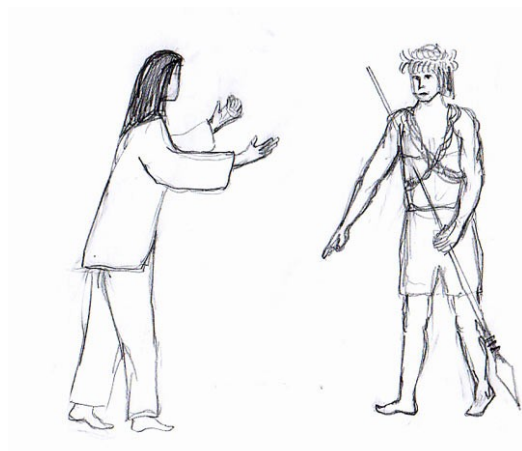
Tous les hommes autour de nous portent des armes, on compte 5 à 6 lances, 3 manchettes et un fusil.

Illustration 82 — Vitrine dédiée « Achuar & Aguaruna » du musée d'Iquitos. (Museo de Culturas Indígenas Amazónicas, Iquitos).

Sur la droite du demi-cercle, on observe un indigène un peu nerveux que l'on nommera entre nous « Brushing » en raison de sa chevelure hirsute et du contre-jour qui nous empêchait de voir son visage. Il a une machette à la main qui oscille régulièrement avec les mouvements de son corps qu'il ne semble pas contrôler...

Toutefois, les éléments masculins ne sont pas les plus inquiétants. En effet, les femmes interrompent souvent les intervenants en se montrant très agressives.

Certes, les hommes armés sont là pour garantir l'ordre, mais ce sont les détenteurs de machettes qui nous impressionnent le plus. Certaines femmes en sont munies également, et elles ne sont pas là pour garantir pas notre sécurité loin s'en faut. Andres, notre représentant originaire de Yutupis, prend enfin la parole.



Pour nous, il fait montre d'un grand charisme, sa stature, son allure et son visage dont les traits semblent avoir été taillés à la serpe incarne un grand chef indien.

Une image équivalente à celles des indiens d'Amérique du Nord qui ont peuplé notre enfance.

Personne ne vient interrompre le plaidoyer de ce chef charismatique (fig. 83).

Sa prestation est en huambisa, nous ne la comprenons pas, mais c'est sûr il est très éloquent.

Illustration 83 — Andres, lors de son plaidoyer, devant les « apus » de Chinganaza.

Effectivement, il tient son auditoire ; et les quolibets ne reprendront qu'après son intervention.

Pendant ce temps, les enfants de la communauté vont dans tous les sens dans la *maloca*. Ils nous sourient en nous montrant du doigt, car nous représentons pour eux une attraction inhabituelle. Les jeunes femmes pacifiques entourées de nombreux enfants constituent une foule qui finit par être inconvenante compte tenu de la gravité des événements. Un « apu » demande que les enfants soient rappelés, on voit alors un homme, probablement l'instituteur, qui les fait se ranger en file indienne sur l'aire centrale du village. La présence de ces enfants nous garantissait une certaine tranquillité, car il aurait probablement été inconvenant d'avoir une attitude violente en leur présence. Enfin, c'est ce que nous croyons, car l'éducation chez les Huambisas n'a peut-être rien à voir avec celle qu'on imagine...

Nous ne le savons pas, mais c'est notre procès qui s'est ouvert à Boca Chinganaza et les deux représentants des communautés du Río Santiago sont désormais nos avocats.

Comme je ne comprends pas ce qui se dit, j'en profite pour observer le décor de ce tribunal tropical et surtout la place que nous occupons sur les bancs. Ce qui me permettra de restituer une image assez fidèle de la scène.

Bien sûr, il existe des trous dans la *maloca*, mais à quoi bon s'enfuir, car nous serions aussitôt rattrapés. Même si je tentais de fuir vers la rivière, je serais aussitôt rejoint et en mauvaise posture. Bref, nous sommes captifs.

Vient ensuite le tour d'Edwin, notre principal interlocuteur auprès des communautés du Santiago. Il n'a pas l'air vraiment d'un indigène, sa mère est d'origine espagnole et son père est un huambisa. Il a fait ses études à Lima et vit comme un citoyen : il porte une casquette de baseball et consomme de la bière. Il est originaire du village de Boca Chinganaza ; mais nous verrons que cela ne représente pas un atout, car l'accueil aura été encore des plus sévères pour lui.

Edwin s'exprime en huambisa, il tente de justifier ses actes en tant qu'élus, mais on lui reproche le fait d'avoir pris des décisions sans l'avis des communautés...

L'exercice de la démocratie chez les Huambisas est difficile et nous le sentons bien.

Edwin n'a pas fini de parler qu'on lui coupe la parole qu'il ne parviendra pas à reprendre en raison du brouhaha que ses paroles ont suscité. Si Edwin reprend la parole, il est aussitôt contesté, notamment par les femmes qui s'impatientent en attendant l'issue du jugement.

Chez les Jivaros, il est traditionnel que les femmes battent les coupables au moyen de plantes urticantes...

Débordés par les femmes

Tout le monde est maintenant aux mains des Huambisas, et surtout à la merci de leurs femmes. C'est de plus en plus inquiétant, car Andres ne parvient plus à rétablir le calme et la sérénité dans l'assemblée.

C'est un échec politique et diplomatique, chacun de nous comprend que l'affaire est difficile à défendre.

Cependant, les femmes qui sont de loin les plus agressives ne parviennent pas à briser le demi-cercle pour s'attaquer à nous et nos représentants, le service d'ordre est là et les « apus » exercent toujours leurs contrôles sur les débats. Aucun mouvement de panique ne parvient à déborder le service d'ordre.

Les femmes haussent le ton et brandissent des machettes qu'elles utilisent avec des couteaux de cuisine pour découper les poulets.

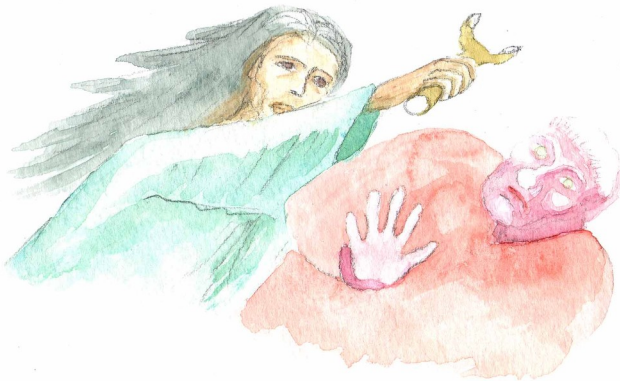
Des traces de sang sur leurs tabliers rappellent qu'elles excellent dans le maniement de ces outils (**fig. 84**).

Illustration 84 – Avec l'aide d'hommes en armes, deux « apus » sont en charge du procès, mais les femmes deviennent plus envahissantes et s'invitent dans les débats.



Puis des femmes armées de bâtons s'insinuent vers la droite du demi-cercle où se trouve le motoriste, Primitivo, et le perchiste, Machin, qui est menacé de mort. Ce dernier habite Borja sur le Marañón et parle le huambisa et l'aguaruna, il n'a donc aucune peine à comprendre que la situation est grave. Il a très peur, car pour lui les menaces dans des zones absentes de droit peuvent aisément être mises à exécution. Il est assimilé à un traître, car il accompagne les gringos que nous sommes.

Les femmes commencent à le battre avec des bâtons fourchus. Blotti contre la palissade de la *maloca*, il protège son visage comme il peut. Primitivo est lui aussi attaqué. Le service d'ordre ne voit pas encore ce qui se passe.



Puis, c'est le tour de Jean-Denis avec une femme qui tente de lui enfoncer un bâton fourchu dans les yeux.

Il a le temps d'esquiver le coup (**fig. 85**).

Puis, il élève le ton et se redresse, son voisin fait de même.

Illustration 85 – Jean-Denis est assis quand il est agressé par une femme tenant à la main un bois fourchu, mais esquive le coup porté à son visage.

Une partie de notre groupe est maintenant debout et domine par la taille les Huambisas. Mais les femmes continuent d'hurler et de nous agresser.

Jean Loup a compris la situation et demande à un des deux « apus » parlant espagnol de faire quelque chose pour assurer notre sécurité. Les « apus » comprennent alors qu'ils ne maîtrisent plus la situation et mettent immédiatement fin aux débats. Un homme nous dit de partir maintenant vers le bateau, car les Huambisas ne contrôlent plus la situation.

Nous nous mettons en marche et traversons maintenant le village. Les femmes nous poursuivent en criant, elles sont armées de bâtons et de plantes urticantes et nous frappent sans relâche. Un homme du service d'ordre nous ordonne de courir. Le motoriste et le perchiste de notre bateau sont déjà devant, car ils ont compris que leur survie dépendait de leur rapidité à quitter la rive.

Lors de la retraite, Edwin, Andres, Jean Loup et Pascal ferment la marche marquée d'un pas plus lent afin de garantir la sécurité de tous (fig. 86).

Illustration 86 –
Les femmes
nous poursuivent
jusqu'aux bateaux
pour nous frapper.



Mais si Jean Loup marche lentement, c'est parce qu'il a à ses côtés le chef qui parle espagnol ; cet « apu » tient à contenir tout débordements.

La traversée du village est relativement longue, car à chaque instant nous évaluons ce qu'il nous reste à parcourir pour atteindre les bateaux amarrés sur les bords du Santiago.

Arrivé près de l'embarcation, je prends un peu d'élan pour sauter dans la *Sheylita*. Mes camarades ont tous remarqué ce bond athlétique qui les a surpris, mais la peur donne parfois des ailes.

Primitivo a déjà lancé le moteur de son bateau et commence à s'éloigner du rivage ; les derniers sont contraints de se mouiller pour se hisser à bord.

Tous les passagers de la *Sheylita* sont de retour excepté Jean Loup qui attend, avec Pascal, le retour des derniers de la colonne infernale. Il manque encore Edwin, et Pascal nous donne l'ordre de partir tandis qu'il reste sur la berge pour l'attendre avec Jean Loup, car il a été pris à partie par les Huambisas. La *Sheylita* est maintenant hors de portée des armes, à quelques dizaines de mètres de la rive.

Primitivo veut rentrer à La Poza, mais nous lui ordonnons de rester.

La chaloupe est toujours sur la rive. Pascal le sait, si la chaloupe part maintenant, Edwin n'aura aucune chance de sortir vivant du village. Les minutes passent...

Puis, Edwin apparaît ; il est mal en point et a pris des coups sur le visage.

La chaloupe des officiels nous a rattrapés et Pascal nous annonce que tout le monde est sain et sauf (fig. 87).

Mais des traces de coups sont visibles sur les bras d'Andres et le visage tuméfié d'Edwin.

Illustration 87 – Depuis la chaloupe,
Pascal nous annonce qu'il a
récupéré tout le monde
(6-9-2007).



Chapitre 4

La retraite

Retour stratégique ordonné par les autorités

De retour de Boca Chinganaza, une réunion est organisée chez le gouverneur de La Poza. Pour toute l'équipe c'est la consternation. Jean Loup propose de boire un coup et Jean-François cherche dans nos bagages une bouteille de rhum péruvien.



Jean Loup est étendu dans le bateau avec quelques membres de l'expédition.

L'équipe est défaite par les événements (**fig. 88**).

En fait, nous posons un problème politique qui maintenant nous dépasse.

Les autorités locales ont en charge notre sécurité.

Illustration 88 – L'équipe défaite après les événements (6-9-2007).

Dans l'après-midi, Andres nous indique que les chefs du village de Chinganaza regrettent ce qui s'est passé et demandent si nous voulons bien revenir pour repartir du bon pied. Andres croit à leur sincérité, Jean-Denis et moi aussi, mais Jean-François pas du tout. En effet, il considère qu'il en a assez vu pour comprendre que nous ne pourrions rien faire avec les indiens.

Andres nous présente à nouveau ses excuses, mais Jean-François lui répond que nous ne le tenons pas responsable des événements, mais lui précise que nous ne souhaitons pas aller plus loin.

Quoi qu'il en soit, il faudra élargir le cercle de discussion pour maintenant savoir dans quoi nous nous engageons, et c'est le gouverneur qui prendra les décisions...

La lance du chef

Cependant, Pascal et Andres pensent que tout n'est pas perdu et qu'il existe une possibilité pour rester chez les Huambisas. Avec Elisa et le pilote de la chaloupe, ils partent de La Poza dans l'après-midi pour rejoindre un village situé le long d'un affluent du Santiago. L'idée est de trouver un village pour nous accueillir. Ils finissent par rencontrer un chef indien, connu d'Andres, qui accepte de recevoir et d'aider le groupe.

Dans la soirée, Elisa, Pascal et Andres reviennent du village et font part des nouvelles perspectives qui s'offrent à nous. Mais Jean Loup répond : « - Désolé mais on n'y va pas ! ». Il a déjà pris sa décision et, de toutes façons, le gouverneur ne l'aurait pas permis.

C'est ennuyeux, car Pascal a dit au chef indien que nous revenions demain... Il faudra donc aller le prévenir de notre changement de programme.

Le lendemain matin, les mêmes repartent avec la chaloupe au village pour avertir le chef que nous ne pourrions finalement pas venir dans son village.

Mais arrivés au village, ils s'aperçoivent que l'agitatrice Blanca et quelques autres personnes rencontrées à Boca Chinganaza sont déjà sur place... Pascal comprend tout de suite qu'il s'agissait d'un nouveau piège et que nous sommes suivis par un « comité d'accueil ».

Le chef indien se désole de cette situation, qu'il ne maîtrise pas non plus, et demande à Pascal ce qui ferait plaisir à son chef (Jean Loup) ; car il sait qu'on lui a volé son chapeau à Chinganaza. Pascal répond sans hésiter : une lance de bois. « L'apu » s'absente un temps et revient avec une grande lance qu'il dit offrir au grand chef des blancs en compensation des déboires subis.

Ainsi, Jean Loup s'est vu offrir une véritable lance, alors que la plupart d'entre nous les avons acquises dans des boutiques de souvenirs de Santa Maria de Nieva : ce n'est pas la même chose.

La douceur de vivre de La Poza

Sur la plage de La Poza, les gens sont calmes. Lorsque le soleil commence à décliner, les habitants sortent pour faire leur toilette ou leur lessive dans la rivière ; les enfants se baignent ou pêchent (**fig. 89**). Avec Jean-Sébastien Moquet, nous décidons d'entrer en contact avec eux. Jean-Seb maîtrise beaucoup mieux l'espagnol que moi.



Illustration 89 – Les rives du Río Santiago au coucher du soleil (6-9-2007).

Il m'accompagne pour demander aux personnes la permission de les prendre en photo.

Nous rencontrons une famille de pêcheurs qui compte beaucoup d'enfants.

Ils sont fiers de nous montrer ce qu'ils ont pris dans leur filet (**fig. 90**).

C'est dommage, on serait bien resté sur les bords du Santiago, car ça ressemble à un petit coin de paradis.

L'entretien avec le gouverneur

En soirée, le gouverneur de La Poza vient nous voir à l'hôtel.

Nous ne sommes pas tous là.

Il s'adresse à nous pour nous expliquer la situation.



Illustration 90 – Les enfants sont fiers de nous montrer leurs prises (6-9-2007).

Nous ne sommes que quatre. Je ne comprends pas tout ce qu'il se dit, mais Patrice et Jean Loup écoutent attentivement les révélations qu'a à nous faire le gouverneur.

C'est la surprise totale et nous sommes des pions sur un échiquier politique qui se joue à des milliers de kilomètres, dans des bureaux de Lima.

Le bilan de l'entretien avec le gouverneur fait par Jean Loup et Patrice est alarmant.

Notre sort se jouerait à Lima où une indiscretion dans un service spécialisé des « affaires indigènes » aurait dévoilé un plan prévu contre notre expédition. En gros, les véritables décideurs ne sont pas les « apus » des villages du Río Santiago, mais des « caïds » de Lima qui contrôlent le narco-trafic dans cette partie du pays.

Les réunions préalables impliquant 200 chefs indigènes du Santiago n'ont donc aucune légitimité réelle pour accorder une autorisation ; ce sont d'autres personnes qui décident pour eux. Le gouverneur sait que nous sommes en danger et nous dévoile le piège prévu qui était de dévaliser notre bateau et de faire des exemples... Pour le gouverneur, il n'est pas question que nous restions à La Poza plus longtemps, il veut que nous partions sur le champ. Mais Jean Loup refuse de naviguer la nuit ; en outre Pascal et Elisa ne sont pas encore revenus de leur voyage dans un autre village situé le long d'un affluent du Santiago.

Illustration 91 –
Toute la famille contribue
au succès de la pêche
(6-9-2007).



Cette nuit, le gouverneur va faire garder notre hôtel par des hommes en armes ; nos bateaux restés au port seront également surveillés, car le gouverneur craint une attaque. Demain, nous redescendrons le Santiago ; tous les postes militaires du Río Santiago seront prévenus de notre passage. La décision de quitter La Poza nous a été imposée par les autorités, mais il est clair qu'on aurait bien aimé flâner encore un peu sur le Santiago (**fig. 91**).

Détour par le Pongo de Manseriche

Le retour en bateau est ponctué par des villages et surtout des camps de chercheurs d'or établis sur les rives de la rivière.

Illustration 92 – Chercheurs
d'or brésiliens sur les
rives du Santiago
(7-9-2007).



Les remplissages sont passés au peigne fin pour en extraire des paillettes d'or (**fig. 92**). Les plus professionnels d'entre eux sont des Brésiliens venus de leur pays par les rivières d'Amazonie sans se préoccuper des frontières. Les indigènes les tolèrent, mais ils vivent en marge de toutes les communautés. Leur matériel constitué de tapis et de pompes est impressionnant.

Nous n'avons aucun but précis, aussi décidons-nous de reconnaître des grottes signalées près du Pongo de Manseriche, un étranglement dans la cordillère de Campanquiz où toutes les eaux du Marañón se concentrent. Les courants sont si violents dans le détroit qu'ils justifient l'appellation « Pongo », en quechua « porte » et « Manseriche » « qui effraie ».

Nous n'avons pas pour intention de franchir le Pongo, mais de reconnaître une cavité située juste à l'entrée du détroit.

Cependant, le courant est tellement fort dans cette partie que le motoriste nous demande de nous regrouper au fond du bateau.

Si quelqu'un tombait à l'eau il serait impossible de lui porter secours.



Illustration 93 – Halte à l'entrée du Pongo de Manseriche dans lequel s'engouffre le Marañón (7-9-2007).

Effectivement, les remous et la proximité des rochers de la rive nous font prendre conscience de la fragilité de notre esquif. Le goulet ne fait plus que quelques dizaines de mètres de largeur et permet au Marañón de traverser en cluse la dernière cordillère avant de déverser ses eaux dans la plaine amazonienne.

Nous devons prendre garde de ne pas être emportés par le courant.

Puis, nous débarquons sur une plage de sable noir (**fig. 93**).

La couleur du sable vient du Santiago dont le bassin compte de nombreux volcans, notamment en Équateur.

La grotte indiquée est de modestes dimensions. À côté, un abri aménagé indique que des pêcheurs l'utilisent parfois pour boucaner du poisson.

La grotte n'a rien de particulier si ce n'est qu'elle s'ouvre à une altitude très basse (160 m) pour le versant amazonien des Andes.

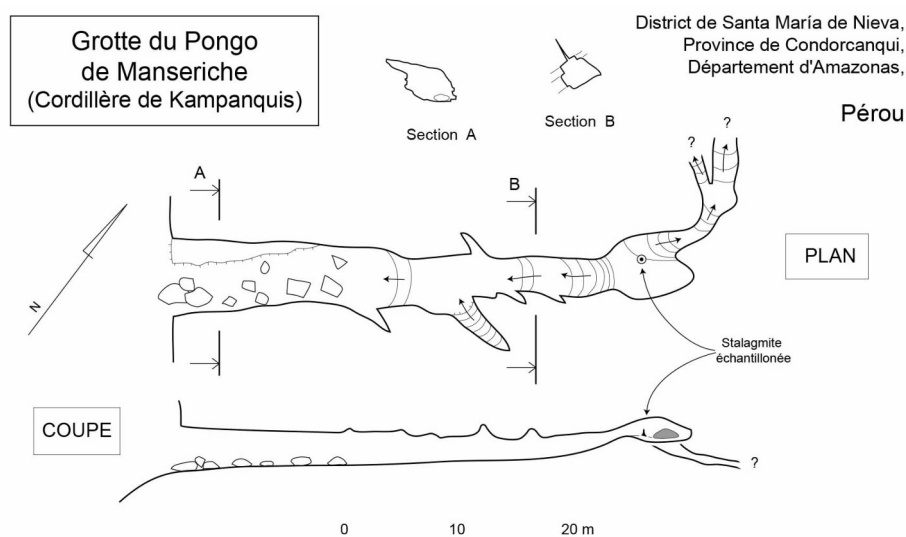


Illustration 94 – Topographie de la grotte du Pongo de Manseriche.

Croquis coté et orienté du 7 septembre 2007
James Apaestegui & Jean-Yves Bigot

Groupe Spéléologique de
Bagnols-Marcoule (GSBM) &
Espeleo Club Andino de Lima (ECA)

On y trouve des grillons, dont les longues antennes montrent qu'ils se sont bien adaptés au milieu souterrain. Ils sont la proie des amblypyges, de grands Arachnides dotés de redoutables pinces. Il y a aussi des chauves-souris, rien d'étonnant car il en existe des centaines d'espèces au Pérou. Malheureusement, cette grotte ne possède pas de prolongements (**fig. 94**).

Il n'y a aucun courant d'air et sa partie haute atteint une température élevée, ce qui s'explique par la configuration (tube remontant) typique des pièges à air chaud.

Ensuite, nous reprenons notre itinéraire de retour vers Santa Maria de Nieva.

Retour à Santa Maria de Nieva



À notre arrivée dans le port de Nieva, la première question qui nous est posée est combien y a-t-il de morts...

La rumeur nous a précédé, les gens de Santa Maria de Nieva savent que nous avons été arrêtés par les Huambisas.

Nous devons décharger notre matériel et vendre le carburant que nous avons acheté pour les bateaux.

Dans un bar, Joël filme en interrogeant notre perchiste Machin sur la façon dont il a vécu les événements (**fig. 95**).

Il connaît les langues indigènes et peut enfin nous dire ce qui s'est passé lors du réquisitoire de Chinganaza.

Machin dit avoir eu très peur des Huambisas... Notamment des femmes qui voulaient le tuer.

Illustration 95 — À Nieva, le perchiste Machin livre sa version des faits (7-9-2007).

En soirée, nous prenons un taxi-pirogue pour aller dans une boutique d'artisanat local. Il y a de nombreux objets, notamment des lances en bois noir, celles dont s'étaient servis les Huambisas pour nous séquestrer à Chinganaza.

Illustration 96 — De gauche à droite, Manuel Malaver, Olivier Fabre, Benoît Le Falher, Thibault Saintenoy, Jean-François Perret, Joël Raimbourg, Jean-Yves Bigot et Jean-Denis Klein (7-9-2007).



Ce qui nous donne l'occasion de poser fièrement sur une photo collective (**fig. 96 & 97**) : une thérapie qui ne coûte pas cher...

Illustration 97 – Pascal Fraizy et Jean Loup Guyot rejouent les événements de Chinganaza (7-9-2007).



Sur la piste de Bagua

Nous devons retrouver la piste qui mène à Bagua, pour cela nous discutons d'abord les prix des taxis avant de monter.

Tous les chauffeurs sont angoissés, car ils veulent absolument faire le trajet de jour, donc peu d'arrêt sont prévus en chemin. Nous faisons le plein dans une station qui a brûlé, mais cela n'arrête pas le commerce du carburant dont le stockage dans des bidons reste assez dangereux (**fig. 98**).

Illustration 98 – La « station d'essence » après un incendie (8-9-2007).



À Puente Nieva, il nous faut traverser la rivière Nieva sur un pont (**fig. 99**).

Illustration 99 – Les femmes de Puente Nieva sont de retour d'une corvée de bois flottés sur la Nieva (8-9-2007).

Le gouvernement péruvien a financé ce pont, mais les « natifs » (indigènes) ont instauré un péage et demandent quelques soles aux chauffeurs des véhicules, notamment les taxis. Si le chauffeur a le temps de discuter les tarifs, il peut obtenir un rabais, mais pour les autres pressés c'est le plein tarif ; même les triporteurs sont rackettés.

La piste est en cours de réfection et en travaux permanents. La pluie a favorisé l'apparition de profondes ornières.

Une équipe locale des « Ponts et chaussées » est à l'œuvre, comblant les trous avec du sable et des galets de rivière (**fig. 100**).

Illustration 100 – Quelques gros galets prélevés dans les terrasses des rivières suffiront à boucher les ornières (8-9-2007).



Le trafic du bois est présent (**fig. 101**), nous sommes sur le front pionnier ; il ne faudra pas beaucoup de temps avant que la forêt ne se transforme en prairie.

Illustration 101 – Trafic de bois sur la piste près de Santa Maria de Nieva (8-9-2007).



Selon les organisations non gouvernementales comme *Greenpeace*, 70 % du bois exploité en Amazonie est illégal. Cette exploitation des ressources permet d'échapper à la taxation des produits forestiers dont le pilage n'est entravé par aucune réglementation.



Je suis triste à l'idée de quitter cet univers tropical encore sauvage qui défile sous mes yeux.

Il y a des paysages qui attirent le regard et invitent à l'exploration comme ce pic isolé qui domine la forêt (**fig. 102**), une sorte de « monde perdu » qu'on ne visitera jamais.

Ce monde perdu recèle des grottes à guacharos qu'on appelle localement *tayos*.

Illustration 102 – La montagne d'Almendo, un « monde perdu » (8-9-2007).

Ces grottes, les *Cuevas de los Tayos* ouvertes dans les grès, seront reconnues et topographiées par le Espeleo Club Andino (ECA) de Lima en décembre 2007. Entre-temps, nous avons perdu nos collègues qui circulent à bord d'un autre taxi. Les voitures de Jean Loup, de Patrice et d'Olivier vont s'arrêter par hasard dans un petit village au bord de la piste du côté de Soldado Oliva... Et cet arrêt va changer le cours de l'expédition.



Illustration 103 – La *Sheyllita* au port de La Poza, Río Santiago, Condorcanqui, Amazonas (5-9-2007).



Illustration 104 – Joël, caméra au poing, à la confluence des Ríos Santiago et Marañón (5-9-2007).



Illustration 105 – Rencontre avec les autorités de Santa María de Nieva, Condorcanqui, Amazonas (4-9-2007).



Illustration 106 – Navigation sur le Río Santiago, Condorcanqui, Amazonas (5-9-2007).



Illustration 107 – Joël montre les images de sa caméra aux enfants de La Poza (5-9-2007).



Illustration 108 – Famille de pêcheurs de La Poza (6-9-2007).

Chapitre 5

Les colons de Villa Flor

L'arrêt de Soldado Oliva

Un peu après Almendro dans les boucles que décrit la piste sur le flanc d'une montagne nommée cordillère de Colán, quelques commerces se sont installés en bordure de la voie (fig. 109).

Jean Loup propose à Olivier de discuter avec les locaux installés à une autre table.

Illustration 109 – Discussion dans un bar de Soldado Oliva sur la proposition de revenir dans la forêt. Cliché Joël Raimbourg (8-9-2007).



Le questionnement systématique sur les possibilités d'une zone à explorer est une forme de prospection spéléologique assez courante au Pérou. Contre toute attente, les jeunes colons répondent oui à tout. En effet, ils connaissent des grottes et des gouffres dans leur montagne boisée de Villa Flor, un village situé à une heure de marche de la piste. Le groupe s'emballe un peu et c'est avec un enthousiasme non dissimulé que cette opportunité est accueillie.

Les jeunes disent pouvoir accueillir le groupe, assurer les repas et mettre à disposition des chevaux pour transporter le matériel. Un jeune a très envie d'accueillir notre groupe dans son village : c'est Iván, qui demande à la fin de la discussion : « - Alors, vous venez ? »

Or, tout le monde n'est pas présent pour décider du plan B qui se profile, il faudra aussi en discuter avec le reste du groupe qui se réunira ce soir à Bagua. L'installation à Villa Flor est remise à un peu plus tard. Mais dans les faits, la décision est déjà prise dans toutes les têtes présentes à Soldado Oliva.

On s'imagine déjà explorant des cavités inconnues dans un « monde perdu » où nichent des colonies de guacharos...

Le soir même, nous nous retrouvons tous dans un hôtel de Bagua pour dîner. Le fait de se voir tous réunis crée une bonne ambiance dans le groupe. Il faut choisir ce soir les prochains objectifs ; Jean Loup et Olivier propose d'aller continuer l'exploration de la Cueva de Pacuyacu, un site éloigné mais prometteur. Mais Jean-François est préoccupé par la sécurité et demande si la forêt est encore occupée par des indiens. Personne n'en sachant rien, la proposition est ajournée.

Puis, Patrice et Olivier rendent compte de l'entrevue avec les deux jeunes rencontrés près de Soldado Oliva. Les autres écoutent et entendent la possibilité de s'installer à Villa Flor. Sur la base de leur témoignage, il est décidé à l'unanimité de retourner dans la forêt pour tenter l'aventure.

Nous ne savons rien du secteur et des habitants du village ; tout au plus que le village comporte une unité éducative référencée. Selon les informations du gouvernement péruvien, le village de Villa Flor se trouverait à trois heures de marche de la piste...

Le matin du 9 septembre, Olivier et Jean-Denis montent en éclaireur au village de Villa Flor, car un guet-apens est toujours possible. Le reste de l'équipe reste à manger dans le restaurant de Soldado Oliva.

Puis en début d'après-midi, 15 chevaux descendent de la montagne pour monter notre matériel (**fig. 110**). Il y a trop de chevaux, un animal est réservé à Pascal qui tente de rester sur sa monture malgré la pente très raide du sentier et l'aide d'Elisa qui tient les rênes.

Un gamin joue de la flûte en montant, il ne joue pas très bien, mais c'est le souvenir qui nous restera lors de la montée à Villa Flor. Le sentier de terre tranche avec la profusion de vert de la forêt. Il n'a pas encore plu ce qui nous arrange bien pour la progression.

Illustration 110 – Le matériel est entreposé près de la piste, puis chargé sur les chevaux qui l'emportent à Villa Flor. Cliché Patrice Baby (9-9-2007).



Après l'échec de Chinganaza, nous avons radicalement changé et pensons que l'expérience avec les colons ne sera pas plus mauvaise que celle des indiens de la forêt. Certes, nous improvisons et faisons entièrement confiance à ces colons qui grignotent la forêt. Nous montons par un chemin terreux et sans ornières de voitures. Les seuls sillons visibles au sol sont les traînées des bois grossièrement équarris que transportent les chevaux. Les colons vivent en partie de l'exploitation forestière.

Après une bonne heure de marche, nous arrivons au village situé au sommet d'une butte aplanie qui domine toute la région. Il s'agit de la place centrale occupée par un terrain de football autour duquel sont installées des cabanes de bois. Cet espace dégagé fait office de place d'armes ; à sa périphérie, on trouve une école qui scolarise une trentaine d'enfants. En tout, le village de Villa Flor compte 6 familles, soit environ 50 personnes. Villa Flor est un village fondé par des colons venant de Cajamarca. Ces agriculteurs pauvres, plus connus sous le nom de « serranos » (gens des montagnes) ne parvenaient plus à vivre de leurs terres. Dans les années 80, ils ont saisi l'opportunité, offerte par le gouvernement péruvien, de s'installer sur des terrains situés en pleine forêt. Le front pionnier continue de progresser avec l'arrivée de la piste liée à l'oléoduc et pénètre lentement dans la forêt.

Nous nous installons au bord de ce terrain de jeu, non loin de cabinets d'aisance qui se trouvent un peu plus loin dans la pente. Nous créons l'animation et les enfants sont très intéressés par tout notre déballage, notamment la caméra de Joël qui leur permet de se voir sur un petit écran.



Nous avons dans nos sacs des cadeaux, initialement prévus pour les indiens, il s'agit de ballons et de filets de volley-ball, un jeu très prisé des filles, alors que le football est seulement pratiqué par les garçons (**fig. 111**).

Nous ne savons pas très bien ce qu'il est permis de faire ou ne pas faire.

En effet, il existe différentes communautés religieuses en Amazonie.

Illustration 111 – Le filet de volley-ball est très apprécié des enfants de Villa Flor (12-9-2007).

Elles sont souvent protestantes et n'autorisent pas la consommation d'alcool et observent un comportement particulier. Ne connaissant pas les codes, nous sortons quand même une bouteille d'alcool pour fêter cette nouvelle tournure que prend notre expédition.

Plus tard, nous apprendrons que la communauté de Villa Flor est de religion catholique romaine et que les us et coutumes sont à peu près les mêmes que les nôtres ; ce qui rendra notre séjour plutôt agréable.

La venue d'étrangers dans cette partie du Pérou est assez rare. Les gens sont des pionniers qui vivent en vase clos. Personne ne se soucie de leur sort ; les gens vivent, meurent, puis sont remplacés par d'autres. Les dispensaires installés dans quelques gros bourgs ne sont pas des hôpitaux ; peu d'observations reviennent de ces postes sanitaires vers des unités centralisées. Les ambassades des pays riches estiment que le front pionnier représente un danger potentiel pour leurs ressortissants, car c'est là que les populations entrent en contact avec des animaux vecteurs de maladies inconnues.

Les étrangers sont si rares, que depuis la fondation du village de Villa Flor il y a 22 ans, aucun n'est venu jusqu'ici. Pour les habitants, il s'agit d'un événement important qui sera consigné dans les registres officiels du village.

Une réception officielle

Nous sommes tous invités à nous asseoir dans la salle la plus grande du village, celle qui sert de salle de classe. Il y a le chef de la communauté, Iván qui sert de secrétaire, le chef religieux Guzmán, ainsi que le chef de la Ronda, une milice en charge de la protection des villageois.

Trois hommes sont à la tête du village.

On ne parle pas encore de parité, mais les femmes sont représentées par une personne déléguée : la représentante des femmes.

Au Pérou, la voix des femmes compte peu, mais elles peuvent s'unir pour se faire entendre.

La scène qui se joue est très protocolaires.



Illustration 112 — Patrice prend la parole et expose les motivations scientifiques de l'équipe : archéologie, spéléologie, hydrologie, etc. (9-9-2007).



Joël immortalise l'événement avec sa caméra.

Après un discours lu par les officiels, à la lumière d'une lampe à pétrole, nous devons nous présenter tour à tour en indiquant nos noms et prénoms, ainsi que notre rôle dans l'équipe.

Patrice et Jean Loup présente la mission scientifique (archéologie, géologie, hydrologie) et spéléologique de l'équipe (**fig. 112**).

À la fin des discours, un procès verbal est établi dans le cahier des actes du village de Villa Flor qui est contresigné par toutes les parties (**fig. 113**).

Illustration 113 — Un procès verbal est rédigé dans le cahier des actes du village de Villa Flor. Il est ensuite contresigné par toutes les parties (9-9-2007).

Il est convenu que différentes familles fourniront des repas à l'équipe moyennant rétributions, ce qui est approuvé par la représentante des femmes.

Nous ne savons pas encore ce que nous allons découvrir d'intéressant d'un point de vue spéléologique, mais notre séjour va permettre de découvrir le monde de la forêt.

La vie et les animaux du village de Villa Flor

Tout est bon pour apprendre de l'environnement dans lequel vivent ces colons dont l'installation illustre l'ouverture d'un front pionnier par les autorités. Au milieu des années 80, ces colons étaient très isolés, aujourd'hui ils le sont beaucoup moins grâce à l'amélioration des voies de communication.

Ces colons vivent en autarcie grâce à leurs *chacras* où ils cultivent le café (commerce équitable), les tomates, les ananas, les bananes et d'autres fruits et légumes locaux. Ces *chacras* sont des parcelles déboisées situées en altitude qu'ils transforment en jardins. Grâce à la vente du bois de la forêt, ils peuvent également acquérir des produits de consommation.

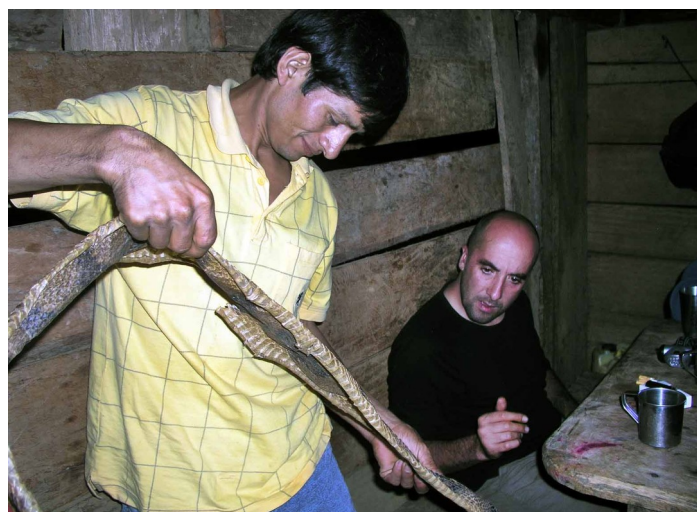
On ne doit pas oublier les cochons d'Inde qu'ils élèvent dans leurs maisons, il s'agit d'une tradition andine qu'ils ont conservée.

Les colons de Villa Flor bénéficient de l'eau courante grâce à un réseau de distribution d'eau (fig. 114) captée sur les hauteurs.

En effet, une organisation non gouvernementale (ONG) a contribué à l'installation de plusieurs kilomètres de tuyaux à travers la montagne.

Nous profiterons de cette eau courante, accessible par des robinets situés autour du terrain de football, pour prendre quelques douches réparatrices.

Illustration 114 – Réservoir alimentant le village de Villa Flor (11-9-2007).



Grâce à nos bidons étanches de 5 litres, nous nous versons tour à tour de l'eau sur la tête.

Toute cette animation autour des robinets est rafraîchissante et donnera des idées de cadeaux à mes collègues que j'aurai l'occasion de découvrir plus tard...

Un soir, Iván nous explique comment il a tué un *shushupe* à la tombée de la nuit sur le chemin qui monte de la piste à Villa Flor.

Illustration 115 – Iván est fier de nous montrer la peau du serpent qu'il a tué sur le chemin de Villa Flor (9-9-2007).

Il déroule la peau du serpent qu'il a tué sous nos yeux étonnés (fig. 115). Cette peau fait 3 m de longueur et nous rappelle que nous pouvons croiser cet animal dit aussi serpent suiveur. Il aurait la réputation de suivre ses victimes, car il n'abandonne jamais ses proies...

Il s'agit en fait de *Lachesis muta*, le plus grand serpent venimeux d'Amérique du Sud ; c'est la plus grande espèce de vipère du monde.

Le *shushupe* est un serpent nocturne qui se nourrit exclusivement de mammifères, principalement de marsupiaux et de rongeurs. Pour toutes ces raisons, les hommes de Villa Flor veulent toujours rentrer avant la nuit... Cette histoire va me rendre très prudent quand j'aurai à utiliser les toilettes la nuit.

Après avoir mangé, le fils d'Iván me tire par la manche en me disant *caracol*.

Sur le coup, je ne sais pas ce que le mot veut dire, mais je prends sa demande au sérieux et me déplace à l'extérieur de la cabane où il me montre trois énormes escargots qu'il a capturés dans la forêt.

Ils sont destinés à être cuisinés.

Je n'ai jamais vu des escargots de cette taille ; il s'agit de *Strophocheilus popelairanus*, un des plus gros escargots du monde (fig. 116).

Le fils d'Iván n'a pas peur d'aller dans la forêt, bien qu'il garde les séquelles de la morsure nécosante d'un serpent.

Illustration 116 – L'escargot ramassé par le fils d'Iván qui garde les séquelles d'une morsure de serpent à l'avant-bras (9-9-2007).



Pour cette morsure, il a dû être soigné à Chiclayo sur la côte Pacifique.

Parmi les animaux déplaisants, on peut citer les moustiques.

Le moyen le plus sûr est de ne pas les laisser rentrer dans sa tente.

Joël a préféré installer son hamac, pourvu d'une moustiquaire, sous le toit d'une cabane sans cloisons (fig. 117).

Illustration 117 – Hamacs installés dans une cabane.
Cliché Jean-François Perret (11-9-2007).

Ainsi, il bénéficie d'un peu plus d'espace et étrenne son hamac que nous n'aurons plus l'occasion d'utiliser depuis notre retraite de la forêt des Huambisas.

En outre, Joël domine la situation et peut admirer de magnifiques levers et couchers de soleil tranquillement installer dans son hamac.

Parfois, on croise des grenouilles arboricoles, notamment des Dendrobatidae, comme *Ameerega trivittata* (Spix, 1824).

Elles portent leurs « petits » (têtards) sur leur dos pour gagner un autre trou d'eau dans lequel elles pourront les déposer (fig. 118).

Illustration 118 – Grenouille arboricole de la famille des Dendrobatidae : *Ameerega trivittata* (Spix, 1824) qui porte ses têtards sur son dos (12-9-2007).



Il n'est pas conseillé de les caresser, car elles secrètent un poison par les pores de leur peau. En effet, ces dendrobates arborent une peau extrêmement colorée de manière à manifester leur toxicité à leurs prédateurs qui préfèrent les éviter. Le venin de certaines petites grenouilles est un alcaloïde dangereux utilisé sur les flèches par certaines tribus d'Amazonie pour chasser : les « grenouilles à flèches ».

Sur le chemin, nous avons croisé un couple de serpents corail en pleine parade amoureuse (**fig. 119**).

Certes, leur petite bouche les empêche de mordre, mais ces espèces de serpents figurent parmi les plus venimeuses du monde. Nous nous sommes contentés de les observer en se gardant d'y mettre les doigts.



Illustration 119 – Des animaux de la forêt au venin potentiellement dangereux (*Micrurus* sp.) (11-9-2007).



Illustration 120 – Essaim de chauves-souris dans la grotte-tunnel de Villa Flor (11-9-2007).

La faune des grottes est constituée de chauves-souris et d'arachnides.

Un essaim de chiroptères dérangé dans la grotte-tunnel de Villa Flor a été fièrement défendu par un individu la « patronne des chauves-souris », en se positionnant à quelques centimètres du groupe pour faire face et protéger la tranquillité des siens.

L'essaim, couvert de tiques, est resté en place malgré le dérangement occasionné par les prises de vues photographiques (**fig. 120**).

Du côté exploration

Hormis la grotte-tunnel de Villa Flor, d'un développement de 43 m, aucune cavité d'envergure n'a été découverte dans la zone de Villa Flor : la plupart des puits étaient complètement bouchés.

Jean-Denis est descendu dans un de ces puits avec sa machette, car il craint toujours qu'un serpent soit tombé dans le gouffre (**fig. 121**).

La phobie des serpents, peut aussi s'appliquer aux arachnides dont les dimensions sont impressionnantes, comme ces amblypyges qui peuvent pincer très fort (**fig. 122**).

Toutefois, le bilan n'est pas si mauvais, car nous avons pu reconnaître une vraie zone karstique complètement boisée. Comme l'a dit Patrice : « on n'est pas capot », une expression de joueurs de cartes pour dire qu'on a été battu, mais qu'on a fait au moins un pli et marqué quelques points...



Illustration 121 – Exploration d'un tragadero de Villa Flor, Jean-Denis pose au fond du trou avec sa machette à la ceinture (12-9-2007).

Un jour, le paroxysme du guidage a été atteint quand Guzmán nous a conduit dans une zone non calcaire...

Quelques rochers carbonatés piégés au fond d'un vallon nous indiquaient que les calcaires se trouvaient au-dessus de l'endroit où nous étions.

Des explications ont été demandées à Guzmán, notre guide.

Il nous a avoué que ce n'était pas lui qui connaissait la grotte, mais son cousin qui était parti avec l'autre groupe...

Sur cette journée la défaite a été totale, mais nous avons quand même vu les différents fruits et légumes cultivés dans les *chacras*.



Illustration 122 – Amblypyges des grottes de Villa Flor (12-9-2007).



Malgré tous ces déboires, nous avons apprécié les habitants de Villa Flor pour nous avoir accueilli dans leur village. En particulier, les femmes pour la logistique (fig. 123).

D'un point de vue spéléologique le bilan de l'opération est mitigé avec des puits borgnes et une toute petite cavité (fig. 124).

Mais nous avons vécu une expérience formidable qui a compensé avantagusement celle vécue avec les Huambisas.

On serait bien resté dans le coin, mais nous avons un plan C pour la fin de notre reconnaissance spéléologique. Pour cette ultime phase, trois possibilités d'exploration se présentent à nous.

Illustration 123 – La femme d'Iván au fourneau (11-9-2007).

Nous avons le choix entre :

1) explorer les Cuevas de los Tayos (= nom local des guacharos) qui s'ouvrent dans le « monde perdu » de la montagne d'Almendo,

2) revenir sur le massif de Soloco dans la région de la Jalca,

3) explorer les cavités d'un karst situé près de Pomacochas.

Après discussion, cette troisième option est retenue.

Le 13 septembre, nous partons explorer le karst de Gato Dormido près de Pomacochas.

Illustration 124 – Topographie de la grotte-tunnel de Villa Flor qui compte seulement 43 m de développement.

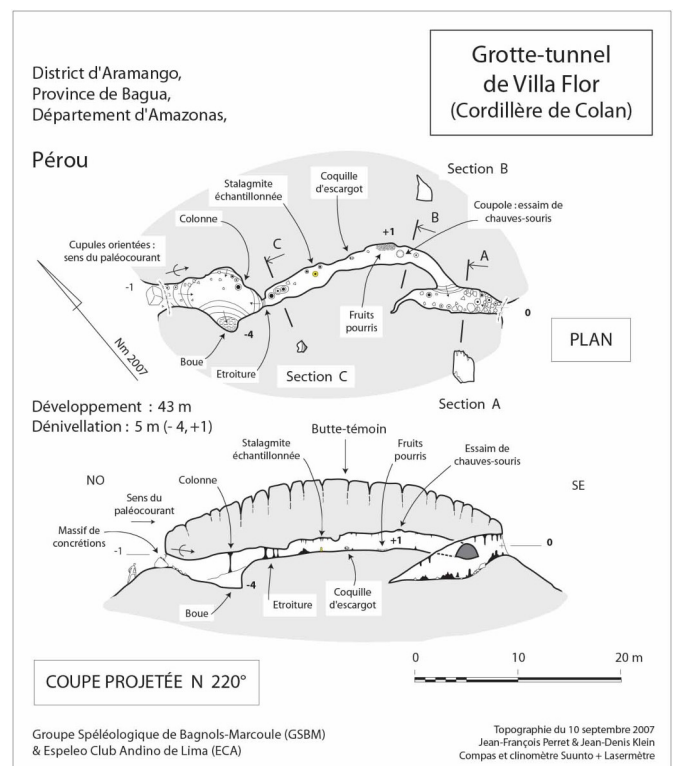




Illustration 125 – La cuisine des colons de Villa Flor, Imaza, Bagua, Amazonas (10-9-2007).



Illustration 126 – Réunion officielle avec les autorités de Villa Flor, Imaza, Bagua, Amazonas (9-9-2007).



Illustration 127 – Les enfants d'Iván apprennent à se peigner, Villa Flor, Imaza, Bagua, Amazonas (11-9-2007).



Illustration 128 – Retour vers la piste après notre séjour à Villa Flor, Imaza, Bagua, Amazonas (13-9-2007).



Illustration 129 – Les cabanes des colons près d'Agua Dulce, Yambrasbamba, Bongará, Amazonas (18-9-2007).

Chapitre 6

Le karst de Gato Dormido

Pomacochas

L'équipe initiale du Santiago était composée de 16 personnes, elle s'est encore réduite aux seuls spéléologues lors de cette troisième partie de notre séjour. L'objectif du plan C est le karst de Gato Dormido (= le chat endormi) situé non loin de l'hôtel *El Paraiso*, notre camp de base à Pomacochas. Au début du séjour, il y a encore Jean Loup et le *Toyota Hilux* de l'IRD, mais après nous serons seuls et devrons avoir recours à des taxis, car nous sommes quand même à 20 mn de voiture de notre objectif.

Toutefois, la ville de Pomacochas présente beaucoup d'avantages, car nous pouvons trouver à peu près toutes sortes de choses vendues dans des échoppes. Les restaurants ne manquent pas et le lac est une attraction touristique.



Les enfants s'y baignent (**fig. 130**) près d'un ponton du haut duquel on peut voir des pirogues monoxyles englouties au fond de l'eau.

Aujourd'hui Pomacochas est une ville de colons située sur la grande voie qui mène en Amazonie, mais ce site était autrefois habité par des indiens : des Aguarunas qui ont totalement disparu.

Les premiers témoignages de colons attestent une présence indigène qui a depuis lors été complètement effacée des mémoires.

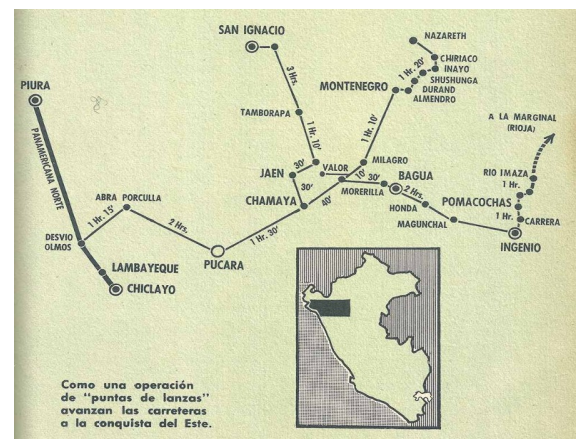
Illustration 130 – La Laguna de Pomacochas est équipée d'un ponton rustique (19-9-2007).

Dans les années 60, Pomacochas était un front pionnier ; maintenant c'est une ville qui ne se souvient plus de ses premiers occupants.

C'est bien de cela dont ont peur les Huambisas du Río Santiago : l'acculturation, puis le remplacement par de nouvelles populations qui parqueront les derniers d'entre eux dans des réserves.

Étrangement, c'est l'armée péruvienne qui a ouvert la voie vers l'Amazonie en construisant la route transandine dans les années 60.

Illustration 131 – Carte de l'avancée du réseau routier en Amazonie péruvienne (extrait du livre « Documental del Peru. Departamento de Amazonas », *Ioppe SA Editores*, 1966, 160 p.).



Le Pérou a compris qu'il ne pouvait pas défendre des frontières, notamment avec l'Équateur, s'il ne développait pas correctement son réseau routier (**fig. 131**).

L'arrivée des militaires au début des années 1960 a changé la vie des populations aguarunas. Les indiens ont d'abord été évangélisés, puis transformés en consommateur en très peu de temps.

À Chiriaco, un ordre de jésuites a créé une mission en 1949. Ainsi depuis le milieu du XX^e siècle, la population aguaruna a pu recevoir une éducation scolaire, et probablement religieuse.

Dans un livre publié en 1966 « Documental del Peru. Departamento de Amazonas » (Ioppe SA Editores, 160 p.), on peut lire sous la photo d'un indien aguaruna : « *Con su largo cabello caracteristico, y el rostro tatuado e impregnado de achiote, este aguaruna se detiene en el sendero, a orillas del Chiriaco, y nos mira profundamente con sus ojos inexplicables. El tambien es un peruano que necesita education y trabajo para convertirse en consumidor. Y sus ojos entristecidos, bien pareciera que lo pidieran* » (fig. 132).

Dans les années 60, les autorités veulent faire des indiens de véritables Péruviens...

Il faut attendre la fin des années 70 pour voir la création des premières organisations régionales renforçant l'identité aguaruna.

La dimension politique de ces organisations, ou fédérations autochtones, permet aux Aguarunas de contrôler politiquement les mairies du Haut Marañón.

Ces fédérations autochtones auront un impact important, car elles serviront de référence à d'autres groupes indigènes confrontés au problème de la colonisation de leur territoire.

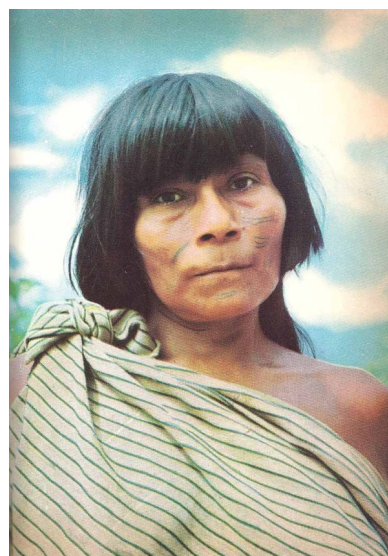


Illustration 132 – Légende de la photo :

« Avec ses longs cheveux caractéristiques et son visage tatoué et couvert de roucou, cet Aguaruna s'arrête sur le sentier au bord de la rivière Chiriaco et nous regarde avec un regard profond et inexplicable. Lui aussi est un Péruvien qui a besoin d'éducation et de travail pour devenir un consommateur. Et ses yeux tristes semblent le demander. » (extrait du livre « Documental del Peru. Departamento de Amazonas », Ioppe SA Editores, 1966, 160 p.).

C'est pourquoi on ne peut pas en vouloir aux Huambisas de résister à l'avancée du « progrès ».

La Cueva del Río Shatuca

Le premier jour sur le massif de Gato Domido est dédié à l'exploration de la Cueva del Río Shatuca d'où sort une belle rivière. Cette résurgence avait été repérée dès 2004, car on devine son entrée depuis un virage de la route qui la surplombe.

Il y a des colonies de vampires à l'intérieur de la grotte, ce qui oblige à quelques précautions (fig. 133).

En effet, les déjections liquides des vampires pleuvent dans la grotte...

En outre, ces vampires peuvent être vecteurs de la rage, mais au repos dans les plafonds, nous ne craignons pas d'être mordus.

Des gamins qui nous accompagnent dans la cavité veulent lancer des cailloux sur l'essaim ; mais je m'interpose, car même les vampires ont le droit de vivre.



Illustration 133 – Essaim de vampires de la Cueva del Río Shatuca (19-9-2007).

La faune qui se développe dans la grotte est liée aux déjections des chauves-souris (guano).

Il y a des isopodes, des sortes de cloportes, qui vivent dans les bassins d'urine au sommet des tas de guano présentant l'aspect d'un volcan (**fig. 134**).

De nombreux prédateurs, comme les chilopodes (mille-pattes), s'en nourrissent...

Bref, toute une chaîne trophique qu'il faut aimer étudier...

Certaines formes de concrétionnement me semblent étranges, elles sont trop rondes et trop lisses, et laissent apparaître les lamines de la calcite (**fig. 135**).

Illustration 134 – Le guano des vampires héberge des colonies de cloportes dépigmentés dont se nourrissent des chilopodes (19-9-2007).



Je ne sais pas encore que ces formes arrondies résultent d'une intense corrosion générée par la présence des chauves-souris (biocorrosion), mais je note entre autres la présence d'une concrétion remarquable.

Il s'agit d'une formation de calcite présentant l'aspect d'une méduse.

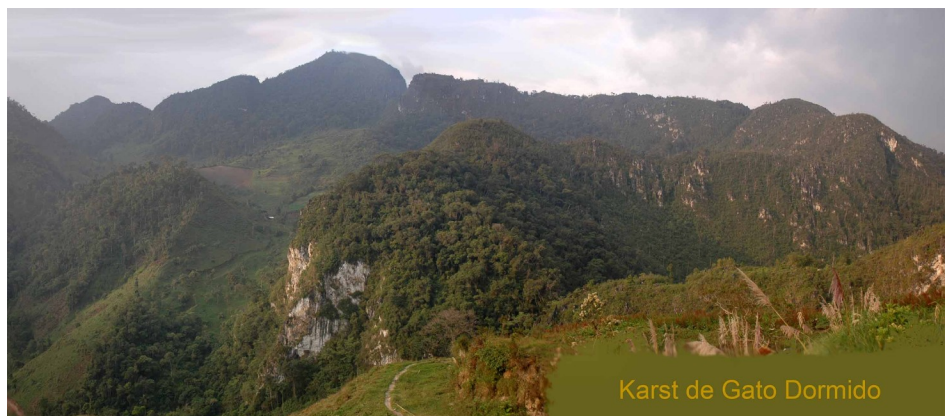
Le plus surprenant est l'évident par le dessous de cette concrétion dont il ne reste pratiquement que le dôme supérieur ou « méduse ».

Illustration 135 – Concrétions rondes et lisses de la Cueva del Río Shatuca laissant apparaître des lamines de calcite (14-9-2007).

Il s'agit d'une forme de corrosion interne des draperies due aux chauves-souris ayant pris leur quartier à l'intérieur. L'agrandissement des vides par expansion entre ces draperies a conduit à une disparition complète de celles-ci. Toutefois, la biocorrosion des concrétions par les chauves-souris sera expliquée plus tard, dans les années 2010. La grotte ne se limite pas à un repaire de chauves-souris, elle est plus connue comme la source du Río Shatuca.

Son vaste bassin est constitué pour partie de la perte d'une rivière située plus amont dans la plaine d'Agua Dulce et des eaux issues du karst de Gato Dormido (**fig. 136 & 137**).

Illustration 136 – Le massif calcaire de Gato Dormido. Cliché Patrice Baby (14-9-2007).



Exploration de la Cueva del Dorado

Nous prospectons maintenant le massif de Gato Dormido situé près des villages de La Esperanza, Agua Dulce et El Progreso.

Les grottes de la région ont servi de sépultures aux populations locales, on y trouve souvent des ossements humains.

Nous montons à la Cueva del Dorado depuis la plaine del Progreso.

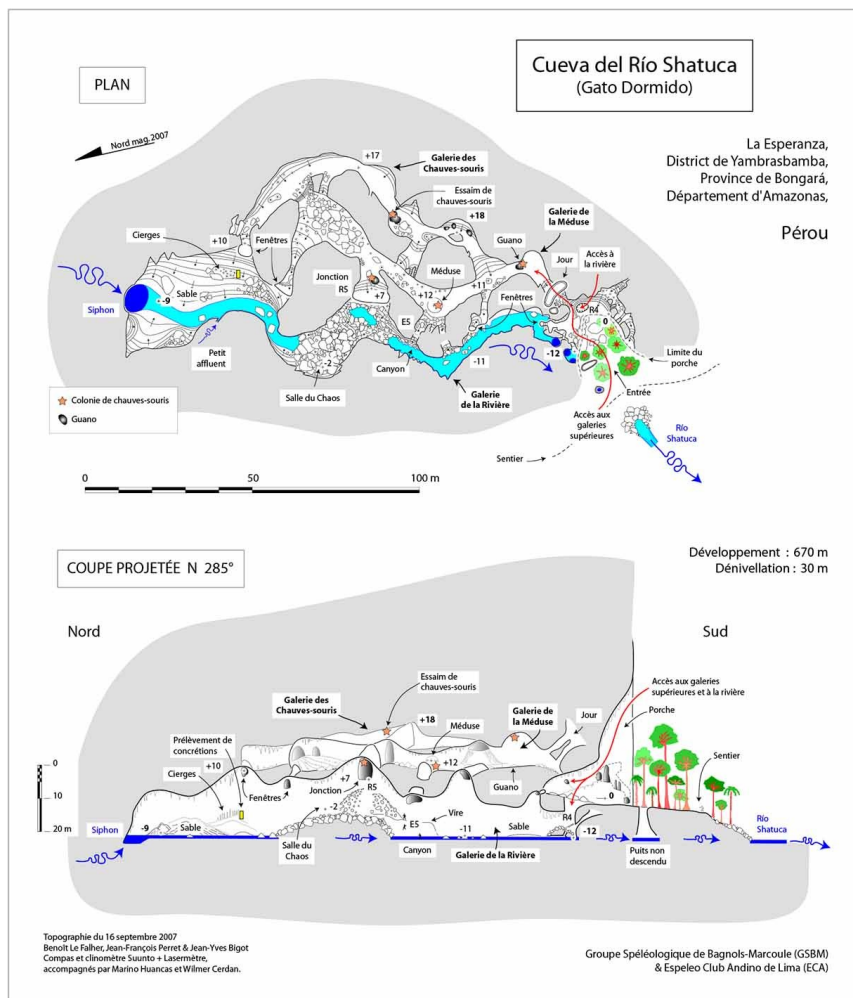
La cavité est relativement facile d'accès.

Une partie de la grotte a été décapitée et éclairée par un joli puits de lumière : l'érosion a fait son œuvre.

C'est un peu comme si on visitait une grotte en ruines et aux multiples entrées.

Olivier a trouvé une tombe dans un recoin de la caverne.

Illustration 137 – Topographie de la Cueva del Río Shatuca.



Comme j'ai un appareil photo en permanence sur le ventre, je suis sollicité par Olivier pour des clichés documentant l'archéologie de la cavité. Mais avant il faut lever la topographie de la cavité, ce qui semble un peu échapper à mes collègues qui veulent repartir au village après une simple visite.



Je me rends compte que nous ne partageons pas les mêmes valeurs et surtout les mêmes buts.

Mes collègues veulent repartir sans avoir fait la topographie de la grotte (fig. 138 & 139).

Mes objectifs semblent très éloignés des leurs.

Illustration 138 – Une des entrées de la Cueva del Dorado (15-9-2007).

Cependant, je n'oublie pas que l'expédition du Groupe spéléologique de Bagnols-Marcoule (GSBM) poursuit avant tout un but spéléologique, et je ne peux me retenir de le rappeler.

« Il faut d'abord faire la topo de la grotte, je n'ai pas traversé l'Atlantique pour aller m'asseoir dans un bar ! » lance-je irrité.

D'habitude, je ne me manifeste pas, mais là je n'ai pas pu me contenir. Après ma sortie, le silence règne. Puis, mes collègues se reprennent et me demandent si je n'ai pas besoin d'aide. Je suis pas trop bavard, car je suis sorti de mes gonds, alors que si mes collègues avaient été raisonnables, je n'aurais pas eu à le faire. Cette situation ne m'est pas agréable, mais j'ai été contraint d'intervenir. Sinon, on revenait avec rien.

En faisant les clichés de la sépulture, je m'aperçois que de petites draperies ont été brisées juste au-dessus des ossements, comme si on avait utilisé ou plutôt aménagé l'endroit.

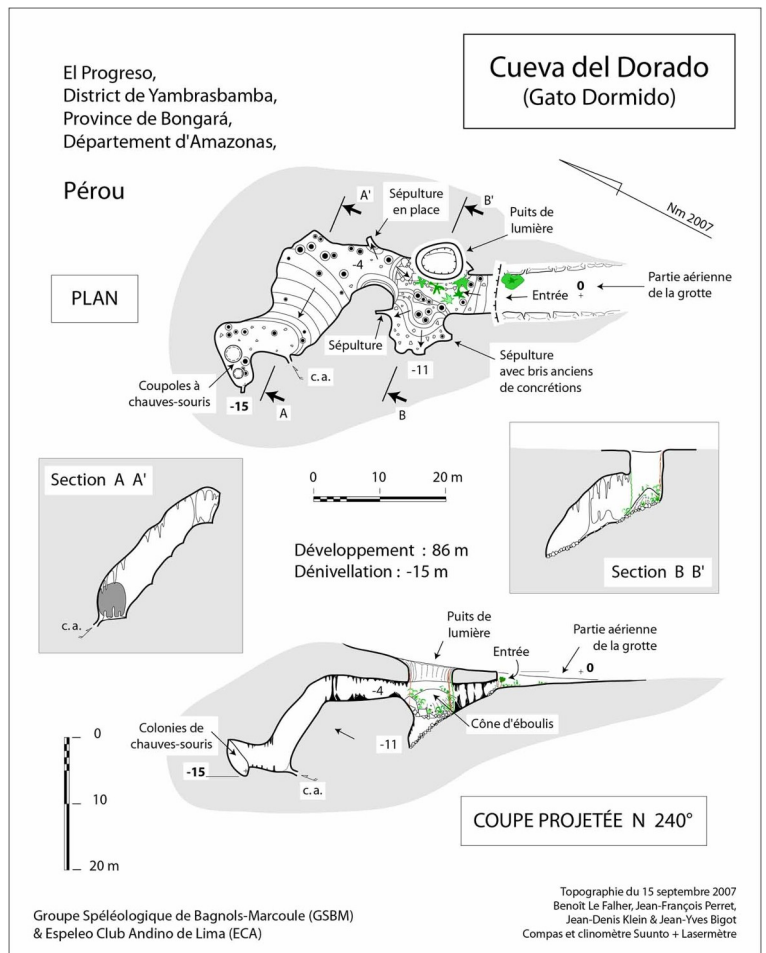
Cette observation ne peut être faite que par un spéléologue.

Je montre le bris à Olivier qui note que l'observation est fine et surtout d'intérêt archéologique.

Après avoir fait les photos techniques de la sépulture, il faut documenter le reste de la cavité, Marjorie et Jean-Denis m'assistent dans cette tâche.

À un moment donné, le flash que j'ai en main ne fonctionne pas et crée un bel effet, laissant une zone noire tout autour de la photo.

Illustration 139 – Topographie de la Cueva del Dorado.

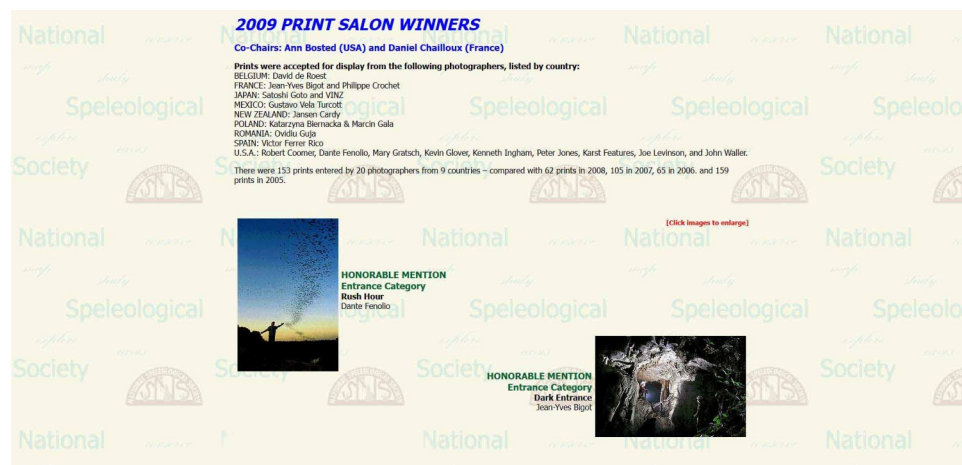


Ce cliché raté de la Cueva del Dorado (**fig. 140**) sera finalement primé et m'aura permis de gagner un prix au concours photo du Congrès International de Spéléologie de Kerville (Texas, É.-U.) en 2009.

Illustration 140 – « Dark Entrance », 1^{er} prix dans « Entrance Category » au concours photo de Kerrville (Texas) en 2009 (15-9-2007).

Le jury m'a décerné une « Honorable Mention » dans la catégorie « Entrée de cavités » pour cette photo intitulée « Dark Entrance » (fig. 141).

Illustration 141 – 2009 Print Salon Winners de Kerrville.



La cabane des colons

Le plan C nous a obligé à revoir notre logistique et surtout notre mobilité. En effet, les 4 x 4 de l'IRD sont repartis et nous restons seuls sans véhicule à Pomacochas. Pour bouger, nous devons louer un taxi à la journée qui nous emmène et nous ramène journallement à l'hôtel *El Paraíso*. Ainsi, sommes-nous totalement autonomes.

Nous avons à cœur de découvrir plus avant ce massif de Gato Dormido. Une incursion sur deux jours va nous permettre de nous frotter à des cavités plus verticales.

Le 17 septembre, nous montons sur le massif avec un guide d'Agua Dulce qui va nous indiquer des gouffres. Nous arrivons bientôt chez des colons qui habitent une petite cabane qu'on qualifierait d'écologique aujourd'hui...

Faite de bric et de broc, son toit est couvert de bambous refendus disposés à la manière de tuile canal.

Nous sommes très bien accueillis par des gens modestes : des colons qui partagent le peu dont ils disposent (fig. 142).

Une femme, que nous appellerons « mamita », nous offre un repas improvisé de patates assaisonnées d'une sauce verte à base de coriandre : c'est délicieux (fig. 143).

Illustration 142 – Orgie de patates à la cabane des colons.
Cliché Jean-François Perret (17-9-2007).



À côté de la cabane des colons s'ouvre un gouffre profond d'où entrent et sortent des chauves-souris (= *murcielagos*). D'emblée, nous voyons que ce gouffre est profond et impressionnant, nous y jetons notre seule corde longue d'une vingtaine de mètres...

C'est un peu court et nous terminons en bout de corde dans un puits qui doit faire une cinquantaine de mètres de profondeur. Bref, il faudra revenir avec du matériel si nous voulons toucher le fond de ce Tragadero de los Murcielagos. On l'aura compris, cette journée n'est qu'une reconnaissance.

Ce que nous observons est l'avancée des colons dans le karst, depuis la route dite « Norte Marginal de la Selva » qui traverse le village d'Agua Dulce.



Certes, la terre est plus riche dans les terrains calcaires, mais le manque d'eau à la surface du karst constitue un vrai défi pour ces colons. Pour empêcher l'eau de s'infiltrer dans le sol, ils ont créé de petites retenues de terre qui permettent de garder une eau glauque dans laquelle s'ébattent des têtards. Certes, cette eau est destinée aux animaux, mais les colons l'utilisent également pour la cuisine... et aussi pour se désaltérer.

Illustration 143 – Mamita nous prépare une bonne sauce pour assaisonner nos patates. Cliché Joël Raimbourg (17-9-2007).

Nous comprenons très vite qu'il faudra faire attention à la soupe qui nous sera proposée. Malgré la forte pente des terrains gagnés sur la forêt, les colons trouvent le moyen de cultiver des pommes de terre sur les flancs des dolines (**fig. 144**). Les seuls endroits qu'ils n'ont pas déforestés sont des creux ou gouffres dans lesquels on trouve de nombreux troncs d'arbres dont ils se sont débarrassés. En descendant dans un de ces creux encore boisés, nous prenons conscience qu'avant eux était une forêt dense. Dans les endroits déforestés, les colons ont commencé à planter du *yacón* (*Smallantus sonchifolius*), un tubercule au goût sucré.

Illustration 144 – Les cultures sont astucieusement disposées selon les courbes de niveau, car la pluie a tendance à éroder les sols (17-9-2007).



Bientôt, notre guide arrache un plan, enlève la peau de la racine avec sa machette pour nous faire goûter la saveur de cette « poire de terre » appelée *yacón* (**fig. 145**). Avec l'arrivée des colons dans le karst de Gato Dormido, le recul de la forêt est inéluctable. Nous sommes peiné de constater la disparition progressive de la forêt ; mais d'un autre côté, nous savons que l'exploration spéléologique ne peut se faire sans l'aide des colons qui créent les accès aux cavités.

Illustration 145 – Le *yacón* est une racine que nos guides nous pellent avec leurs machettes (17-9-2007).



Illustration 146 – La vieille cabane des colons d'Agua Dulce, Yambrasbamba, Bongará, Amazonas (17-9-2007).



Illustration 147 – Nettoyage à la sortie de la Cueva del Río Shatuca, Yambrasbamba, Bongará, Amazonas (14-9-2007).



Illustration 148 – La curieuse cabane des colons d'Agua Dulce, Yambrasbamba, Bongará, Amazonas (17-9-2007).



Illustration 149 – Le village d'Agua Dulce Traversée par la route dite « Norte Marginal de la Selva » (17-9-2007).

Chapitre 7

Retour par la côte Pacifique

Pedro Ruiz Gallo

Le 19 septembre, après avoir laver le matériel nous nous retrouvons tous à Pomacochas pour ranger nos affaires. Nous devons partir en fin d'après-midi pour Pedro Ruiz Gallo pour attendre le passage d'un bus de la compagnie *Movil Tours* dont le départ est prévu vers 22 h.

Nous en profitons pour dîner à Pedro Ruiz et c'est là que ma fièvre revient. Je sais maintenant que je suis vraiment malade, mais je ne sais pas ce que j'ai. Nous sommes sur le retour, je peux donc espérer que cela s'arrange pendant le voyage.

Après le repas, nous sommes toujours attablés dans le restaurant, lorsqu'un homme de la rue nous montre du doigt nos plats terminés. Il souhaite finir nos assiettes, car il a faim. Alors que le patron du restaurant tentait de le chasser, nous le laissons s'asseoir à notre table pour qu'il mange nos restes. Ainsi, nous nous rendons compte d'un état de pauvreté du pays qui nous avait échappé. Ces « finisseurs de plats » finiront par disparaître les années suivantes, ce qui semble montrer une amélioration des conditions de vie au Pérou.

Les repas pris en commun dans les restaurants sont l'occasion de nous retrouver et de mieux nous connaître. Lors d'un repas pris dans une gargote de Pomacochas, mes collègues m'annoncent qu'ils m'ont fait un cadeau. C'est très étonnant, car je pense n'avoir besoin de rien. Mais un cadeau ne se refuse pas et l'ambiance est festive, je sens qu'ils ont une irrépressible envie de rire.

J'accepte volontiers la petite boîte qui m'est présentée entre la soupe et le plat de riz.

Tout le monde a le sourire aux lèvres avant que j'ouvre mon cadeau pour enfin découvrir... un joli slip de couleur rouge (fig. 150).

Je m'étonne de ce cadeau qui ne me ressemble pas beaucoup, puis je me rends compte qu'ils m'ont bien observé lors des douches communes autour du robinet de Villa Flor.

Illustration 150 — Le cadeau qui m'a été offert est un slip rouge.
Cliché Joël Raimbourg (14-9-2007).



J'étais vêtu d'un slip blanc ou presque, car parfois teinté par l'argile des grottes. Il est vrai que mes sous-vêtements sont un peu démodés, car j'ai eu tendance à ne pas les jeter pour les « finir » en spéléo. Mais comme ils ne s'usent pas beaucoup, ces pièces de tissus ont fini par devenir de véritables antiquités. C'était drôle et cela va me donner l'occasion plus tard de faire le ménage dans mes vêtements et sous-vêtements de spéléologie.

Archéologie sur la côte Pacifique

Nous voyageons maintenant de nuit de Pedro Ruiz à Chiclayo. Une fois là-bas, nous chercherons une compagnie de bus pour nous rendre à Trujillo.

Mais avant de repartir, nous profitons de notre passage pour visiter le musée du Señor de Sipan à Lambayeque, ainsi qu'une ancienne maison de la ville. Nous ne pouvons pas nous attarder à Lambayeque, car nous avons un bus qui nous attend à la gare de Chiclayo. Ce bus nous conduira à Trujillo où nous devons faire une pause pour visiter des sites archéologiques.

Après une nuit à l'hôtel *Colonial* dans le centre ville de Trujillo, nous partons vers le site de la Huaca de la Luna ou « pyramide de la Lune ».



Cette « huaca » (= monument sacré) est située près d'une grande montagne ressemblant à une pyramide (fig. 151).

Illustration 151 – Le site de la Huaca de la Luna et la montagne en forme de Pyramide (21-9-2007).

Le site est constitué de briques en adobe (terre crue), cette technique ancienne est encore utilisée dans les environs (fig. 152).

Nous avons également le temps de visiter le site archéologique de l'antique cité Chimu de Chanchán. Toutefois, on nous a recommandé un coin plus branché : la station balnéaire de Huanchaco.

On y trouve les fameux « balsares » ou « cabalitos de tortoras » : de frêles embarcations faites de roseaux.



Illustration 152 – Carrière d'adobe à la périphérie de la ville de Trujillo (21-9-2007).



Ces roseaux sont cultivés dans des roselières situées non loin de la plage.

Ils sont coupés, séchés, puis assemblés pour en faire des bateaux (fig. 153).

Illustration 153 – Ces frêles esquifs ont permis aux pêcheurs de s'aventurer depuis 2000 ans sur les eaux du Pacifique (21-9-2007).

Nous profitons de notre présence dans le port de Huanchaco pour commander quelques plateaux de fruits de mer dits *mariscos*.

Notre retour vers Trujillo ne se fera pas en taxi, mais en *colectivo*, un mode de transport économique utilisé par la plupart des Péruviens.

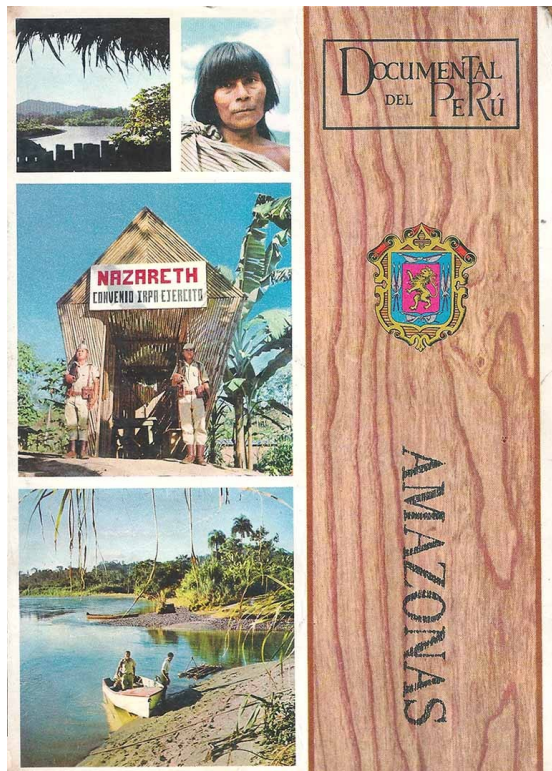
Pour nous, c'est l'occasion de voir de près l'intérieur d'un bus dans lequel nous ne sommes encore jamais montés (fig. 154).

Nous sommes heureux de nous mêler aux Péruviens modestes qui nous ont toujours fait bon accueil.

Illustration 154 – Bonne ambiance, dans le « colectivo » qui nous ramène à Trujillo.
Cliché Joël Raimbourg (21-9-2007).



Dans la ville de Trujillo, nous déambulons sur la place d'Armes et entrons parfois dans des commerces. Près de notre hôtel, nous découvrons l'échoppe d'un bouquiniste, sa boutique est remplie de livres d'occasion. Nous tentons de trouver quelque chose qui puisse nous intéresser.



C'est alors que je mets la main sur un livre intitulé : « Documental del Peru. Departamento de Amazonas » (fig. 155).

L'ouvrage est paru en 1966 et tente de retracer l'histoire du département d'Amazonas.

Dès les premiers instants, je parcours le livre et prends aussitôt conscience qu'il contient les réponses à mes questions apparues lors de la traversée du front pionnier en territoire aguaruna et huambisa.

Bien que l'ouvrage fasse la promotion de l'armée ayant ouvert la route de l'Amazonie, il répond parfaitement à mes interrogations.

Peu de gens ont conscience que les territoires du Pérou oriental, situés au-delà de la cordillère des Andes, étaient encore habités par des indiens.

Illustration 155 – Première page de couverture du livre « Documental del Peru. Departamento de Amazonas », Ioppe SA Editores, 1966, 160 p.

En effet, grâce à ce livre d'occasion, j'ai pu prouver à Olivier Fabre que le secteur de Pomacochas était encore peuplé de *nativos* (= indigènes) à l'arrivée de l'armée dans les années 60. Olivier était alors relecteur d'un de mes textes destinés au rapport de notre expédition spéléologique et il ne voulait pas croire à la présence d'indigènes dans cette région.

Il faut croire que le souvenir des peuples premiers a été effacé de la mémoire collective.

La lecture de ce livre de 160 pages a été une révélation, car il a permis de confirmer les premières observations sur le front pionnier... et bien sûr d'expliquer l'échec que nous avons essuyé sur le Santiago.

Lima et la France

Le 21 septembre vers 23 h, nous embarquons dans le bus très confortable de la compagnie *Linea* pour nous réveiller huit heures plus tard à Lima. Nous disposons encore de deux jours pour sécher et ranger notre matériel. Nous avons établi notre quartier général dans la maison de Jean Loup qui offre un confort certain.

Nous avons à cœur de déambuler dans les allées des marchés artisanaux, notamment ceux de la Molina. Deux raisons principales nous motivent, d'abord l'obligation de faire des cadeaux à nos proches à notre retour du Pérou, et ensuite, la curiosité attisée par les déballages d'objets exotiques très colorés qui nous ouvrent une fenêtre sur la culture du pays.

Personne d'entre nous ne connaît le centre historique de Lima, c'est l'occasion d'y faire un tour. On peut y voir la cathédrale et surtout la relève de la garde au palais présidentiel.



Toutefois, il faut aimer les parades militaires pour apprécier pleinement ce spectacle (**fig. 156**).

Illustration 156 – Relève de la garde au palais présidentiel, Plaza Mayor, Lima (23-9-2007).

Plus coloré est le défilé folklorique des communautés de l'Altiplano installées à Lima. En effet, les liens de ces communautés sont encore très forts avec les villages des Andes dont elles sont originaires.

En regardant défiler les hommes et les femmes de ces montagnes du sud du Pérou (**fig. 157**), je ne retrouve pas dans leurs visages les traits des indiens de la forêt, qui restent des citoyens à part dans l'État péruvien.

Le 24 septembre nous embarquons et repartons pour la France à l'aéroport de Lima.

Là, nous rencontrons un couple de Français d'une cinquantaine d'années qui rentre également au pays.



Illustration 157 – Les habitants originaires de la province de Chucuito (Puno), sur l'Altiplano, sont bien représentés à Lima (23-9-2007).

Naturellement, j'engage la conversation et ils me décrivent les sites visités au cours de leur voyage. Mais quand ils me demandent ce que nous avons fait au Pérou, je réponds vaguement : « Ha nous, on a fait du bateau en Amazonie ». Derrière moi, Joël se retient pour ne pas éclater de rire.

Pour un problème de place dans l'avion, nous sommes surclassés par la compagnie aérienne *Iberia* qui nous installe en première classe. C'est un luxe que j'apprécie ; car mon état de santé ne s'améliore pas et je suis toujours aussi fiévreux.

De retour en France, mon état ne s'arrange pas. Une fois chez moi à Barcelonnette, je tombe dans les pommes et je finis par être hospitalisé une semaine à Gap pour une hépatite. Les médecins ne sont pas parvenus à savoir de quel type d'hépatite il s'agissait. Maintenant c'est sûr, je me ferai vacciner contre l'hépatite avant de repartir au Pérou.

Annexes



Illustration 158 – *Heliconia rostrata*, Imaza, Bagua, Amazonas (8-9-2007).



Illustration 159 – Dans un bar de La Poza, Edwin rassure et temporise (5-9-2007)...



Illustration 160 – En escale dans le Pongo de Manseriche, Nieva, Condorcanqui, Amazonas (7-9-2007).



Illustration 161 – Le terrain de football est située sur la place centrale du village de Villa Flor, Imaza, Bagua, Amazonas (10-9-2007).



Illustration 162 – Retour de pêche sur le Río Marañón, Nieva, Condorcanqui, Amazonas (7-9-2007).



Illustration 163 – Sur le Río Santiago, l'équipe se protège de la pluie qui arrose ceux postés à l'avant du bateau (7-9-2007).

Textes

Un texte sur le front pionnier rédigé en 2007 semble intéressant à insérer.

Après l'expédition du Santiago, j'avais proposé un texte sur ma perception du front pionnier, ce texte n'a jamais été publié dans le rapport d'expédition. C'est l'occasion de l'insérer pour montrer ce que j'avais compris du front pionnier à cette période, car depuis tout a changé sur cette piste désormais goudronnée.

« En 2005, lorsque Jean Loup m'a parlé du front pionnier en Amazonie, je me suis demandé à quoi pouvait bien correspondre cette réalité si évidente pour lui.

Certes, j'avais bien remarqué les pentes des montagnes de Soloco qui laissaient apparaître un patchwork de parcelles cultivées, mais on sait que l'occupation préhispanique du lieu par les indiens chachapoyas a laissé des traces dans tout le paysage. La cité de Chaquil, en partie enfouie sous les arbres de la selva alta, rappelle ce qu'a pu être l'impact de la présence humaine sur la forêt.

La mise en culture des collines de Soloco m'était apparue normale et sans rapport avec le front pionnier dont parlait Jean Loup.

En 2007, la descente dans le bassin amazonien par la piste Bagua - Santa Maria de Nieva m'a permis de me rendre compte que le front pionnier n'est pas une ligne nette qui avancerait des Andes vers l'Amazonie à la vitesse d'une diligence comme dans les plaines nord-américaines au XIX^e siècle.

Le front pionnier est plutôt une juxtaposition de zones où l'avancée graduelle des colons devient de plus en plus perceptible. La prise de conscience de cette limite graduelle puis franche fut tout d'abord un choc qui a eu lieu à Boca Chinganaza dans un village huambisa situé sur le Santiago. Les hommes qui ont arraisonné notre bateau sont entrés dans une logique de guerre. Leur réquisitoire a été assez traumatisant, mais a montré que les limites géopolitiques des États ne correspondent pas à celles du « front pionnier ». Le coup d'arrêt porté à notre voyage nous faisait prendre conscience d'une réalité qui nous avait échappé. Pour les Huambisas, les « gringos » que nous sommes représentent la civilisation qui va balayer leur culture. Il s'agit du dernier rempart avant la normalisation, inconcevable pour un peuple qui a la réputation d'être hostile à l'homme civilisé.

Nous avons alors pris conscience que le village pionnier de la Poza, qui jouxte celui des natifs (Puerto Galilea), était le lieu de résidence du gouverneur et des différents corps constitués comme l'armée. La rue principale qui longe le Santiago est bordée de constructions en béton, puis de maisons de colons faites de grosses planches de bois et de tôles ondulées.

Un vieux colon chevelu, arborant une superbe barbe blanche, habite la dernière maison avant le village huambisa de Puerto Galilea.

Après la maison du colon barbu, on trouve des cabanes surélevées d'un mètre environ (pilotis) dont les murs sont faits de roseaux et le toit de feuilles tressées (paillote). Officiellement, nous n'avions pas l'autorisation de déambuler dans le village huambisa.

Apparemment, colons et indigènes vivent en paix, le gouverneur est là pour y veiller.

Autour du village de la Poza, se sont installés des pêcheurs qui vivent dans des tentes, faites de bâches de plastique et de végétaux, installées sur les rives sableuses du Río Santiago.

Plus au sud, l'agglomération de Santa Maria de Nieva construite à l'embouchure de la Nieva et du Marañón est le centre de la zone indigène du Santiago, l'influence de la civilisation y est perceptible. La rue principale est encombrée de triporteurs et il existe de nombreux commerces ainsi que des micro-ordinateurs connectés à internet.

On trouve aussi des animaux de la forêt dans des cages et des peaux de jaguars étendues sur les murs des maisons. La ville a un côté résolument exotique, mais les marchands ont envahi la rue et les habitudes commerciales ont remplacé celles du troc qui doit encore avoir cours dans les communautés du Santiago. Il existe des différences entre les communautés indigènes et la ville de Santa Maria de Nieva ; par exemple à Nieva on sait que les indigènes sont encore souverains sur leur territoire. Ainsi, avant notre retour de la Poza,

racontait-on à Nieva que quatre d'entre nous avaient été tués sans doute avec un relent d'effroi dans la voix. Il est certain que les habitants de Nieva considèrent les communautés du Santiago comme plus sauvages...

À Puente Nieva, le gouvernement péruvien a construit une route et un pont sur la rivière Nieva. Les natifs qui vivent à Puente sont majoritaires et ont dressé un barrage permanent afin de racketter les voitures (taxis) et les triporteurs qui empruntent le pont... Les chauffeurs de taxis doivent payer un tribut à des personnes qui n'offrent aucun service...

Cette forme d'impôts prélevés sur les taxis peut être vue comme une dérive, car les communautés ont fait entrer l'argent au cœur de leur système d'échange. À côté de cet argent facile, les scieries de Puente Nieva sont des exploitations de bois, plus ou moins contrôlées et connectées au trafic du bois qui sévit le long des pistes. En effet, les environs de Nieva présentent de petites collines où le débardage est relativement facile.

À Chiriaco, à l'aller et au retour, il a fallu montrer les passeports au commissariat. Le policier de garde nous a indiqué qu'il était prudent de noter les noms de ceux qui entraient dans la zone forestière afin de connaître l'état civil des étrangers au cas où les personnes ne reviendraient pas...

Un séjour à Villa Flor chez des colons nous a permis de mieux comprendre le processus de colonisation en cours. »

Jean-Yves Bigot
14 novembre 2007

*** **

L'anthropologue Philippe Descola, qui a vécu trois années chez les Jivaros, a publié en 1993 une œuvre remarquable sur la société jivaro : « Les lances du Crépuscule ». Dans le prologue de l'ouvrage, il décrit parfaitement les bourgs du front pionnier :

« Même à qui les aborde sans préventions, les frontières de la civilisation offrent rarement un visage aimable. Il est vrai qu'en ces lieux forts peu civilisés se joue à l'échelle de la planète un très réel conflit frontalier. Commencé il y a plus d'un siècle déjà, il oppose une poignée de minorités tribales à la ruée de ceux qui aspirent à les déloger de leurs ultimes refuges, légion disparate où se mélangent et s'opposent des paysans misérables en quête de terres et des grands propriétaires de bétail et de plantations, des chercheurs d'or ou de pierres précieuses et des multinationales du pétrole, du bois tropical ou de l'extraction minière. Les lignes de front où se mène cette conquête sans gloire présentent partout le même aspect désolé ; peuplées dans l'anarchie du provisoire et bien souvent en marge de la légalité nationale, elles perpétuent comme un signe distinctif leur éternelle absence d'urbanité. C'est en Amazonie, peut-être, que leur bâtardise est la plus manifeste. De l'Orénoque aux Andes et des Llanos de Colombie jusqu'aux plaines de l'Orient bolivien, au pied des hautes terres surpeuplées et en bordure des fleuves navigables, autour des pistes d'atterrissage de fortune et le long des routes nouvellement tracées, des milliers de bourgades identiques bourgeonnent sans fin, chaque jour un peu plus tentaculaires et chaque jour déjà un peu plus délabrées, mais impuissantes encore à digérer la grande forêt. Trop chaotiques pour soutenir longtemps la curiosité et trop frelatées pour éveiller la sympathie, ces villes de tôle ondulée expriment une vision dégradée des mondes dont elles organisent la confrontation, mélange de nostalgie ténue pour une culture européenne depuis longtemps oubliée et de préjugés paresseux sur l'inconnu tout proche. C'est dans ces mornes observatoires que débudent ordinairement les enquêtes ethnographiques... »

Extrait de l'ouvrage
de Philippe DESCOLA
Les lances du crépuscule,
Relations Jivaro, Haute-Amazone.
Plon / Terre Humaine édit., Paris, 1993, 506 p.

Bibliographie

BIGOT Jean-Yves (2008) – On n'est pas Capot ! *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 43-45.

BIGOT Jean-Yves (2008) – ¡ No lo hemos perdido todo ! *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 46-47.

BIGOT Jean-Yves (2008) – Approche karstologique du massif de Gato Dormido (Province de Bongará, Amazonas, Pérou). *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 48-49.

BIGOT Jean-Yves (2008) – Enfoque karstológico del macizo de Gato Dormido (Provincia de Bongará, Amazonas, Perú). *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 50-51.

BIGOT Jean-Yves (2008) – La rivière souterraine de Shatuca. *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 52-54.

BIGOT Jean-Yves (2008) – El río subterráneo de Shatuca. *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 55-56.

BIGOT Jean-Yves (2008) – La cueva d'Eldorado. *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, p. 57.

BIGOT Jean-Yves (2008) – La cueva de Eldorado. *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, p. 58.

BIGOT Jean-Yves (2008) – Frayeur dans le gouffre des Deux Palmiers. *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 59-60.

CHOPIN Marjorie (2008) – Les colons modernes. *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, p. 61.

CHOPIN Marjorie (2008) – Los colonos modernos. *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, p. 62.

PERRET Jean-François (2008) – Fin d'un rêve longuement attendu... *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 34-36.

PERRET Jean-François (2008) – Fin de un sueño, largamente esperado... *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 37-38.

PERRET Jean-François (2008) – Chronologie de l'expédition Santiago 2007. *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 30-31.

PERRET Jean-François (2008) – Cronología de la expedición Santiago 2007. *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 32-33.

RAIMBOURG Joël (2008) – Quelques journées en Utopie. *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 39-40.

RAIMBOURG Joël (2008) – Algunos días en Utopía. *Bull. hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo*, n° 3 Abril 2008, pp. 41-42.

Pour en savoir plus

Articles

[Bulletin hors série du GSBM Chaquil 2006 & Santiago 2007 & Ukupacha el mundo subterráneo, n° 3 Abril 2008, 98 p.](#)

Diaporama

Diaporama « Santiago 2007 » au format pdf

<https://www.alpespeleo.fr/com/comdiv/voyages/2007%20Santiago%202007%20fra.pdf>

[https://www.researchgate.net/publication/](https://www.researchgate.net/publication/379783892_Santiago_2007_reconnaissance_speleologique_au_Perou_-_2007)

[379783892_Santiago_2007_reconnaissance_speleologique_au_Perou_-_2007](https://www.researchgate.net/publication/379783892_Santiago_2007_reconnaissance_speleologique_au_Perou_-_2007)

Vidéo

Vidéo de 23 mn de Joël Raimbourg :

« Speedo spéléo chez les Jivaros »

http://www.dailymotion.com/video/xxphv7_speedo-speleo-chez-les-jivaros_travel

Sites Internet

Cuevas y Tragaderos de Perú y Bolivia

<https://cuevasdelperu.org/>

Groupe spéléo Bagnols Marcoule

<https://www.gsbm.fr/>



Illustration 164 – Peke peke sur le Río Santiago, Condorcanqui, Amazonas (7-9-2007).

Cahier de photographies

(années 2005 à 2025)



Illustration 165 — Cataracte de Gocta, Chachapoyas, Amazonas (26-9-2014).



Illustration 166 – Source aménagée d'Ollantaytambo, Urubamba, Cuzco (27-8-2013).



Illustration 167 – Laguna Huacracocha, près du col d'Anticona, Yauli, Junín (22-9-2013).

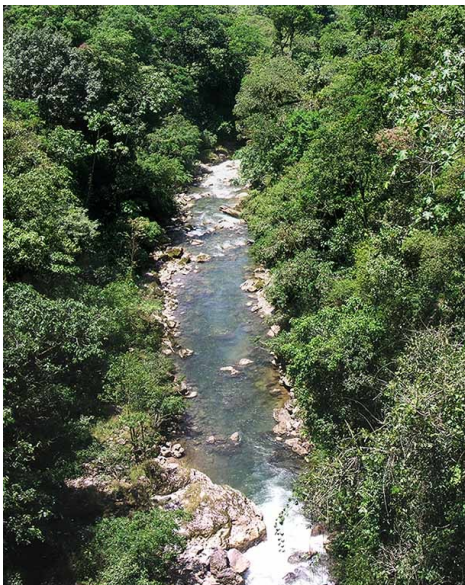


Illustration 168 – Vue depuis le pont Serranoyacu, Aguas Verdes, Pardo Miguel, Rioja, San Martín (16-9-2015).



Illustration 169 – Le volcan Misti et les terres irriguées des environs d'Arequipa (31-10-2015).



Illustration 170 – Coloration dans la Catarata Escondida, Nueva Cajamarca, Rioja, San Martín (10-9-2016).



Illustration 171 – Pédalos du lac Titicaca à Puno (2-10-2015).

L'eau du Pérou

Pour étoffer l'ouvrage « Santiago 2007 », j'ai eu l'idée d'ajouter des photographies sur lesquelles sont principalement représentées des rivières péruviennes. En effet, l'histoire des explorations spéléologiques du GSBM-ECA au Pérou est étroitement liée à l'étude hydrologique des rivières. Jean Loup Guyot à la fois spéléologue et hydrologue à l'IRD est responsable de cette vision hydrologique. L'étude des rivières du bassin amazonien ne peut écarter les rivières souterraines qui contribuent elles aussi à l'alimentation des cours d'eau superficiels. C'est probablement cette vision élargie, inculquée de longue date, qui m'a conduit à m'intéresser à la géographie du Pérou, et plus particulièrement à ses rivières. Depuis 2005, j'entendais parler du Marañón comme d'un cours d'eau majeur et majestueux, alors que je ne l'avais jamais vu. C'est sans doute l'évocation des noms de ces grandes rivières du Pérou qui m'a conduit en 2025 à embarquer sur un bateau pour descendre le cours de l'Ucayali sur plus de 1000 km. Ainsi, j'ai pu comprendre l'esprit qui anime les hydrologues dès que l'on évoque les noms des grandes rivières d'Amazonie.

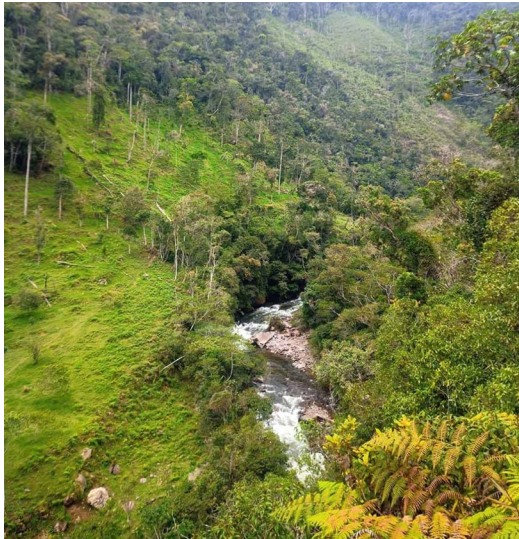


Illustration 172 – Le Río Huabayacu vers La Morada, Huicungo, Mariscal Cáceres, San Martín (19-9-2025).



Illustration 173 – Site thermal de San Jose, Carpishuyacu, Tarapoto, San Martín (4-11-2015).



Illustration 174 – Embarcations sur les rives du Río Marañón, port de Borja, Datem del Marañón, Loreto (23-11-2023).



Illustration 175 – Río Huallaga, Pongo de Aguirre, Chazuta, San Martín (15-9-2014).



Illustration 176 – Lac du barrage Limon, San Felipe, Cajamarca (11-9-2011).

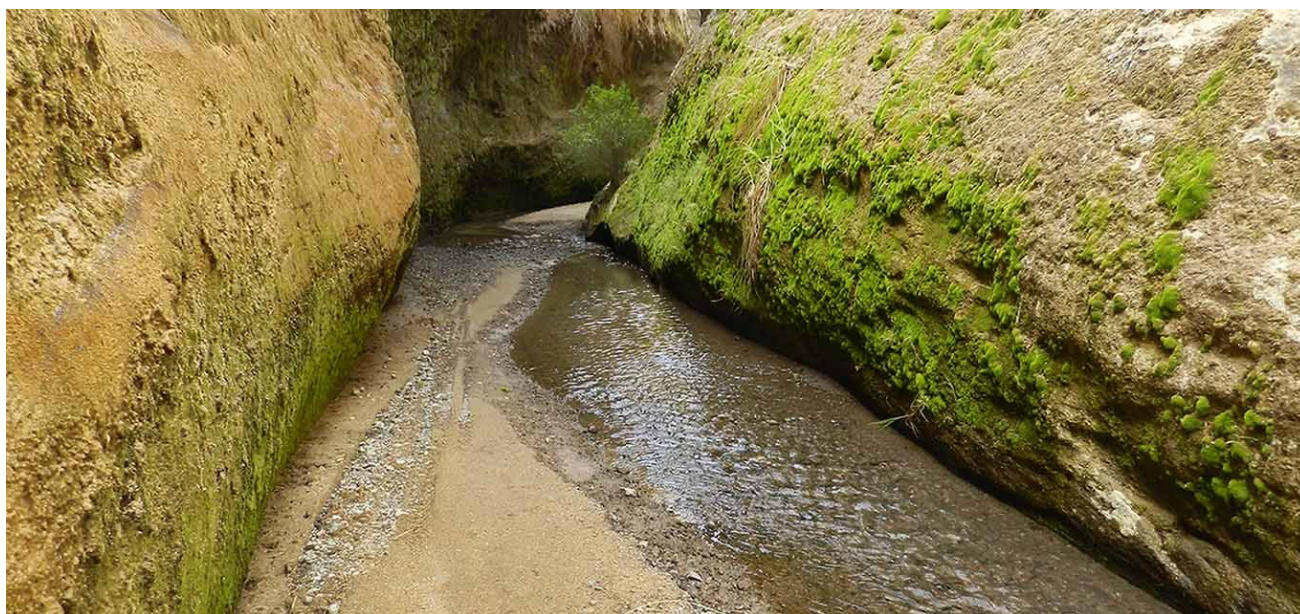


Illustration 177 – Canyon ouvert dans la tufs volcaniques menant à la cataracte de Capua, Yura, Arequipa (30-10-2015).



Illustration 178 – Le pont sur le Río Nanay à Iquitos, Loreto (4-10-2025).



Illustration 179 – Río Belén dans la vallée de Huaylla Belén, Luya, Amazonas (18-9-2015).



Illustration 180 – Pont sur le Río Nanay, Iquitos, Loreto (4-10-2025).



Illustration 181 – Le Río Huabayacu à l'entrée des gorges de la Polvosa, Huicungo, Mariscal Cáceres, San Martín (15-9-2025).



Illustration 182 – Perte du Río Shocol dans le Tragadero de Milpuc, Rodríguez de Mendoza, Amazonas (14-8-2016).

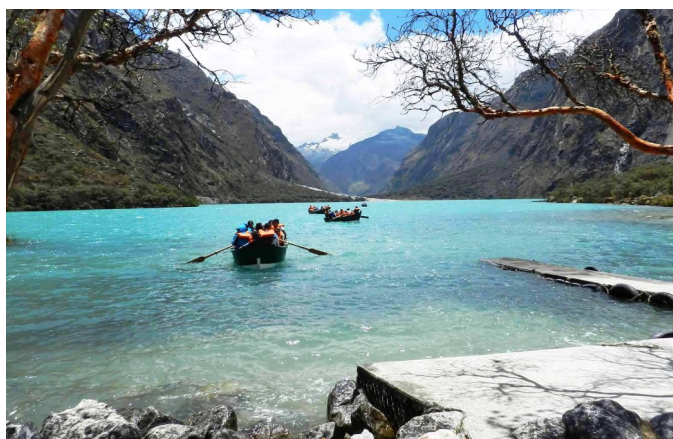


Illustration 183 – Laguna de Llanganuco, Yungay, Ancash (26-9-2015).

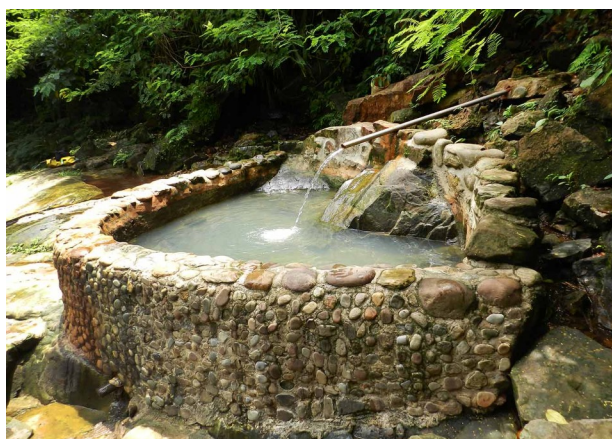


Illustration 184 – Source d'eau chaude de San Jose, Tarapoto, San Martín (4-11-2015).



Illustration 185 – L'Amazone ne coule plus au pied de l'ancien quai (Malecón Tarapacá), Iquitos, Loreto (3-10-2025).



Illustration 186 – Cabane de pêcheurs sur le cours du Río Santiago, près de La Poza, Condorcanqui, Amazonas (5-9-2007).



Illustration 187 – Río Serranoyacu, résurgence du massif d'Alto Mayo, Pardo Miguel, Rioja, San Martín (2-9-2016).



Illustration 188 – Échelles limnimétriques de Balsas sur le Río Marañón, Amazonas (13-8-2016).



Illustration 189 – Laguna Chuchón (alt. 4400 m) près de Abra La Viuda dans les Andes, Canta, Lima (13-9-2018).

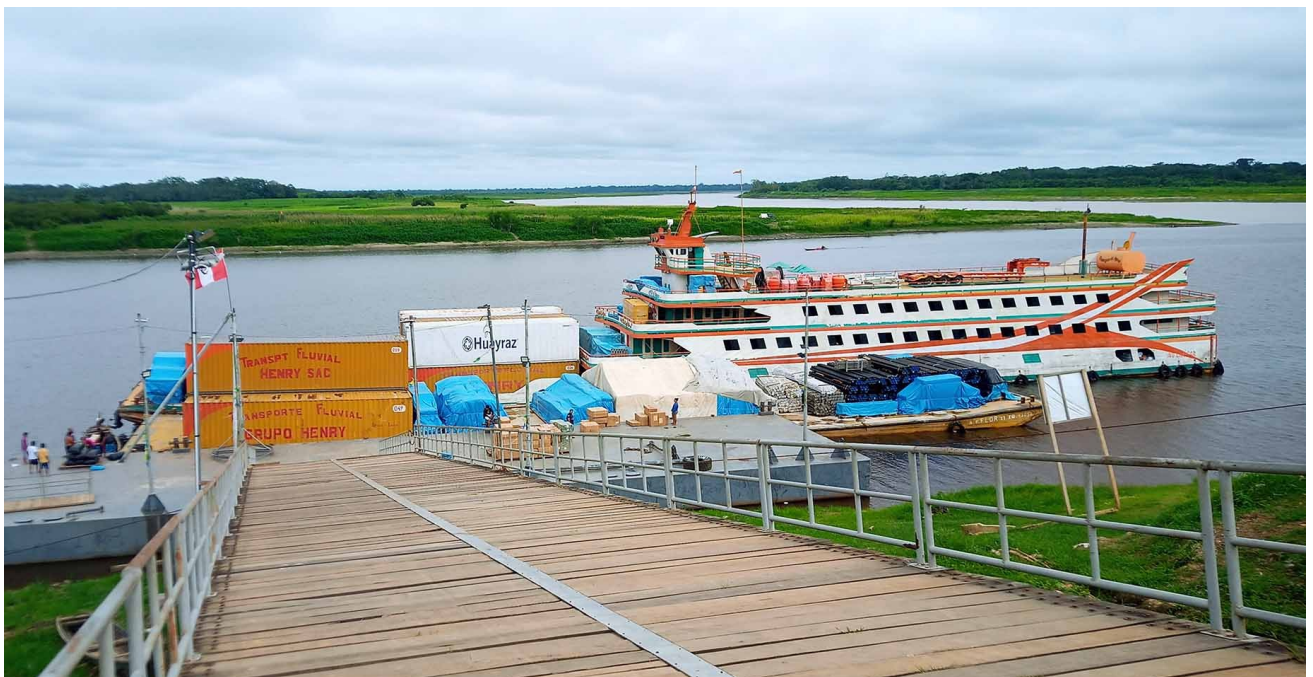


Illustration 190 – Le bateau *Don Segundo* dans le port de Requena, sur le Río Ucayali, Loreto (2-10-2025).



Illustration 191 – Le Río Marañón à Balsas, Amazonas (13-8-2016).



Illustration 192 – Le Río Monzón près Tingo Maria, Leoncio Prado, Huánuco (19-9-2016).



Illustration 193 – Le Río Ucayali, Chorillos, Sarayacu, Ucayali, Loreto (30-9-2025) .



Illustration 194 – Aménagement de l'Ojo de Pacchagon, Asunción, Cajamarca (30-10-2022).

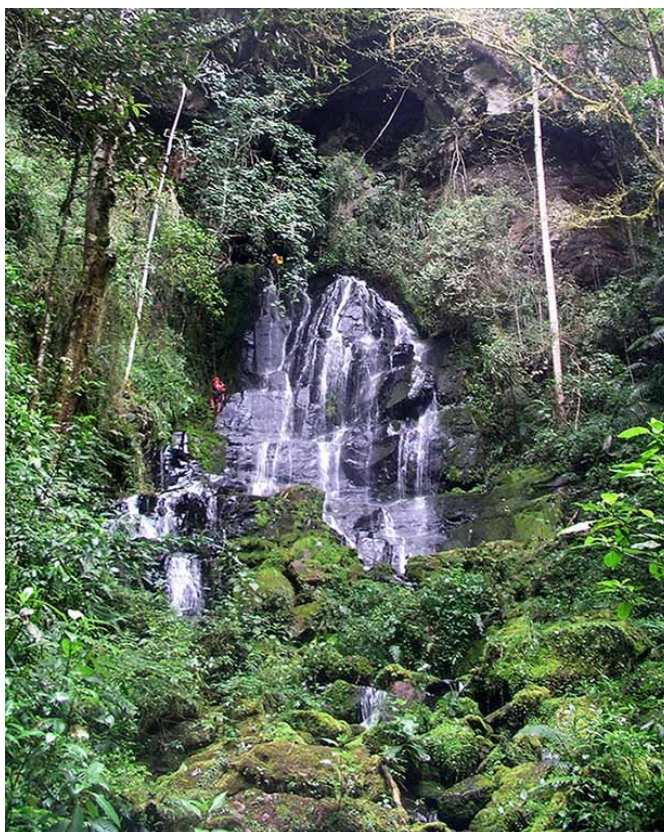


Illustration 195 – Cascade de la doline de Palmira, Chirimoto, Rodríguez de Mendoza, Amazonas (17-8-2016).

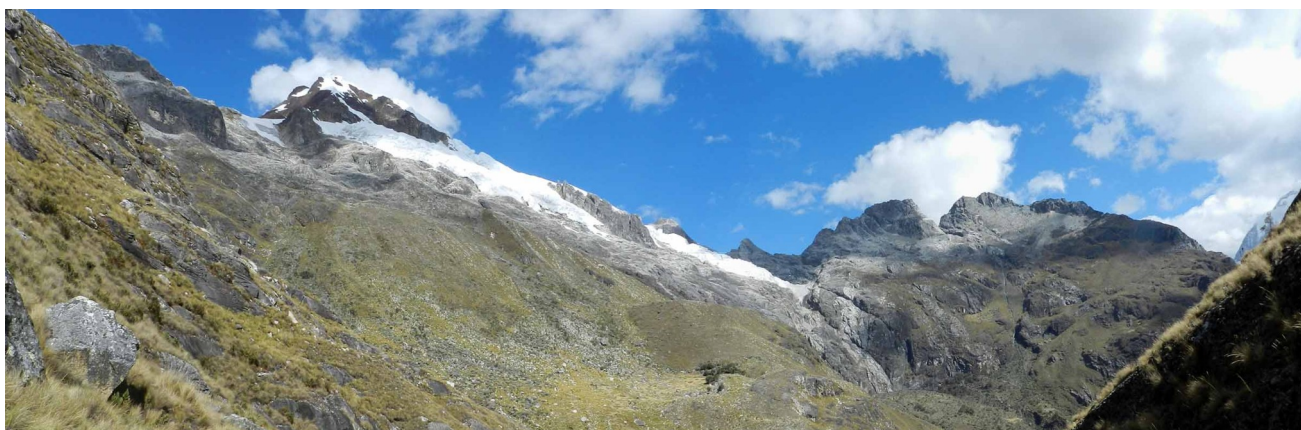


Illustration 196 – Sommets dominant la Laguna 69, Huaraz, Ancash (26-9-2015).



Illustration 197 – Laguna del Tigre, près de Jacinto, Awajún, Rioja, San Martín (11-9-2019).



Illustration 198 – Mesures à la source de Timbuj dans la vallée de l'Utcubamba, La Jalca, Chachapoyas, Amazonas (13-8-2016).

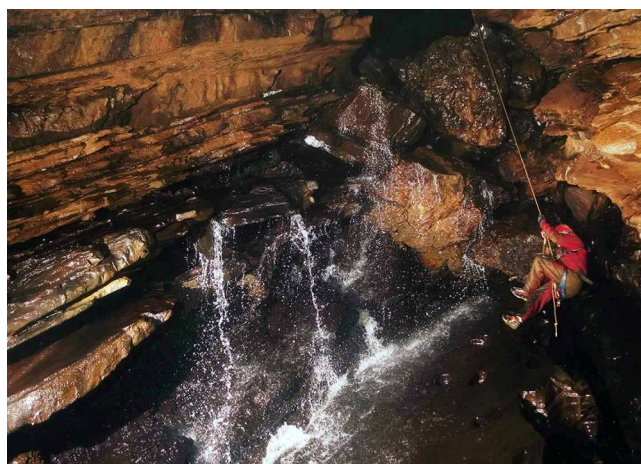


Illustration 199 – Cascade dans le Tragadero Olvidado, Toclón, Soloco, Chachapoyas, Amazonas (16-9-2024).



Illustration 200 – Canyon menant à la cataracte de Capua, Yura, Arequipa (30-10-2015).



Illustration 201 – Extraction de l'or des sédiments du Río Marañón près de Borja, Datem del Marañón, Loreto (23-11-2023).



Illustration 202 – Vallée près de Pariamarca, Yanacancha, Pasco (28-11-2023).



Illustration 203 – Irrigation des terres dans les environs d'Arequipa (31-10-2015).



Illustration 204 – Méandres du Río Belén, vallée de Huaylla Belén, Luya, Amazonas (19-9-2015).



Illustration 205 – Résurgence de la Cueva de las Lechuzas près Tingo Maria, Leoncio Prado, Huánuco (19-9-2016).



Illustration 206 – Aguas Claras, Pardo Miguel, Rioja, San Martín (29-8-2016).



Illustration 207 – Le Río Negro, Elias Soplin Vargas, Rioja, San Martín (4-9-2018).



Illustration 208 – Bateaux de la Laguna de Pomacochas, Florida, Bongará, Amazonas (16-9-2015).

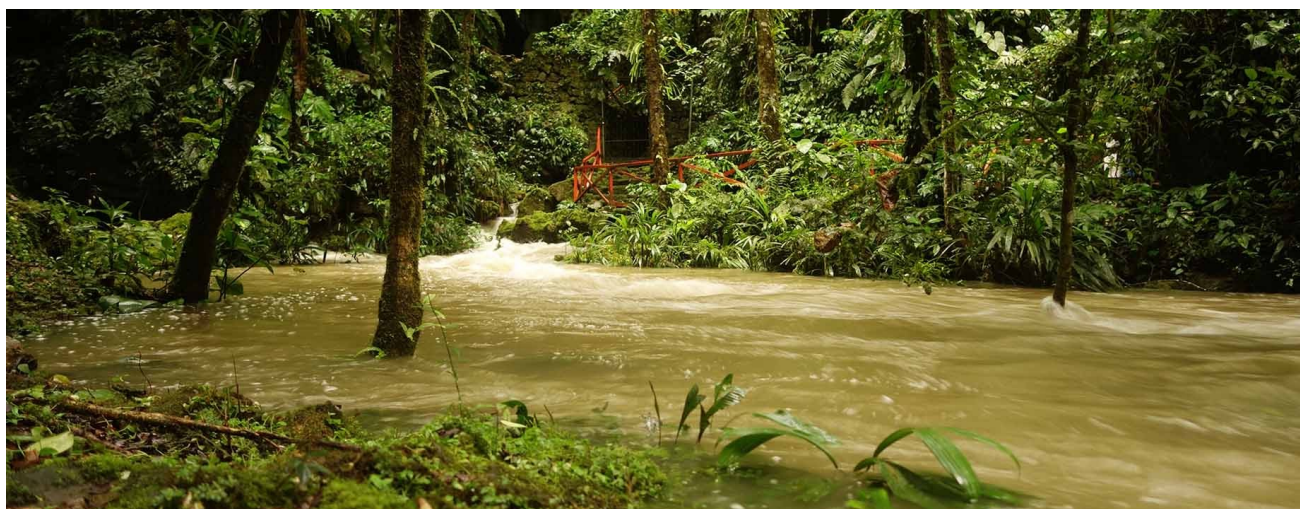


Illustration 209 – Rivière en crue à la Cueva de Palestina, Nueva Cajamarca, Rioja, San Martín (15-10-2022).



Illustration 210 – Laguna Churup,
Huaraz , Ancash (27-9-2015).

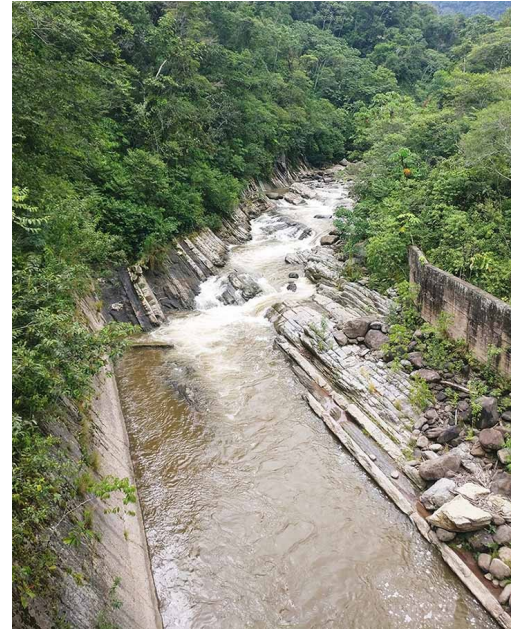


Illustration 211 – Géologie du Río Salas,
Rodríguez de Mendoza, Amazonas (25-11-2023).



Illustration 212 – Le Río Yuracyacu, Nueva Cajamarca, Rioja, San Martín (28-8-2017).



Illustration 213 – Río Shocol,
Rodríguez de Mendoza, Amazonas (17-11-2023).



Illustration 214 – Source de la Jalca,
Granada, Chachapoyas, Amazonas (13-9-2019).



Illustration 215 – Source du Río Tioyacu, Elias Soplin Vargas, Rioja, San Martín (12-9-2016).



Illustration 216 – Laguna Hauroncocha, près de Hualay, Pasco (28-11-2023).



Illustration 217 – Source chaude dans la Cueva de los Guácharos de Soritor, Moyobamba, San Martín (23-8-2017).



Illustration 218 – Pont sur le Río Salas, Vista Alegre, Amazonas (21-10-2022).



Illustration 219 – Accès au site de Carpishuyacu, Tarapoto, San Martín (4-11-2015).



Illustration 220 – Navigation sur le Río Huallaga, Chazuta, San Martín (15-9-2014).



Illustration 221 – Montée à la Cueva de Samuel, Elias Soplin Vargas, Rioja, San Martín (12-9-2014).



Illustration 222 – Le Río Marañón à Imacita, Imaza, Bagua, Amazonas (4-9-2017).



Illustration 223 — Cataracte de Capua, Yura, Arequipa (30-10-2015).

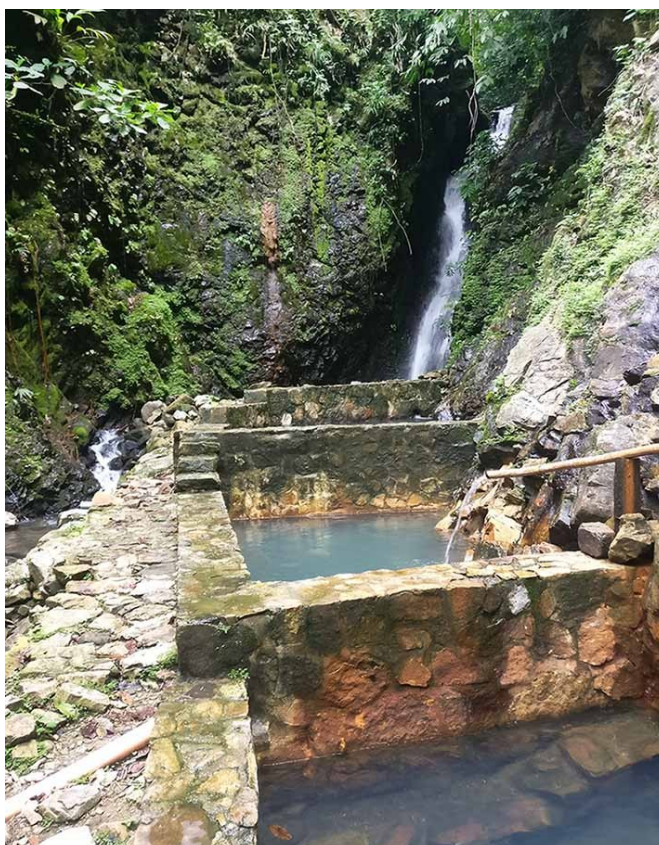


Illustration 224 — Site d'Aguas Calientes dans la vallée du Río Salas, Rodríguez de Mendoza, Amazonas (25-11-2023).



Illustration 225 — Traversée de la Quebrada de Yahuahua, Nieva, Condorcanqui, Amazonas (4-9-2007).



Illustration 226 – Río Utcubamba
près de Leymebamba, Amazonas (24-9-2014).

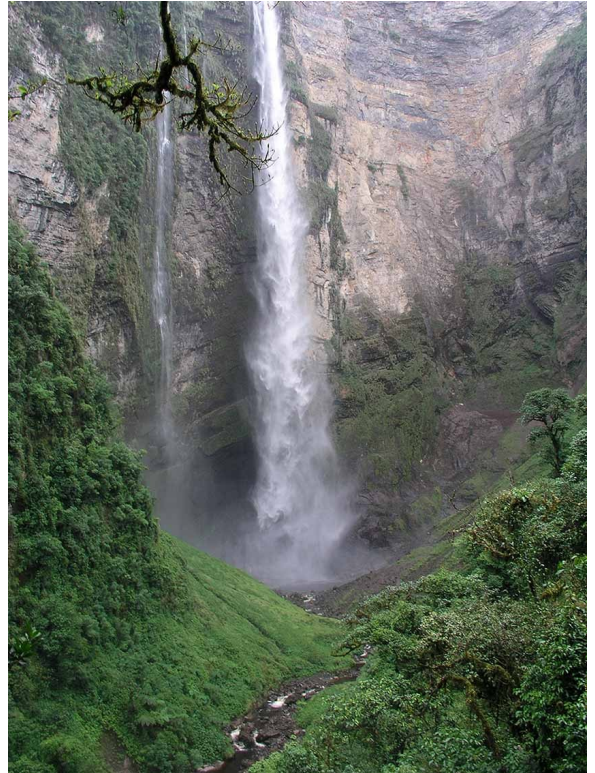


Illustration 227 – Cataracte de Gocta,
Chachapoyas, Amazonas (26-9-2014).



Illustration 228 – Le Río Naranjillo au pont de San Carlos,
Awajún, Rioja, San Martín (9-9-2013).



Illustration 229 – Le Río Chinchao,
Huánuco (14-9-2013).



Illustration 230 – Bateau sur le Río Huallaga, Chazuta, San Martín (15-9-2014).



Illustration 231 — Entrée de la grotte dite Catarata Escondida près du Río Yuracyacu, Nueva Cajamarca, San Martín (13-9-2014).

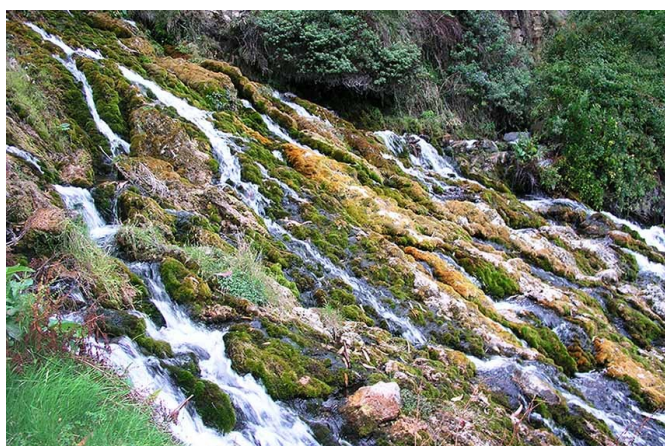


Illustration 232 — Résurgence de la Gruta de Huagapo, Palcamayos, Tarma, Junín (21-9-2013).

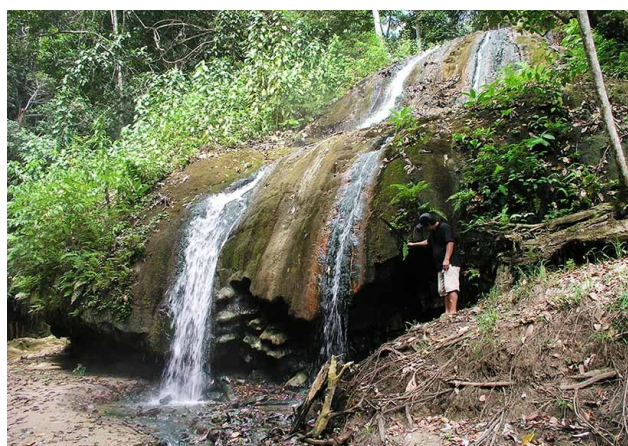


Illustration 233 — Source d'eau chaude, vallée du Río Huallaga, Chazuta, San Martín (15-9-2014).



Illustration 234 — Jour de lessive à Jarapampa, Yanacancha, Cerro del Pasco, Pasco (14-9-2013).

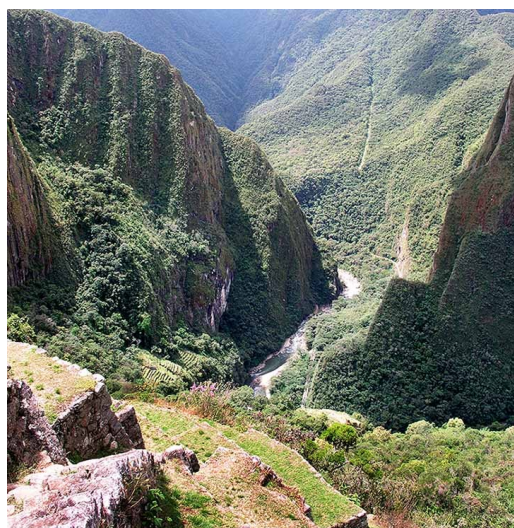


Illustration 235 — Canyon du Río Urubamba à Machu Picchu, Cuzco (28-8-2013).



Illustration 236 – Affluent du Huallaga, près du Pongo de Aguirre, Chazuta, San Martín (15-9-2014).

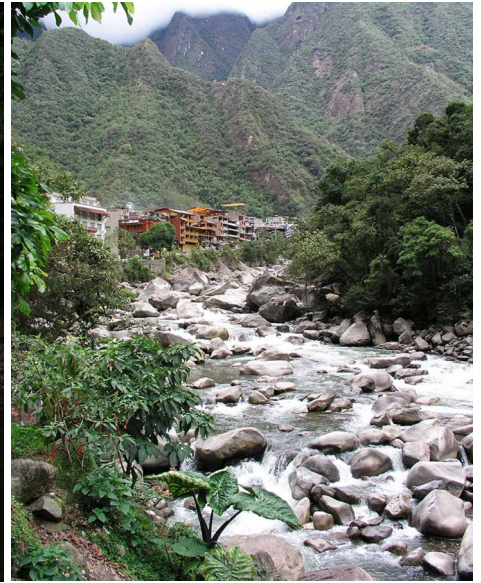


Illustration 237 – Le Río Urubamba à Aguas Calientes, Cuzco (28-8-2013).



Illustration 238 – Salinas de Maras, Urubamba, Cuzco (27-8-2013).



Illustration 239 – Río Leiva, Tuemal, Omia, Rodríguez de Mendoza, Amazonas (19-9-2011).



Illustration 240 – Le Río Chinchao, Huánuco (14-9-2013).



Illustration 241 – Jean-Denis Klein dans un affluent du Huallaga, Chazuta, San Martín (15-9-2014).



Illustration 242 – Le Río Huallaga près de Campanilla, Mariscal Cáceres, San Martín (13-9-2013).



Illustration 243 – Río Huallaga, Chazuta, San Martín (15-9-2014).



Illustration 244 – Pose d'une échelle limnimétrique sur le Río Seco, Soloco, Chachapoyas, Amazonas (16-7-2005).



Illustration 245 – Source salée alimentant les Salinas de Maras, Urubamba, Cuzco (27-8-2013).



Illustration 246 – Cataracte de Jarapampa, Yanacancha, Cerro del Pasco, Pasco (14-9-2013).



Illustration 247 – Río Huallaga, Chazuta, San Martín (15-9-2014).



Illustration 248 – Résurgence de Timbuj,
La Jalca, Amazonas (2-9-2014).



Illustration 249 – Progression le long du Río Seco,
Soloco, Chachapoyas, Amazonas (16-7-2005).



Illustration 250 – Transport de biens sur le Río Ucayali,
bétonnières à destination d'Iquitos, Tumbes,
Contamana, Ucayali, Loreto (28-9-2025).



Illustration 251 – Source chaude de Tocuya (28°C),
Omia, Rodríguez de Mendoza,
Amazonas (21-9-2011).

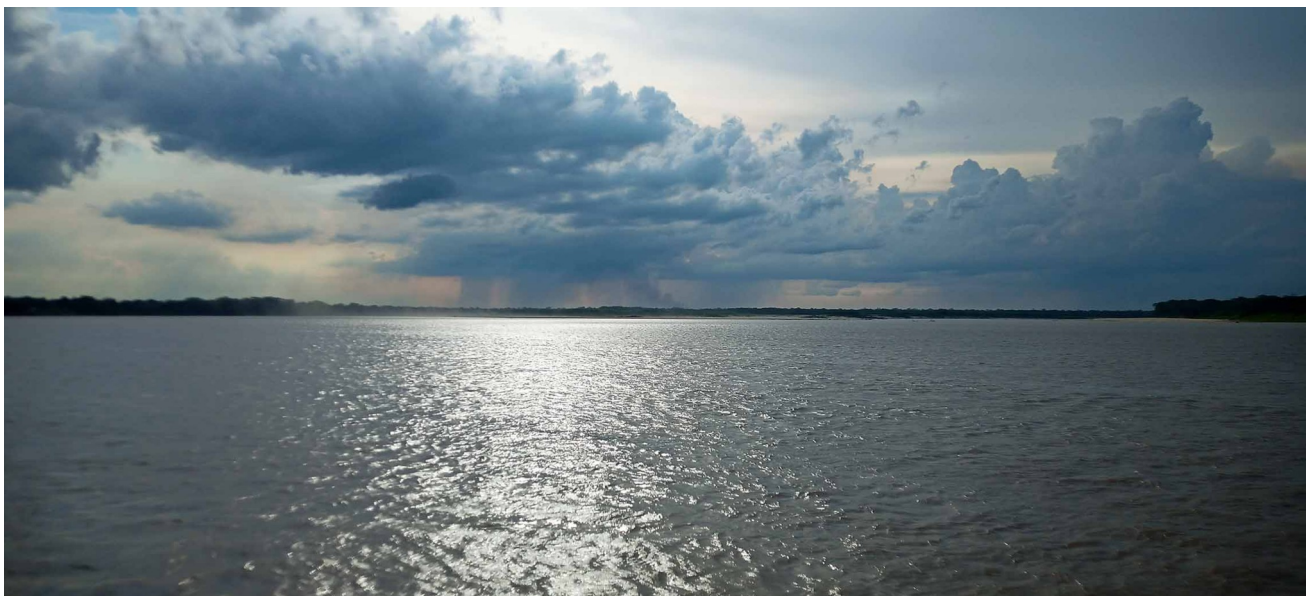


Illustration 252 – Orage sur le Río Ucayali, Boca de Catalina, Sarayacu, Ucayali, Loreto (29-9-2025).



Illustration 253 — Río Leiva, Omia, Rodríguez de Mendoza, Amazonas (21-9-2011).



Illustration 254 — Rivière souterraine de la Cueva de Palestina, Nueva Cajamarca, Rioja, San Martín (8-9-2013).

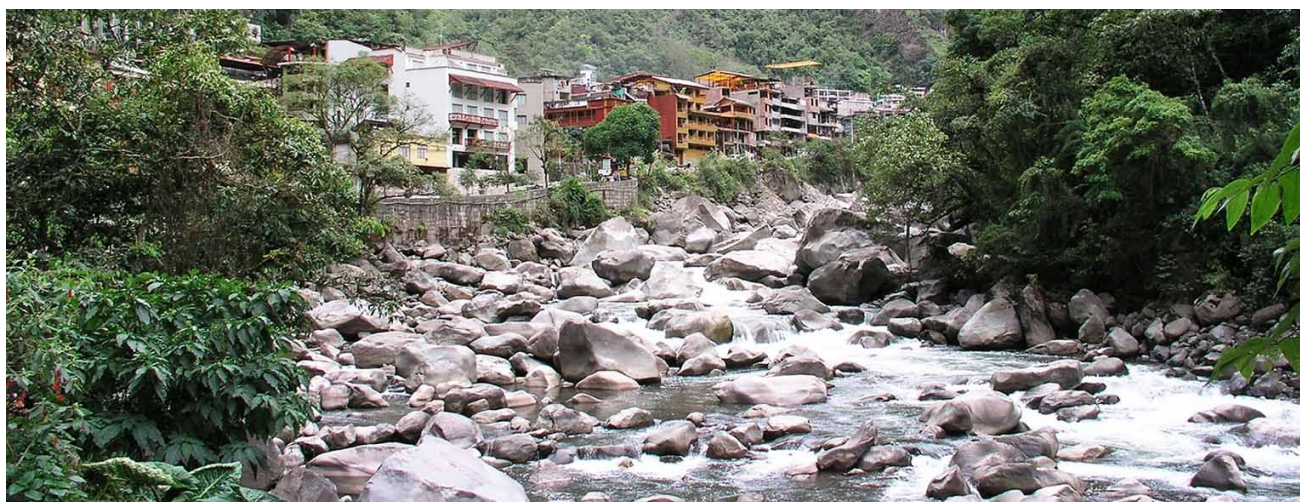


Illustration 255 — La rivière Aguas Calientes à Machupicchu pueblo, Río Urubamba, Cuzco (28-8-2013).



Illustration 256 — Barges de bois sur le Río Ucayali, port de Pucallpa, Coronel Portillo, Ucayali (27-9-2025).



Illustration 257 – Barges de chercheurs d'or sur le Río Marañón près de Borja, Datem del Marañón, Loreto (23-11-2023).



Illustration 258 – Río Gebil, Chirimoto, Rodríguez de Mendoza, Amazonas (29-9-2011).



Illustration 259 – Le Río Marañón près de Mirana, Aramango, Bagua, Amazonas (8-9-2007).



Illustration 260 – Cataracte de Gocta, Chachapoyas, Amazonas (26-9-2014).



Illustration 261 – Le Río Santiago à La Poza, Condorcanqui, Amazonas (6-9-2007).



Illustration 262 – Le bateau-musée « L'Ayapua » est encore amarré à l'ancien quai (*Malecón Tarapacá*) abandonné par les eaux du fleuve, Iquitos, Loreto (6-10-2025).



Illustration 263 – Laguna de Llanganuco, Yungay, Ancash (26-9-2015).



Illustration 264 – Hydravion de la Fuerza Aérea del Perú (FAP), l'armée du Pérou, décolle sur le Río Nanay, Iquitos, Loreto (4-10-2025).



Illustration 265 – Le Río Shocol se perd dans un Tragadero, San Isidro de Mayno, Chachapoyas, Amazonas (17-10-2025).



Illustration 266 – Traversée du Río Huabayacu dans la Garganta de la Polvosa, Huicungo, Mariscal Cáceres, San Martín (18-9-2025).

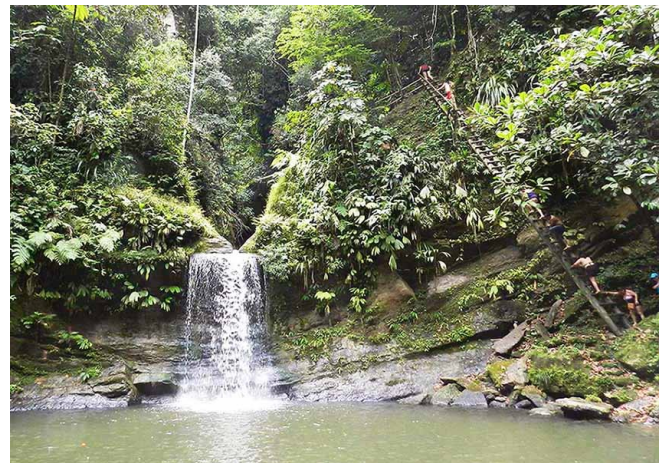


Illustration 267 – Cataracte de Carpishuyacu, Tarapoto, San Martín (4-11-2015).



Illustration 268 – Ojo de Aguas Claras, Pardo Miguel, Rioja, San Martín (8-9-2018).

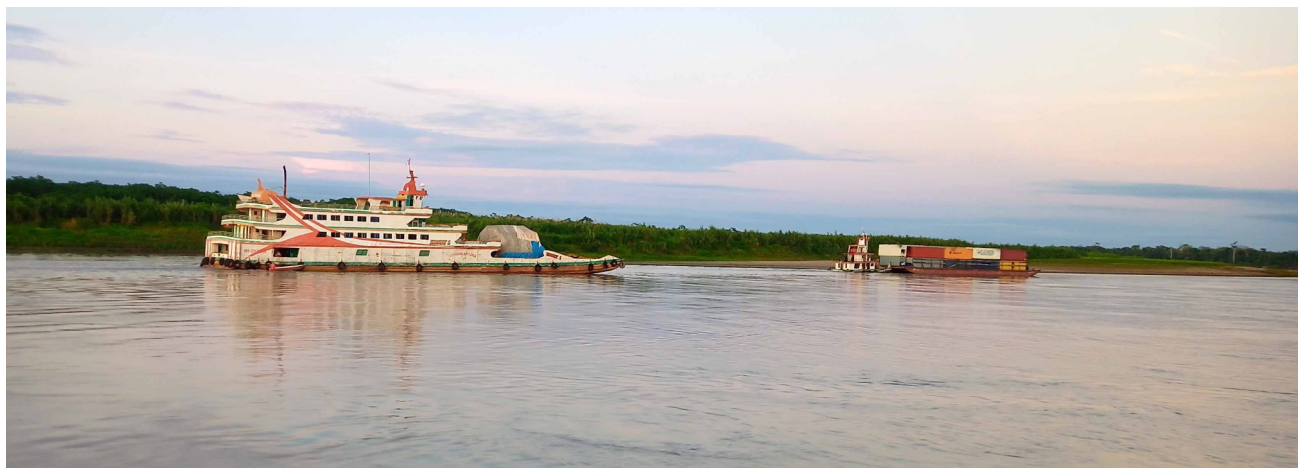


Illustration 269 – Bateaux sur le Río l'Ucayali, Maquía, Requena, Loreto (1-10-2025).



Illustration 270 – Río Chinchao, Huánuco (14-9-2013).



Illustration 271 – Le Río Mayo près Moyobamba, San Martín (7-9-2016).



Illustration 272 – Transport sur le Río Huallaga, Chazuta, San Martín (15-9-2014).

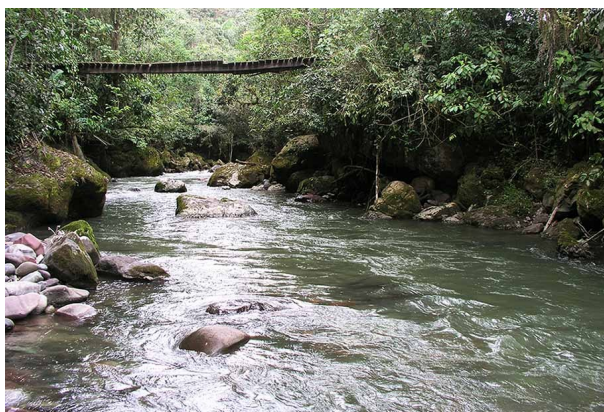


Illustration 273 – Pont sur le Río Naranjillo vers San Carlos, Awajún, Rioja, San Martín (26-8-2017).



Illustration 274 – Bateaux rapides dits « lanchas » sur le Río Marañón, port de Nauta, Loreto (6-10-2025).



Illustration 275 – Tronc échoué sur la berge du Río Marañón, Nieva, Condorcanqui, Amazonas (7-9-2007).



Illustration 276 – Source du Río Negro à Naciente del Río Negro, Elias Soplin Vargas, Rioja, San Martín (12-9-2013).



Illustration 277 – Doncellas à cuisiner, Chazuta, San Martín (15-9-2014).



Illustration 278 – Navigation sur le Río Ucayali à bord du *Don Segundo*, Tumbes, Contamana, Ucayali, Loreto (28-9-2025).



Illustration 279 – Le Río Huallaga et le pont Picota, San Martín (13-9-2013).

Index et table



Illustration 280 – Exploration du Tragadero Olvidado, Toclón, Soloco, Chachapoyas, Amazonas (16-9-2024).



Illustration 281 – Pêcheurs sur le Río Huallaga, Chazuta, San Martín (15-9-2014).



Illustration 282 – Barrage Limon sur la rivière Huancabamba, Pomahuaca, Cajamarca (31-8-2013).



Illustration 283 – Jour de lessive à Jarapampa, Yanacancha, Cerro del Pasco, Pasco (14-9-2013).

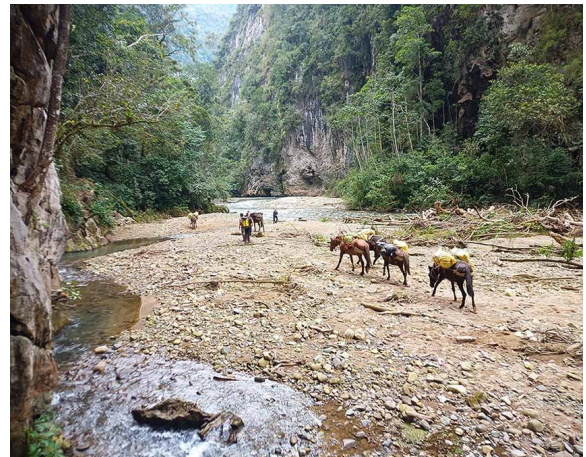


Illustration 284 – Le Río Huabayacu dans les gorges de la Polvosa, Huicungo, Mariscal Cáceres, San Martín (15-9-2025).



Illustration 285 – Le Río Marañón vu du pont Chacanto à Balsas, Amazonas (3-9-2014).

Index et table

Index

- Agua Dulce.....52, 60
 Agua Turbia.....23
 Aguas Calientes.....86, 89, 92
 Aguas Claras.....81, 95
 Aguas Verdes.....72
 Almendro.....43
 Alto Mayo.....77
 Amazonas.....2, 6 sqq., 20, 44, 52, 60,
 65 sq., 70 sq., 75 sqq., 81 sqq., 85
 sq., 89 sqq., 97, 99 sq., 102, 105
 Amazone.....76, 105
 Ancash.....14, 76, 79, 83, 94, 107
 Anticona.....72
 Aramango.....20, 93
 Arequipa.....72, 74, 80, 86
 Asunción.....78
 Awajún.....79, 87, 97
 Bagua...6, 12, 20, 22, 52, 65 sq., 85,
 93
 Balsas.....77, 100
 Baños del Inca.....105
 Belén.....75, 81
 Boca de Catalina.....91
 Bolognesi.....14
 Bongará.....52, 60, 82
 Borja.....73, 80, 93
 Cajamarca.....74, 78, 100, 105
 Campanilla.....90
 Canta.....77
 Capua.....74, 80, 86
 Carpishuyacu.....73, 85, 95
 Catarata Escondida.....72, 88
 Cerro del Pasco.....88, 90, 100
 Chachapoyas...11, 13 sq., 71, 79, 83,
 87, 90 sq., 94 sq., 99, 105
 Chamaya.....21
 Chazuta...74, 85, 87 sqq., 97 sq., 100
 Chiganaza.....8
 Chinchao.....87, 89, 96
 Chinchipe.....23
 Chiriaco.....12, 23
 Chirimoto.....78, 93
 Chorillos.....78
 Chuchón.....77
 Churup.....83
 Condorcanqui...2, 7 sqq., 12, 44, 66,
 70, 76, 86, 94, 97, 102
 Contamana.....91, 98, 103
 Coronel Portillo.....92
 Cuero.....14
 Cueva de las Lechuzas.....81
 Cueva de Palestina.....82, 92, 107
 Cueva de Samuel.....85
 Cueva del Dorado.....56 sq.
 Cueva del Río Shatuca....54 sqq., 60
 Cuzco.....72, 88 sqq., 92, 107
 Datem del Marañón.....73, 80, 93
 El Muyo.....20
 Elias Soplin Vargas.....82, 84 sq., 98
 Équateur.....18
 Florida.....82
 Gebil.....93
 Gocta.....71, 87, 94
 Granada.....83, 105
 Guácharos.....84
 Hauroncocha.....84
 Huabayacu.....73, 75, 95, 100
 Huacracocha.....72
 Huagapo.....88
 Huallaga...14, 85, 87 sqq., 97 sq., 100
 Huallanca.....14
 Huallay.....84
 Huancabamba.....100
 Huánuco.....78, 81, 87, 89, 96
 Huaraz.....79, 83, 107
 Huasta.....14
 Huaylla Belén.....75, 81
 Huicungo.....73, 75, 95, 100
 Imacita.....6, 85
 Imaza.....6, 52, 65 sq., 85
 Iquitos.....74 sqq., 94 sq., 105
 Jacinto.....79
 Jalca.....83
 Jarapampa.....88, 90, 100
 Junín.....72, 88
 La Jalca.....79, 91
 La Morada.....73
 La Poza.....7, 10, 26, 44, 66, 76, 94
 Laguna 69.....79, 107
 Leiva.....89, 92
 Leoncio Prado.....78, 81
 Leymebamba.....87
 Lima.....20, 77
 Limon.....74, 100
 Llanganuco.....76, 94
 Loreto...73 sqq., 80, 91, 93 sqq., 103,
 105
 Luya.....11, 75, 81
 Machu Picchu.....88
 Machupicchu pueblo.....92
 Maquía.....96
 Marañón6, 10, 12, 23, 25, 44, 66, 73,
 77 sq., 80, 85, 93, 97, 100, 105
 Maras.....89 sq., 107
 Mariscal Cáceres..73, 75, 90, 95, 100
 Mayo.....96
 Milpuc.....75, 105
 Mirana.....93
 Monzón.....78
 Moyobamba.....84, 96
 Naciente del Río Negro.....98
 Nanay.....74 sq., 95
 Naranjillo.....87, 97
 Nauta.....97
 Negro.....82, 98
 Nieva2, 7, 10, 12, 42, 66, 86, 97, 102
 Nueva Cajamarca...72, 82 sq., 88, 92,
 107
 Ollantaytambo.....72
 Olvidado.....79, 99
 Omia.....89, 91 sq.
 Pacchagon.....78
 Palcamayos.....88
 Palmira.....78
 Pardo Miguel.....72, 77, 81, 95
 Paríamarca.....80
 Parjugsha.....14
 Pasco.....80, 84, 88, 90, 100
 Picota.....14, 98
 Pilluana.....14
 Pomacochas.....53, 82
 Pomahuaca.....100
 Pongo de Aguirre.....74, 89
 Pongo de Manseriche.....10, 66
 Pongo de Rentema.....23
 Pucallpa.....92
 Puente Nieva.....42
 Puno.....72
 Requena.....77, 96
 Rioja...14, 72, 77, 79, 81 sqq., 87, 92,
 95, 97 sq., 107
 Rodríguez de Mendoza....75, 78, 83,
 86, 89, 91 sqq., 105
 Salas.....83, 85 sq.
 San Carlos.....87, 97
 San Felipe.....74
 San Isidro de Mayno.....95
 San Jose.....73, 76
 San Martín...14, 72 sqq., 79, 81 sqq.,
 87 sqq., 92, 95 sqq., 100, 107
 Santa Maria de Nieva...8, 10, 12, 44,
 102

Santiago. 4, 7 sqq., 25 sq., 44, 66, 70, 76, 94	Tarma.....88	Utcubamba.....14, 79, 87
Sarayacu.....78, 91	Tigre.....79	Villa Flor.....52, 66
Seco.....14, 90 sq.	Timbuj.....79, 91	Villa Maria.....14
Serranoyacu.....72, 77	Tingo Maria.....78, 81	Vista Alegre.....85
Shocol.....75, 83, 95, 105	Tioyacu.....84	Yahuahua.....2, 7, 12, 24, 27, 86
Siete Lagunas.....105	Titicaca.....72	Yambrasbamba.....52, 60
Soloco.....13 sq., 79, 90 sq., 99	Tocuya.....91	Yanacancha.....80, 88, 90, 100
Sonche.....14	Tumbes.....91, 98, 103	Yauli.....72
Soritor.....84	Ucayali.....77 sq., 91 sq., 96, 98, 103, 105	Yungay.....76, 94
Tarapoto.....73, 76, 85, 95	Urubamba.....72, 88 sqq., 92, 107	Yura.....74, 80, 86
		Yuracyacu.....83, 88



Illustration 286 – Cabanes sur pilotis sur les rives de la Nieva, Santa Maria de Nieva, Condorcanqui, Amazonas (8-9-2007).



Illustration 287 – Transport de bois sur le Río Ucayali, Tumbes, Contamana, Ucayali, Loreto (28-9-2025).

Table des matières

Remerciements.....	4
Préface.....	5
Sommaire.....	9
Introduction.....	11
Santiago 2007. L'aventure impossible.....	13
Chapitre 1. Une envie de Pérou.....	15
Chapitre 2. Voyage à travers la forêt.....	21
Chapitre 3. L'arrestation de Chinganaza.....	29
Chapitre 4. La retraite.....	37
Chapitre 5. Les colons de Villa Flor.....	45
Chapitre 6. Le karst de Gato Dormido.....	53
Chapitre 7. Retour par la côte Pacifique.....	61
Annexes.....	65
Textes.....	67
Bibliographie.....	69
Cahier de photographies (années 2005 à 2025).....	71
L'eau du Pérou.....	73
Index et table.....	99
Index.....	101
Table des matières.....	103



Illustration 288 — Les « sept lacs » (Siete Lagunas), Granada, Chachapoyas, Amazonas (31-8-2018).



Illustration 289 — L'Amazone après la confluence des Ríos Ucayali et Marañón, Iquitos, Loreto (3-10-2025).

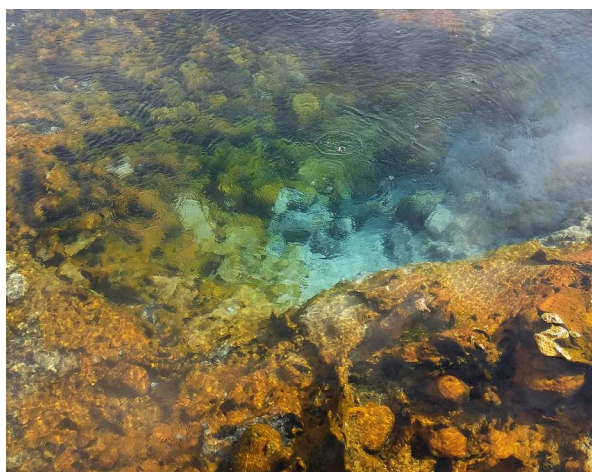


Illustration 290 — Sortie d'eau naturelle à 70°C, Baños del Inca, Cajamarca (27-10-2022).



Illustration 291 — Le Río Shocol se perd dans le Tragadero de Milpuc, Rodríguez de Mendoza, Amazonas (14-8-2016).



Illustration 292 – Salinas de Maras, Urubamba, Cuzco (27-8-2013).



Illustration 293 – Pics enneigés au-dessus de la Laguna 69, Huaraz, Ancash (26-9-2015).



Illustration 294 – Rivière souterraine de la Cueva de Palestina, Nueva Cajamarca, Rioja, San Martín (8-9-2013).